Pascal Fioretto

PETIT DICTIONNAIRE ÉNERVÉ DE NOS VIES DE CONS



les Editions de l'Opportun

Pascal Fioretto

PETIT DICTIONNAIRE ÉNERVÉ DE NOS VIES DE CONS



les Editions **de l'Opportun**

Pascal Fioretto

PETIT DICTIONNAIRE ÉNERVÉ DE NOS VIES DE CONS

Les Éditions
de l'***Opportun***
16, rue Dupetit-Thouars 75003 PARIS

http://opportun-editions.fr
EAN : 978-2-36075-097-9
Directeur de collection
Stéphane Chabenat

Suivi éditorial
Bénédicte Gaillard

Illustration de couverture
Stéphane Humbert-Basset
Dépôt légal : à parution

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Du même auteur :

• Chiflet & Cie

Gay Vinci Code
Et si c'était niais ?
La Joie du bonheur d'être heureux
La France vue du sol (avec V. Haudiquet et B. Léandri)
L'Élégance du maigrichon, Prix Tortoni 2010

• Magnard

Et si c'était niais ? (version scolaire)

• Pocket Gay Vinci Code

Et si c'était niais ?
L'Élégance du maigrichon

• Albin Michel

Le Pacte secret (avec A. Algoud)

• Points

Desproges est vivant (ouvrage collectif)

À Marco,
ré-enchanteur du monde

Table des matières

Introduction

"Life is a bitch, and then you die"
Proverbe anglais

J

JE SUIS DE MON ÉPOQUE, POURQUOI PAS VOUS ?

« Il faut être absolument moderne » a bien dit Rimbaud.

Moi-même, depuis des années, je m'accroche de toutes mes forces à la crinière de cette modernité galopante que rien ni personne, à part le mur vers lequel elle fonce, ne pourra arrêter.

En un mot, je vis avec mon temps. Je télédéclare mes impôts, je composte mes billets de train et mes déchets, je dématérialise mon banquier, je maile mes cybercartes de vœux, je convivialise à la Fête des voisins, je twitte sur mon smartphone… Mais parfois aussi, je m'égare dans la jungle de l'absolue modernité.

Et ça m'agace.

D'où l'idée de ce petit dictionnaire énervé qui non seulement répond – par ordre alphabétique – à la question « Quoi de neuf ? », mais qui cache aussi dans ses pages une ambition plus haute que son prix si bas : traiter de l'inconvénient d'être né à l'ère des TGV Zen, de la luminothérapie, des presse-citrons Stark, des métrosexuels, des poubelles jaunes, des omégas 3, des blogs, des Pods, des Pads, des box et des *chats*… Bref, tout ce qui fait mon époque à la con.

Qui est aussi, je le crains, un peu la vôtre.

Avertissement :

Le lecteur attentif remarquera peut-être la présence de mots français[1] dans les pages qui suivent. L'auteur n'y a pas eu recours par snobisme, mais uniquement parce que, parfois, il n'a pas trouvé leur équivalent anglais.

1.

French words.

A

Actrice (Jeune)

Fais-moi la moue dans la cuisine

Pétrie de cours Florent, elle espère toujours un coup de téléphone (sur son portable, son fixe, celui de sa mère, de sa meilleure copine ou du Mac Do dans lequel elle bosse un midi sur deux). Elle est toujours prête à perdre 12 kilos pour habiter une fille-mère anorexique dans un film exigeant, à se mettre à nu s'il faut s'enrhumer, à parler faux pour sonner juste et à dépasser la forme pour toucher le fond. Elle ne « tourne » pas de films, elle « fait des rencontres » dans des histoires de trentenaires cabossés par la vie où l'on se déchire devant l'évier de la cuisine. Ses spécialités incontestées sont la mise en danger, le claquage de porte, le cri, le gémissement et la moue. La moue lui permet d'exprimer le bonheur, le désir, l'énervement, l'envie, la fierté, la tendresse, l'amertume, l'écœurement, la révolte, la tristesse, le mépris, la joie, le découragement, l'ennui, la nostalgie, la terreur, l'incrédulité, l'excitation, la rage, la crainte, la surprise, la haine, la panique, le chagrin, la colère, la jouissance, l'exaspération, le désenchantement, la fureur, le dédain, le désespoir, la douleur, le désœuvrement, l'amour fou, le dégoût, l'ennui, la gourmandise et la perplexité. Les plus douées parviennent même à crier à voix basse à l'oreille du corps impatient de leur amant du Pont-Neuf qui n'entend plus la guitare et s'en fout la mort.

Quand la jeune actrice française réussit à épouser un producteur et que sa carrière décolle enfin, elle prend sa revanche au théâtre d'où on l'avait chassée dans sa jeunesse pour cabotinage abusif. Devant le tout Paris incrédule, elle postillonne chaque soir un grand rôle du répertoire classique, en costumes et alexandrins d'époque. La presse est unanime, le public debout, les photos sublimes et les propositions nombreuses. Devenue césarisable, la jeune actrice française n'accepte désormais plus que des biopics où elle est susceptible de crever l'écran et les yeux de la critique.

« Pétrie de cours Florent, elle espère toujours un coup de téléphone (sur son portable, son fixe, celui de sa mère, de sa meilleure copine ou du Mac Do dans lequel elle bosse un midi sur deux). »

Les moins chanceuses enregistrent un disque où elles susurrent leur désespoir de ne pas savoir chanter en attendant de trouver une pub pour le jambon à la hauteur de leur talent.

Adulescent

Le temps ne fait rien à l'affaire

Alors que l'ado normal rêve de plaquer ses vieux et de refaire le monde pourri qu'ils lui laisseront, l'adulescent (cet ancien jeune persuadé que l'immaturité empêche de vieillir) réclame plus d'argent de poche pour s'acheter une trottinette électrique et aller jouer au paintball avec ses copains. Capricieux (j'arrête de me laver tant que je n'aurai pas la nouvelle Nintendo), niaiseux (ça y'est, j'ai téléchargé tout Goldorak), coincé au stade oral (j'ai fini tous les Chamalows, j'ai mal à mon ventre) et narcissique (je suis hyper looké avec ma casquette Albator), l'adu s'acharne à faire durer indéfiniment le stade tête à claques qui caractérise l'enfant post-Dolto.

Avec son profil de gamin gâté prêt à tuer pour posséder le dernier iPad, l'adulescent est un pigeon en or massif pour le communicant qui la joue copain potache avec lui. À condition de faire simple et fun, car l'adulescent n'aime pas les idées compliquées, surtout si elles sont politiques.

La palette de ses états psychologiques est également réduite. S'il est content, il met sa casquette à l'envers et sort faire du skate. S'il en a gros sur la patate, il donne un coup de poing dans le frigo quitte à faire tomber tous ses magnets des X-men. Et si vraiment il a les nerfs, il met Daft Punk à fond pour réveiller ses parents. Le reste du temps, l'adu fait du phoning sous-payé, du trading surpayé ou du glanding bénévole avec ses potes, des filles et des garçons comme lui qui connaissent tous les épisodes de *Friends* par cœur, mangent des Ben & Jerry's aux Smarties et boivent des yops au Red Bull.

Côté affectif aussi, l'adu est resté bloqué au stade prépubère. Son côté « grand poupon avec des poils autour » n'incite d'ailleurs pas aux ébats kamasoutresques mais plutôt au touche-pipi furtif durant une bataille de polochons en regardant *Battlestar Galactica*. De toute façon, dès que la relation amoureuse devient trop « prise de tête » (la partenaire refuse de jouer au ballon prisonnier et veut parler d'avenir), l'adulescent la largue sans se retourner et s'achète une peluche Casimir pour se consoler. Ou va faire un tour chez Uniqlo en rollers.

Pourtant, l'univers de l'adulescent n'est pas aussi simple et autocentré qu'il pourrait sembler à première vue. L'adu a ses causes perdues (les dauphins et les Minimoys), ses combats (dans les files d'attente, le premier jour des soldes), ses ennemis héréditaires (les vigiles du Virgin), ses luttes collectives (les flashmobs), ses victoires aussi (la rediffusion sur NRJ12 de *Starsky & Hutch*). Sans compter qu'un jour funeste, l'adulescent prend 50 ans à l'improviste et devient un vieux con dégarni aux dents cariées par les carambars.

Artisan

Pourquoi viens-tu si tard ?

On le reconnaît à son slip Athéna qui dépasse quand il se penche sous l'évier, à son carnet à spirale sur lequel il n'écrit rien, à sa salopette tachée mais propre, à ses mains propres mais sales et à sa casquette à carreaux qui ne tombe jamais dans le ciment. Les seuls artisans que j'aie vus arriver à l'heure, parfois même en avance, sont ceux des gangs en camionnettes qui ouvrent les portes 24 h/24 et dealent les joints de lavabo au prix du greffon de rein. En général, avant de repartir, ils vous proposent aussi de ramoner vos radiateurs en vous expliquant que c'est obligatoire pour l'assurance. Mais méfiez-vous, ce sont des faux. Le vrai artisan, lui, n'est pas libre avant deux ans, n'a jamais la pièce « qui va bien » et exerce l'une des rares professions (avec les escort girls SM) où les clients supplient qu'on les fasse souffrir moyennant finances. À la torture physique (la radio calée sur Chéri FM et la trépigneuse hydraulique à mèches titane qui fait sauter les plombs), l'artisan ajoute volontiers la culpabilisation : « Ouh là là ! Mais ça fait combien de temps qu'il a pas décolmaté le réinjecteur ? » et la punition humiliante : « On a un problème pour aléser le rivet de sertissage de la vrillette du chauffe-eau : vous allez rester trois semaines sans manger ni vous laver. » Ne surtout jamais tenter d'amadouer l'artisan. Lui offrir un café, c'est s'embarquer pour trois heures de lamentations sur les 35 heures et la concurrence des Yougos qui bossent mieux, plus vite et pour moins cher. Une fois, j'ai tenté d'être sympa et de parler football en espérant un rabais. Il m'a compté la demi-heure de malédiction de Domenech au prix de l'heure de soudure à l'oxy-éthylène.

> Les seuls artisans que j'aie vus arriver à l'heure, parfois même en avance, sont ceux des gangs en camionnettes qui ouvrent les portes 24/24 et dealent les joints de lavabo au prix du greffon de rein.

Quand je suis obligé d'en passer par là, je maudis mes parents de ne jamais m'avoir appris à changer un joint dans un compteur électrique qui fuit, mais je me console en me

disant que, dans le domaine des travaux, il y a pire que l'artisan malhonnête, en retard et de mauvaise foi : le vendeur-conseil chez Casto.

Arty

Bobo du pauvre

Alors que la rue à bobos a ses boutiques d'huiles d'olive, son marché bio, ses galeries d'art vides et ses restaus repérés par Pudlowski avec menu sur l'ardoise, le quartier arty a son Monop', sa boucherie halal, ses poivrots PMU, ses affiches d'Anne Roumanoff à la boulangerie et un restau indo-libano-paki sélectionné dans *Paris Pas Cher*. Artiste contrarié, l'arty est un précaire du para-artistique : attaché(e) de presse en free lance, micro-éditeur en faillite, web master en stage, pigiste en fin de droits, sous-titreur en CDD, bédéaste en intérim, intermittent en colère, graphiste en retard… Dans sa version archéobaba, l'arty ordonne ses derniers cheveux gris en queue de mulet et fume des bidis au patchouli. Dans sa variante trentenaire after grunge, il se fait piercer un faux diamant dans la narine et ne quitte jamais son DJ Bag en toile de tente.

Grand consommateur de plats du jour, de vernissages d'expos confidentielles de copains arty (avec mousseux et boîtes de biscuits Delacre) et de récup (ses fringues en velours moisi ne se trouvent qu'aux puces), l'arty écoute FIP et Nova au bureau, lit *Libé* au café et a mauvaise mine en terrasse. C'est sur son travail, humble et mal payé, de prolétaire de la culture que prospèrent bon nombre de grandes maisons, d'édition et autres, humanistes et sérieuses. Sur l'autre rive de la Seine.

Grand consommateur de plats du jour, de vernissages d'expos confidentielles de copains arty (avec mousseux et boîtes de biscuits Delacre) et de récup (ses fringues en velours moisi ne se trouvent qu'aux puces), l'arty écoute FIP et Nova au bureau, lit Libé au café et a mauvaise mine en terrasse.

B

Banlieue

Le ça des villes et le ça des champs

Chic ou merdique, à ISF ou à problèmes, la banlieue est nulle part. Mais comme il est difficile de refuser cinq fois de suite une invitation en grande couronne sans passer pour un Parisien snob, j'ai fait un tour sur Google Earth et j'ai pris le RER. En lisant un gratuit et en tirant la gueule comme tout le monde. Direction : le duplex de standing avec balcon de mes amis *ditk*[1], au Plessis-Robinson. Dès l'arrivée dans la non-ville, j'ai senti que j'étais en périphérie de quelque chose mais impossible de dire de quoi. Rien à voir cependant avec la ZUP Youri Gagarine de Villeneuve-la-Vieille ou la cité radieuse Le Corbusier de Craigny II. Ici, tout n'était que luxe, calme et UMP. Ronds-points paysagers croulant sous les fleurs jetables, immeubles de style néo-disneyen, horloge géante sur la fausse place du village, mobilier urbain Decaux en simili ferronnerie d'art, médiathèque Pierre Messmer… et plein d'espaces bien rangés : espaces verts, espace culture, espace shopping, espace santé, Espaces Renault TDI en leasing… Très vite, j'ai compris qu'en posant le pied dans ce non-lieu si fonctionnel, j'étais devenu la petite figurine en plastique qui donne l'échelle sur les maquettes géantes des urbanistes désinhibés, des promoteurs véreux et des architectes décomplexés. En déambulant à l'ombre des fausses arcades romaines jouxtant la fontaine Renaissance, j'ai songé furtivement que les élus du coin avaient dû faire beaucoup de voyages d'étude à Las Vegas (où on imite si bien la vieille Europe).

J'ai traversé « l'agora », déserte, contourné les luminaires moyenâgeux, et j'ai acheté le dessert dans la boulangerie « Au pétrin d'antan » flambant neuve, au centre de la rue piétonne dallée de frais. En serrant mon ticket de retour dans ma poche, j'ai cherché à retrouver qui a dit un jour que la laideur engendre la barbarie. Et réciproquement.

> Ici, tout n'était
> que luxe, calme
> et UMP.

Batterie

Il faut qu'une batterie soit vide ou pleine

Entre deux rechargements, l'homme et la femme modernes vivent sur batteries ion-lithium. Téléphone, baladeur, ordinateur, vélo, scooter, sex toy, appareil photo et bientôt voiture… : le nomade communicant garde en permanence un œil vigilant sur le niveau de charge de ses auxiliaires de vie. Dès les 30 % de réserve franchis, le connecté se met en quête d'une prise secteur, quitte à boire un café dont il n'a pas envie pour pouvoir se brancher discrètement sous la table. En dessous de 10 % de charge restante, il transpire et se met à éteindre et rallumer compulsivement son appareil dans l'espoir de prolonger au maximum les précieux watts résiduels qui le rattachent encore au cybermonde, celui dans lequel il ne se passe rien mais où tout peut arriver. Il suffit d'avoir connu une panne sèche sur un smartphone exsangue (ça m'est arrivé en plein Portugal[2]) pour ressentir dans sa chair ce que *fracture numérique* veut dire : disparition d'amis sur Facebook, chute brutale des Followers sur Twitter, ratage d'alertes Google sur le web… Sans compter les longues heures qui seront nécessaires à la réparation des dommages collatéraux : SMS en retard, mails de relance, pokes inquiets… C'est dans ces moments de solitude extrême, quand plus rien ne nous relie au réseau global, quand nos fonds d'écran pâlissent, quand nos amis virtuels s'estompent, quand nos plannings électroniques à 6 mois commencent à sombrer dans le néant digital, que nous réalisons à quel point nos existences de battriotes ne tiennent qu'à une absence de fil.

> Le nomade communicant garde en permanence un œil vigilant sur le niveau de charge de ses auxiliaires de vie.

Bio

Grosses légumes

Pour m'amuser à faire baisser les cours en bourse de BASF, Monsanto, Bayer, Dow Chemicals… et énerver l'UIPP[3], j'ai décidé d'arrêter de manger des pesticides (je sais que si je tiens absolument à être malade, les résidus présents dans l'air et dans l'eau suffisent largement à une famille de 4 personnes). Mais une fois ma décision prise de ruiner les grands méchants pulvérisateurs, il m'a bien fallu trouver à manger.

Heureusement, plusieurs solutions existent.

L'AMAP (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne)

Un simple abonnement en début d'année donne droit à un « panier » hebdomadaire (en rotin, si possible) débordant de topinambours, rutabagas, salsifis, navets, radis noir, crosnes… et plein d'autres « légumes oubliés » (notamment depuis l'occupation allemande).

Le plus : les légumes sont couverts de vraie terre (à faire toucher aux enfants ébahis) et les salades pleines de petits vers vivants (à ne pas tuer, c'est mauvais pour le karma).

Le moins : un hiver entier de soupes maronnasses donne envie de cerises du Pérou en janvier. Les enfants ne mangent les légumes oubliés que quand ils sont planqués sous des tonnes de béchamel et de gruyère râpé.

La boutique Naturalia (et la supérette Biocoop)

Dans une ambiance néo-roumaine sous Ceausescu (hangar éclairé au néon, odeur de lentilles en décomposition, sacs en papier marron…), des femmes tristes et des hommes seuls avec enfant dans la poche kangourou remplissent des sacs de graines, palpent des carottes difformes ou hésitent, devant la vitrine des suppléments alimentaires, entre les comprimés Zinc-Manganèse (anémie et cheveux fourchus) et les ampoules Cadmium-Nickel (stress et vésicule).

Le plus : le tofu existe en 43 parfums et les prix extravagants aident à réaliser à quel point on a de la chance de manger sainement (à la différence de la voisine qui doit se contenter d'un gratin dauphinois, d'une escalope à la crème et d'un bordeaux même pas biodynamique).

Le moins : les vendeurs et vendeuses en blouse sont toujours inexplicablement déprimés voire agressifs. Une bonne cure de jus de sureau ?

> « Les enfants ne mangent les légumes oubliés que quand ils sont planqués sous des tonnes de béchamel et de gruyère râpé. »

Le marché bio

Dans toute rue piétonne où les Verts dépassent 15 % aux municipales et les appartements 7 000 € au mètre carré, s'installe un petit marché bio.

Le plus : ambiance villageoise le dimanche au marché. Tout le monde se connaît (association vigilante, crèche parentale, comité citoyen, section Ras l'Front locale…) et on appelle les vendeurs par leurs prénoms.

Le moins : faire ses courses prend 3 h 30 minimum (sans compter l'apéro jus de poireaux convivial).

Le jardin partagé

Nouvelle version du jardin ouvrier, le jardin partagé (à New York et Tokyo, on dit *city garden*) permet de faire pousser ses propres légumes, voire d'élever ses poules persos en leur donnant des prénoms. Il peut s'agir de terrains périphériques pas encore transformés en ronds-points par la DDE ou d'enclaves urbaines minuscules pas encore reconverties en parking. Là, l'homme penché vers la terre et la femme courbée sous le sac de rattes redécouvrent les joies du « fait maison » et du lumbago naturel.

Le plus : les enfants découvrent que les légumes verts sont meilleurs quand on les arrose soi-même et qu'ils ne poussent pas dans les camions qui arrivent de Hollande.

Le moins : il est quasi impossible de faire rôtir une poule qui vous a confié ses œufs pendant tant d'années.

Là, l'homme penché vers la terre et la femme courbée sous le sac de rattes redécouvrent les joies du "fait maison" et du lumbago naturel.

Blogueur

MDL[4]

Contrairement au journal intime qui contient des fleurs aplaties, des larmes séchées, des coquillages écrasés et n'est lu que par les parents de l'auteur et la psychologue scolaire, le blog est extra-plat (dans le fond et dans la forme) et « visité », au minimum, par douze internautes abonnés d'office en RSS[5]. Le blogueur y expose des photos de sa famille, de son chien, de sa bistouquette et partage ses hobbies, ses lectures, ses plans fist-fucking… Bref, son ennui mortel d'être au monde qu'il invite les « visiteurs » à

commenter sans tabous ni censure à l'aide de messages du genre : « Moi, je remplace la farine par la levure dans mon cake au Nesquick. » De temps en temps, le blogueur se saisit de sa souris pour communiquer au monde entier des trucs hyper importants : il a lu un livre, Sarkozy est petit, Carla est brune, on nous prend pour des cons, les tours du World Trade Center n'ont jamais existé, si ça continue il faudra que ça cesse… Certains posts sont repris dans les revues de presse pour faire moderne, d'autres font le tour de la blogosphère et finissent chez Ardisson, les plus mauvais se retrouvent compilés en librairie. Mais le stade ultime de la blog attitude consiste à créer un blog pour y expliquer à quel point les blogs sont narcissiques, moutonniers, égocentrés, dangereux, inutiles, post-modernes, désespérants de vacuité, nuisibles… C'est ce que je me tue à répéter sur Twitter.

> De temps en temps, le blogueur se saisit de sa souris pour communiquer au monde entier des trucs hyper importants : il a lu un livre, Sarkozy est petit, Carla est brune, on nous prend pour des cons, les tours du World Trade Center n'ont jamais existé, si ça continue il faudra que ça cesse...

Blues des aires d'autoroute

L'existence précède l'essence (sans plomb)

Des Emma Bovary boudinées dans des blouses rouges de chez Total, regards gris bitume, encaissent des pleins d'essence en surveillant du coin de l'œil un mur de robots distributeurs de mauvais café. Des voyageurs de commerce font craquer leurs articulations, des routiers lituaniens sans sommeil depuis Vilnius s'offrent une bière et *Big Tits Magazine*. Des enfants de divorcés en transit font semblant de s'amuser sur des aires

de jeux en goudron rouge et vert. La dame pipi tire la chasse et passe une serpillère de routine. Les Emma en blouses savent qu'elles retrouveront ce soir leur époux chômeur à Romorantin. Parfois, un chien abandonné ou une grand-mère perdue sans collier leur tient compagnie.

Boubou (bourgeois boueux)

Corps de ferme

Ils ont plaqué leur vie citadine étriquée pour s'acheter une immense maison à la campagne où on respire. Dans les 330 m² de leur nouvelle demeure (sans compter l'ancienne mégisserie à retaper pour faire chambre d'hôtes), les boubous ont installé un bureau-atelier avec vue sur le torrent et une connexion ADSL Orange à 500 kBit (il n'y a que ça qui passe dans le hameau).

Loin des métros bondés, des bureaux paysagers et des files d'attente du lundi soir au Monoprix, les boubous télé-travaillent en anorak devant le feu, dans un silence absolu, à peine troublé par le mugissement lancinant de la ferme d'éoliennes toute proche et les aboiements du chien devenu fou du paysan d'à côté.

Grands consommateurs de TGV Paris-Province (en première, on les repère à leur teint rosacé, à leurs mains gercées et à leur odeur de jambon fumé), les boubous cultivent eux-mêmes leurs oignons, leurs patates et leurs antidépresseurs végétaux (il n'y a que ça qui pousse dans le potager biodynamique). En attendant de divorcer pour incompatibilité d'humeur avec leur conjoint qui déprime en secret, les boubous réinventent une vie familiale rude mais solidaire où les enfants prennent le bus à 5 h 30 pour aller se faire traiter de Parigots têtes de veaux à l'école du village, où l'on guette la camionnette Codec qui ravitaille le hameau, où l'on s'engueule avec les voisins hollandais qui n'ont pas rentré leur poubelle, où l'on se surprend à commencer l'apéro à 4 heures de l'après-midi. Parfois, en triant les épluchures du compost ou en rentrant le bois pour chauffer l'eau des douches, le boubou songe avec un mélange de compassion et de nostalgie à ses collègues qui doivent être en train de glander à la machine à café. Mais très vite, une rafale de vent glacé le ramène à lui, à sa brouette, à ses doigts gercés et à son « choix de vie ».

Dans moins de six mois, l'hiver sera fini. Il installera son Mac sur le toit de la chèvrerie (si son allergie aux pollens lui permet de respirer) et on verra bien qui a eu raison de tout larguer.

1.

Double Income Two Kids (en français : « double revenu, deux enfants »).

2.

Cette année-là, j'avais annulé un voyage aux States, car mon téléphone n'était que bi-bande.

3.

Union des industries de la protection des plantes (authentique).

4.

Mort de LOL.

5.

Une histoire de flux de métadonnées en syndication. M'en demandez pas plus, je suis vieux et bientôt chauve.

C

Cadre

Fusible en costume

Individualiste et grégaire, gonflé mais crevé, le cadre vit en liberté vidéosurveillée dans un bureau vitré ou dans un open space qui semble avoir été conçu par Endemol. Au travail comme à la maison, il encadre : son équipe, ses enfants, son diplôme de manager du mois. Inversement, sa secrétaire ne peut souvent pas l'encadrer. Après de longues études, durant lesquelles il bride provisoirement son imagination et sa fantaisie, le cadre intègre le monde du travail par le haut pour donner enfin libre cours à sa créativité dans les assurances, le hard discount ou la gestion des palettes en flux tendu.

La sagesse populaire oppose couramment le cadre du privé, payé avec notre argent, et le cadre du public, payé avec nos impôts. Mieux rémunéré, le cadre du privé peut s'offrir une maîtresse à talons hauts et un infarctus foudroyant tandis que le cadre du public doit se contenter d'une secrétaire en arrêt maladie et d'une dermite chronique. Dans l'Eurozone, les espèces les plus courantes sont le cadre exploité, le cadre surbooké, le cadre stressé, le cadre pressuré, le cadre harassé, le cadre séquestré, le cadre suicidé et le jeune cadre. Car il arrive au cadre d'être jeune. On le repère à sa cravate fantaisie, à son gel coiffant *wet look* et à son abonnement au Gymnase Club. Mais très vite, tout rentre dans l'ordre et, dès 26 ans, le vieux cadre se reconnaît à son crédit immobilier, son Blackberry corporate, son avenir et ses artères bouchés.

Dans des conditions normales de température et de pression psychologique, un cadre du tertiaire correctement stressé par sa hiérarchie peut fonctionner de 10 à 15 ans sans interruption ni états d'âme. Quand les ennuis commencent (résistance au changement, crises d'angoisse dans les avions, baisse des performances…), on l'envoie se faire remotiver à la campagne dans des séminaires de *team building* où il fait du rafting et de la poterie pour développer sa procréactivité® (ou réactivité créativo-anticipative, un nouveau concept qui cartonne aux States).

> Après de longues études, durant lesquelles il bride provisoirement son imagination et sa fantaisie, le cadre intègre le monde du travail par le haut pour donner enfin libre cours à sa créativité dans les assurances, le hard discount ou la gestion des palettes en flux tendu.

Entre deux projets de dématérialisation de ses collègues de la compta, le cadre consomme beaucoup de nouvelles technologies : on-line shopping, speed dating, fast divorcing… Avec un sens du dévouement qui échappera toujours à l'employé de base, il n'hésite d'ailleurs jamais à sacrifier ses week-ends pour faire avancer un projet visant à remplacer son job par un système-expert moins cher et psychologiquement plus stable.

Lors de ses rares moments de détente, le friday soir à l'apéro, le cadre déboutonne parfois le col de son polo, quitte ses docksides à glands (le vendredi, c'est *casual*), regarde sa femme dépressive, ses enfants sacrifiés et son home cinéma pas fini de déballer. Saisi de vertige, il se sent prêt à tout plaquer, même son abonnement à Canal Sat. Mais il reste les vacances au ski et la Cheyenne Pick-Up à payer. Il avale un Tranxène et regarde CNBC pour oublier.

Call center

Le retour de l'appel masqué

– Allô, Monsieur Foretti ?

– Fioretto…

– Excusez-moi, monsieur Firetto. Je suis Guilaine Sanchez de Cuisinella.

– Je vous arrête tout de suite, je suis en liste rouge. Je ne devrais pas recevoir votre appel.

– Tout à fait. Je vous appelle, monsieur Fiorento, parce que nous organisons une vente « coup de fusil » dans notre show room de Gragny-en-Brie, le week-end prochain, et vous

avez été sélectionné pour gagner une hotte aspirante à flux laminaire avec lampe d'appoint. Quand pensez-vous venir la chercher avec madame Firetti ?

– Il n'y a pas de madame Fioretto et je n'ai pas besoin de cuisine. Ni de fenêtres en alu, ni de chaudière à condensation, ni de conseiller Bleu Ciel d'EDF, ni de thermicien Dolce Vita, ni de pompe à chaleur, ni de crédit revolving, ni de…

– Très bien, Monsieur Feritti, dans ce cas puis-je vous proposer une autre date pour rencontrer à domicile l'un de nos cuisinistes-conseils sans aucuns frais de déplacement ni de main d'œuvre de votre part ?

– Écoutez, je suis de gauche humaniste et donc je sais que vous êtes précaire et exploitée mais je vous jure que je n'ai absolument pas besoin de cuisine.

– Très bien, Monsieur Furtos. Excusez-moi un instant… *Il a déjà une cuisine et y veut pas recevoir le technicien, je fais quoi ? …B7 ? J'ai pas de B7… ah, si, au temps pour moi…*

– Très bien Monsieur Firty, saviez-vous que Cuisinella est aussi le spécialiste de la salle de bains sur mesure et que jusqu'au 25 mai, nous vous offrons un radiateur sèche-serviettes ?

Carte d'anniversaire électronique

Nos vœux les plus virtuels

Cher Pascal,

votre ami(e) fran_75.Hub97@gmail.com vous a envoyé une cybercarte personnalisée pour votre anniversaire !

Pour découvrir votre carte personnalisée et le message de fran_75.Hub97, recopiez cette adresse dans votre navigateur : http://retrait1.cybercartes.com/retrait/41abab443deb109ddd9f/0/pascal

Si vous utilisez Internet Explorer 8.2 ou au-dessus, désactivez le blocage des pop-ups et autorisez le déverrouillage du téléchargement des cookies dans la mémoire cache : http://envoi1.cybercartes.com/felicit.php?keywords=anniversaire/pascal

Pour Firefox Mozilla (version 6 et suivante et 7 en béta 2), si le contenu situé à http://googleads.g.doubleclick.net=pascal/ ne permet pas de charger de données à partir de http://www.cybercartes.com/apercu/anniversaire/12/atvp/3/2, repérez l'erreur d'analyse de filtre dans le menu répertoire ou supprimez l'historique récent.

Bon anniversaire Pascal !

Votre ami(e) fran_75.Hub97@gmail.com vous a envoyé une cybercarte personnalisée.

Carte postale

Bons baisers de partout

D'abord, face au tourniquet qui grince, hésiter entre la version humour (« Sors de ton trou, viens lécher les moules à Oléron »), la version tradi, en soldes, aux couleurs délavées (Place René-Coty – Vue de la fontaine) et la version rectangulaire artistique signée par l'auteur (VGE au crépuscule sur Vulcania)… Ensuite, demander sans y croire à la vendeuse si sa Maison de la presse ne vendrait pas aussi, par miracle, des timbres. S'entendre répondre d'un air las que non, mais qu'à La Poste, demain matin, si l'on n'arrive pas trop tard vu que c'est jour de marché, ils devraient en avoir reçus.

Sacrifier une sieste pour « faire les cartes » en se concentrant sur la liste multi-paramétrée des gens à ne pas oublier, des gens qui risquent de comparer leurs cartes, de ceux qui vous écrivent toujours à charge de revanche, des personnes isolées à qui ça fera sûrement plaisir si elles ont survécu à la canicule…

Établir une série de textes standards, à calligraphier le plus gros possible pour remplir la carte « En cure à Dax, le temps passe trop vite mais nous pensons bien à toi. En t'espérant d'attaque pour (la rentrée, ton opération du genou, ton licenciement, ton mariage…). On t'embrasse. »

Signer, imiter la signature du conjoint (qui vous laisse faire toutes les corvées, cette feignasse), réaliser qu'on a oublié Tatie Jacqueline ou qu'il manque un timbre. Retourner à la maison de la presse et au début de ce texte.

Chanteur français (nouveau)

Maniéré de la glotte

Il suffit d'arpenter les couloirs des Victoires de la Musique, pour distinguer

facilement trois catégories d'individus à cordes vocales proéminentes : le chanteur « Label Rouge », élevé sous Brassens et nourri au Brel, le chanteur « né à la télé » – et bientôt mort au Papagallo de Palavas – et le « chanteur de l'année » des hebdos culturels exigeants.

Dans la première catégorie, celle des honnêtes bardes qui ont besoin de l'ouvrir pour exister et qui ont même parfois des choses à dire, on porte un paletot de marin breton, une boucle d'oreille de Corto Maltese et un pull à rayures qui gratte. Complexés par une langue française qui n'est pas la plus rock'n roll du monde, les nouveaux Ferré roulent les « r » pour faire « Butte Rouge » et noient les paroles dans le manouche Rive-Gauche, le hard-musette de fête de la musique, ou le fanfareux balkanique façon Kusturica de mes deux palmes d'or. Le résultat peut valoir la moyenne à l'écrit mais se plante régulièrement à l'oral. Retenons que les auteurs-compos-interprètes sont peu nombreux sur la jeune scène française et que personne ne va voir leurs show cases, sauf moi si c'est open bar.

Plus rigolotes sont les « nouvelles stars » élues par SMS qui, chaque année, mettent les poils à Manoukian, collent une claque à Lio et embarquent Manœuvre dans leur univers. Rebaptisées « stars jetables » par ceux qui ne respectent que la branchitude anglo-saxonne – mais se déhanchent volontiers sur du Franck Alamo parce que ça leur rappelle l'époque où ils avaient encore leurs vrais cheveux –, les étoiles filantes des télés-crochets sont attendrissantes comme des putes débutantes qui rêvent de se donner à fond pour des producteurs proxénètes. On peut avoir envie de rire ou de cogner à l'écoute des trémolos R'n'B (en plastique) plaqués sur du Obispo (en croûte de skaï). Mais on est obligés de reconnaître qu'il n'y a que là que les grosses, les Arabes et les Noirs ont leur chance en *prime time*.

La troisième catégorie de jeunes chanteurs est celle de l'artiste obligatoire. Il s'agit forcément d'un simili-gainsbarre trentenaire qui chante d'une petite voix aigrelette (les étrangers appellent ça le *french fart*) et qui vouvoie sa copine parisienne (« Il se pourrait bien que je vous aime, madame »). Le souffle est court, le phrasé déglingué et la phrase ampoulée. L'artiste obligatoire n'enregistre pas de CD mais des albums concepts écrits dans l'urgence. Il est fragile et ténébreux et, au fil d'infinies ballades intimes[1], il susurre ses dérives urbaines post-debordiennes autour du Café de l'Homme, ainsi que ses hallucinations au Get 27. L'ensemble est programmé 12 fois par jour minimum, pour soutenir l'insoutenable et répondre aux quotas de création française.

« L'artiste obligatoire n'enregistre pas de CD mais des albums concepts écrits dans l'urgence. »

Chauves à col roulé

Apprenons à les reconnaître

Ils sont partout. À l'Éducation nationale, au cinéma, dans l'armée, à la charcuterie, dans la BD, au Sénat, à l'hôpital, dans les médias, chez Ladurée, dans les files d'attente à la pharmacie, dans les miroirs chinois, dans le bleu des photos, dans le regard d'un chat, dans les ailes d'un oiseau, dans la force d'un arbre, dans la couleur de l'eau, dans l'hiver et le vent, dans le froid des maisons, dans les sables mouvants où j'écrirai ton nom, dans la fièvre et le sang, dans les murs des prisons[2].

Certains ont l'air presque sympas. Ils vous tiennent la porte avec un sourire obséquieux pour éviter qu'on devine ce qu'ils mijotent derrière leur front brillant. D'autres dissimulent leur vraie nature sous un chapeau ou un béret et arborent, jusque dans le métro, la mine revêche du conspirateur plongé en pleine machination diabolique. Les plus arrogants se montrent au 20 heures de TF1, tandis que les plus sournois se cachent dans les spectacles de danse d'Arte.

Même s'ils alimentent les fantasmes depuis la nuit des temps, on sait finalement très peu de choses sur eux, preuve supplémentaire qu'ils s'ingénient à brouiller les pistes. Les spécialistes de la question sont formels : ils sont à la fois cosmopolites et racistes, suppôts de la finance mondiale et à jour de cotisations au NPA, arrogants et honteux, gros et maigres, bourreaux d'enfants et pédopsychiatres, errants et sédentaires, empoisonneurs de puits et vendeurs de cartouches Brita… J'en connais même un qui est statisticien dans l'industrie pharmaceutique, ce qui fait frémir quand on songe aux dégâts qu'il pourra faire dès que le signal lui en sera donné.

Pourtant, s'ils se cachent dans le monde entier pour y tirer les ficelles, les chauves à col roulé sont néanmoins surreprésentés dans les secteurs stratégiques de la société : théâtre expérimental, cinéma d'auteur, pompes funèbres, fac de socio, gogo-dancing au Banana Café… Seuls les naïfs verront là un pur hasard.

D'où cette question, forcément tabou depuis la liberticide loi Gayssot[3] : existe-t-il un complot des chauves à col roulé ? Sans tomber dans la paranoïa, force m'est de constater qu'avec le temps, ils sont de plus en plus nombreux, notamment parmi mes proches. Moi-même, d'ailleurs…

Cocaïnomane

Cuit à la coke

Contrairement à une idée répandue chez les débutants en anglais de la night, on dit toujours *cocaïnomane* et jamais *cocaïnowomane* même si l'on parle d'une attachée de presse. Injustement décriée par les commissaires divisionnaires, la cocaïne permet de danser jusqu'au bout de la nuit en se foutant du reste : les narcotrafiquants, le blanchiment

de l'argent, les paysans cultivateurs exploités, les dealers à Mercédès, les flics qui vont avec, et même les boulettes dans le rectum des « mules ». Mais la coke ne fait pas que rendre plus performants les pubards en brainstorming, les traders en salle des marchés, les sportifs en décompensation, les modeux au bord du défilé, les écrivains impeccablement décoiffés, les animateurs-producteurs harceleurs de stagiaires… elle met aussi un peu d'ambiance dans la vie de pas mal de CSP+ qui s'ennuient même en after work.

On croise le cocaïnomane dans deux états différents : *high* (quelques minutes après le rail) ou *down* (quelques années après plein de rails). L'état *high* est le plus facile à repérer : persuadé qu'il est irrésistible, le cocaïnomane se comporte comme s'il venait de garer son jet ski ou, si c'est une fille en petite robe noire, comme si elle présentait la météo à Canal.

Dans l'état *down*, les cocaïnomanes réalisent que les cures de désintox ne sont pas toutes aussi glamour que celles de Kate Moss & Pete Doherty. Pendant leur réhab à la clinique Montsouris, les plus médiatiques d'entre eux pondent un témoignage édifiant ou un roman trash, histoire de se convaincre qu'il n'y a pas que Bret Easton Ellis que la dope rend intéressant.

« On croise le cocaïnomane dans deux états différents : high (quelques minutes après le rail) ou down (quelques années après plein de rails). »

Compost

Rien ne se perd, sauf le temps

Suite à l'acquisition de mon composteur d'appartement – en réalité, je l'ai installé sur le balcon (rapport au jus brunâtre qui suinte et aux vers qui attirent les moustiques) –, je me suis longtemps demandé si tel déchet pouvait se décomposer pour devenir du terreau de rempotage et si tel autre pouvait être mis à la poubelle et incinéré (en banlieue, si possible) afin de donner de la dioxine bien pure. Après des mois de tâtonnement, j'ai fini par découvrir qu'il existe une règle de tri simplissime : *tout ce qui est produit par la nature peut être composté.* Par exemple : les épluchures de fruits et de légumes brossées

au savon de Marseille (pour éliminer les pesticides) et coupées en lamelles de 5 à 10 mm d'épaisseur, le gras du jambon et les croûtes de fromage à pâte molle en cubes de 1 cm de côté (les autres croûtes de fromage peuvent être râpées en copeaux), le marc de café (il suffit de l'incorporer à la matière en décomposition à une température de 32 °C maximum de façon à ne pas perturber la reproduction des lombrics), les coquilles d'œufs concassées et saupoudrées à la volée, les graisses de cuisson tamisées au chinois puis mélangées à de la farine de thuyas ou d'avoine entière, la litière du chat et les couches-culottes (préalablement nettoyées, désinfectées et hachées). En revanche, les vieux papiers, les essuie-tout, les Post-It aux deux faces écrites, les mouchoirs en ouate de cellulose utilisés des deux côtés et le dernier Katherine Pancol peuvent être incorporés à la biomasse en formation sans préparation préalable.

Pour tous les autres déchets, en cas de doutes, les déposer nuitamment dans la poubelle jaune des voisins.

Composteur

Machine à faire rater le train

Une étude récente a démontré que les chances de valider son billet de train dès la première introduction dans le composteur sont de 1 sur 200 000 et qu'en moyenne, un billet doit être retourné au moins 3 fois avant de déclencher le compostage.

Les composteurs orange du siècle dernier découpaient une encoche dans le billet et y inscrivaient une mention illisible que le contrôleur faisait semblant de décoder. Devenus jaunes, les nouveaux composteurs gravent un hiéroglyphe secret et impriment en clair le nom de la gare, le jour et l'heure afin qu'il soit impossible à un voyageur unique de prendre deux fois le même train à la même heure.

« Une étude récente a démontré que les chances de valider son billet de train dès la première introduction dans le composteur sont de 1 sur 200 000. »

Bien sûr, c'est toujours un peu facile de rire avec ces grands benêts d'Américains qui ravalent la philosophie au rang du marketing pour le Coca light. Soyons sports et jetons un coup d'œil aux "valeurs" de notre leader mondial en télécommunications, Orange, où l'esprit des Lumières souffle à la DRH.

Corporate (valeurs)

Éthique en stock

Le point commun entre un moteur de missile et une pizza *cheezy crispy crust* ? Tous deux sont produits avec *integrity*, l'une des valeurs corporate communes à General Electric (armement, frigos, plastiques…) et à Pizza Hut (groupe Pepsi Co). Seule légère différence entre les deux groupes, chez General Electric, l'intégrité est une valeur « centrale, énergisante et incorruptible » tandis que chez Pizza Hut, elle provoque une « customer mania » (un genre de fièvre acheteuse irrépressible).

Mais il y a encore plus rigolo comme « valeurs » de groupe. Notamment chez Coca-Cola, où il est carrément question de *Corporate Philosophy*.

Tout part d'une vision du PDG, soudain traversé d'une fulgurante évidence : « *Nous comprenons que, pratiquement, notre univers est infini et que nous, nous seuls, sommes la variable principale en ce qui concerne combien nous pouvons saisir de cet univers*[4] ».

Ça semble abscons à la première lecture mais l'explication suit aussitôt :

1° Nous vendons un produit universellement attirant qui répond à un besoin humain

fondamental.

2° Nos employés savent trouver les opportunités que d'autres ne peuvent pas voir.

3° Coca-Cola fournit de la valeur à quiconque le touche.

Bien sûr, c'est toujours un peu facile de rire avec ces grands benêts d'Américains qui ravalent la philosophie au rang du marketing pour le Coca light. Soyons sports et jetons un coup d'œil aux « valeurs » de notre leader mondial en télécommunications, Orange, où l'esprit des Lumières souffle à la DRH : *« Nos valeurs s'inscrivent dans le cadre de principes fondamentaux tels ceux de la Déclaration universelle des droits de l'homme »*. Valeurs qui se déclinent[5] comme suit (authentique) :

– *Nous donnons de la couleur à nos façons de faire.*

– *Notre enthousiasme et notre optimisme sont communicatifs.*

– *Nous dégageons l'essentiel et nous y tenons.*

– *Nous partageons spontanément.*

– *Nos paroles et nos actes sont cohérents.*

– *Nous développons des actions et des comportements éthiques.*

Devant tant d'ambition et d'exigence morale, le cadre de base se sent coupable de penser au suicide et le client moyen se trouve mesquin de vouloir juste téléphoner. Du coup, il va voir chez les concurrents, si c'est plus cool. Las, chez SFR, *« Les valeurs sont attachées à l'unique vision de l'entreprise à un réel engagement pour contenter un client et une société plus mobile et plus active, dans la perspective où le progrès est plus important au fil du temps »* (sic, y compris les fautes d'accord).

Au siècle dernier, Frédéric Dard remarquait déjà *« L'échelle des valeurs est en train de perdre ses barreaux »*, et Dalida chantait *Paroles paroles*.

Coup de cœur du libraire

La fureur de lire

Pendant que l'animateur de l'émission littéraire présente la livraison hebdomadaire de best-sellers obligatoires, de *quick books* jetables, de romans de femmes françaises, de témoignages bouleversants, d'essais définitifs et, bien sûr, d'ouvrages signés par des confrères, le libraire piaffe dans sa veste pieds-de-poule. Invité en tant que passionné professionnel, il a pris le train pour témoigner et rien ni personne ne l'empêchera de parler. Dès que c'est à lui, il chausse ses lunettes d'immense lecteur aux yeux fatigués et sort de sa poche un « vrai livre » qu'il a choisi de défendre face à la surproduction, au marketing, aux prix littéraires truqués, aux éditeurs frileux et à la critique aveugle. Et aussitôt, il s'enflamme, s'emporte, vitupère, proteste, s'embrouille, s'enthousiasme, balbutie, conjure. Il est sous l'effet de ce qu'on appelle couramment un « coup de cœur » carabiné. L'idée, c'est qu'il existe des livres formidables car méconnus. Il en connaît, il en a plein dans sa boutique. Il les dévore des nuits entières, les fait lire d'urgence, les offre même, s'il le faut, afin que ça se sache. Et il continuera sa croisade tant que son

chouchou n'aura pas atteint le public qu'il mérite (1,5 million d'exemplaires pour *L'Élégance du maigrichon*).

1.

Ne pas dire « chiantissimes », dire « hypnotiques ».

2.

Jean-Pierre François, si tu nous lis, qu'est-ce que tu deviens ?

3.

Au fait, Gayssot, il était pas un peu chauve lui-même du côté de son père ?

4.

We understand that, as a practical matter, our universe is infinite, and that we, ourselves, are the key variable in just how much of it we can capture.

5.

Morceaux choisis, l'intégrale des « valeurs » est sur orange.com.

D

Demi-people

Mon nom est presque personne

Dans une pétition pour Marie NDiaye, on détecte le demi-people grâce au test du « Qui ça ? ».

– T'as vu ? Y'a François Pipou qui a signé la pétition pour Marie Ndiaye.

– Qui ça ?

Le demi-people peut être un « fils de » (Richard Anthony, Sheila, Bertrand Delanoë…) ou avoir un air de « vu à la télé » (gagnant au maillon faible, incroyable talent, survivant sur une île sans douche, cocu sur une île en string…).

Une fois son CV dûment validé par la HAN[1], le demi-people se met à recevoir des kilos d'invitations à des fêtes de folie (Nouvel An russe, nouvel iPhone, nouvelle hanche de Nicoletta, soirée raclette chez Philippe Lavil…) auxquelles il est tenu de répondre positivement (au bout de trois refus, il sort des listes). Récompense de ses efforts, le demi-people apparaîtra peut-être au bras d'une demi-star dans les pages « Ma Nuit avec des Gens » des magazines de dentistes. Sinon, à part attendre que sa carrière décolle, le demi-people n'a pas grand-chose à faire. Quand on lui demande où en sont ses projets, il est forcément en train de peaufiner un one man show, de tourner un pilote, de lancer une ligne de strings, de cartonner au Japon, de mijoter un suicide, de mettre à jour son profil sur Facebook… Vers 35 ans, le demi-people ouvre une boutique de téléphones portables ou de lingerie. Rares sont ceux qui, vingt ans plus tard, auront le droit de passer dans le bêtisier des enfants de la télé.

Dépression

La semaine des 7 lundis

Ça ne prévient pas, ça arrive. Ça vient de loin. Aujourd'hui, le ciel, forcément bas et lourd, a l'air de m'en vouloir personnellement. La boulangère m'a refilé toute sa petite monnaie et un pain au lait rassis. La concierge me fait la gueule alors que j'ai pris soin d'indexer ses étrennes sur le cours du yuan. Dans les journaux, les horreurs se bousculent à la pelle et à la une : attentats à Bagdad, épidémies au Salvador, Michel Sardou à Bercy… Devant un café froid, je découvre mon horoscope : *« Manque d'énergie. Reposez-vous »*. Je vais me recoucher devant M6 Boutique. J'achèterais bien un Vaporetto pour tout nettoyer à la vapeur comme le recommande le fils de Pierre Bellemare mais, ainsi que l'a prédit l'astrologue du *Parisien*, je n'ai pas la force de téléphoner. Je laisse passer l'offre spéciale réservée aux 200 premiers appels. Encore un rendez-vous manqué. De toute façon, je ne nettoie que quand des gens viennent. Et je n'ai envie de voir

personne… Introspection devant le miroir de la salle de bains. Extérieurement, un Francis Bacon mal rasé. Intérieurement, une installation rouillée de Tinguely qui grince sur un parking de maison de la Culture. En regardant *Les Maternelles*, je ressens soudain cruellement l'absence d'enfants dans ma vie. Je me dis que si j'avais trouvé les bonnes mères porteuses, j'en aurais aujourd'hui cinq ou six qui gambaderaient autour de moi en me demandant comment je vais, si je n'ai besoin de rien, s'ils peuvent me lire le poème qu'ils m'ont écrit… La psy des *Maternelles* rappelle maintenant que « vivre c'est choisir ». Je passe devant la cuisinière et, soudain, je choisirais volontiers d'arrêter de choisir. Mais ce serait encore un choix. Et c'est une cuisinière électrique. Coup d'œil aux e-mails. Depuis qu'on m'a installé un antispam, je ne reçois plus rien. Ou alors des messages québécois rappelant qu'on ne sait pas où on sera demain, que chaque jour est une fête et qu'il faut utiliser tous les jours ses verres en cristal. Je finis les raviolis avec un fond de rouge à la bouteille. Je n'ai pas de verres en cristal. Grosse sieste devant *Derrick*. Je ne saurai jamais qui a tué Birgitt Khölersnighen. Toujours ces rendez-vous manqués.

« Dans les journaux, les horreurs se bousculent à la pelle et à la une : attentats à Bagdad, épidémies au Salvador, Michel Sardou à Bercy… »

Je dois avoir du sommeil en retard, je dors dix-sept heures par jour en ce moment. Je découvre quelques raviolis écrasés sur la moquette. Et j'ai raté les prix sacrifiés sur le Vaporetto.

Quoi faire en attendant rien ? Gratter un VEGAS ? Calculer ma retraite ? Regarder MEDEF TV. Là au moins, il n'y a que des gagnants-gagnants qui font du jogging et du benchmarking. Envie d'aller me coucher, mais il n'est que 18 heures. Enfin, le téléphone. Une vendeuse de fenêtres à double vitrage qui veut savoir si je suis bien isolé. Je réponds que oui, que je ne peux pas l'être plus. Elle dit qu'elle peut quand même envoyer un technicien pour un devis gratuit. J'explique que ce n'est pas possible, rapport aux raviolis sur la moquette et qu'en plus je n'ai pas de Vaporetto. Elle dit que ça n'a pas l'air d'aller. Je réponds que si, que ça va super, pourquoi ? Elle veut savoir si je connais les pompes à chaleur réversibles. Je lui demande si c'est efficace quand la terre est changée en un cachot humide, où l'espérance comme une chauve-souris, s'en va battant les murs de son aile timide, et se cognant la tête à des plafonds pourris[2]. Elle me suggère d'essayer le

millepertuis en gélules.

Desproges (Pierre)

Dieu le tripote !

« Desproges est vivant » proclame une récente anthologie à laquelle j'ai eu l'honneur de participer. Le pire, c'est que c'est vrai. Je le vois, là, sur l'étagère face à mon bureau, avec son sourire de vrai-faux timide, son bouton au milieu du front et ses œuvres complètes où il n'y a rien à jeter, à part les deux pages de garde où je n'ai pas trouvé le moindre gag. J'espère qu'il est assis à la droite du Père et à côté de Sim et Topaloff, ça lui fera les pieds.

« C'est à cause de lui que l'humoriste honnête passe son temps à se dire qu'il est, en ce moment même, en train de faire du sous-Desproges. Alors qu'Arthur croit sincèrement qu'il est le nouveau Desproges et que Patrick Bosso ne voit pas qui c'est. »

Pourquoi tant de haine ? Mais parce qu'il nous nargue, le salaud ! Du haut de son Olympe des « grands du rire » dont on fait des compils, il nous met en permanence, nous les besogneux de l'humour, dans la peau d'un Bénabar qui connaîtrait Brassens ou d'un Grand Corps Malade qui aurait entendu parler de Léo Ferré. Impossible de faire un bon mot ou l'intéressant, sans l'entendre se gausser par derrière et devant tant d'indigence dans le zeugme. C'est à cause de lui que l'humoriste honnête passe son temps à se dire qu'il est, en ce moment même, en train de faire du sous-Desproges. Alors qu'Arthur croit sincèrement qu'il est le nouveau Desproges et que Patrick Bosso ne voit pas qui c'est.

Développement durable

Apocalypse light

L'espèce humaine, à qui le Créateur a eu la mauvaise idée de confier les clés du jardin terrestre, est la seule espèce vivante à avoir presque achevé la destruction de sa propre niche écologique. Toutefois, grâce aux lobes frontaux du néocortex associatif propres à l'*homo* deux fois *sapiens*, elle est aussi la seule à s'être dotée d'outils conceptuels sophistiqués qui rendent son extinction programmée « riche d'opportunités dans le green business ».

Depuis le début de la modernité, n'en déplaise aux anti-humanistes, chaque fois que l'homme a généré un problème, il a toujours su créer simultanément un marché porteur. Sans nouvelles substances cancérigènes dans l'air, qui donnerait un euro à la Ligue ? Sans empoisonnement des nappes phréatiques, qui achèterait des cartouches Brita ? Sans épuisement des énergies fossiles, qui accepterait les centrales nucléaires ? Sans extinction de la biodiversité, qui irait voir les films de Yan Arthus Bertrand ? Faut-il multiplier les exemples qui démontrent que la modernité trouve *toujours* une réponse aux problèmes qu'elle invente ?

Si l'homme oublie parfois de trier les déchets sous lesquels il est en train de s'ensevelir, c'est parce qu'il se trouve devant un dilemme avec du choix cornélien dedans. D'une part, il sait qu'on ne fait pas de croissance du PIB sans casser des œufs et des espèces. D'autre part, il vient de réaliser qu'il est impossible de croître *indéfiniment* dans un système fermé comme le globe terrestre. Il a donc décidé d'y croître *durablement*. Car, comme l'a bien démontré le Grenelle de l'environnement, en réduisant *doucement* la biodiversité, on peut faire *durer* dix ans de plus les baleines. En génocidant *délicatement* les peuples qui vivent à poil dans la forêt, on *prolonge* leur folklore. En détruisant *insensiblement* les forêts, on en laisse un peu à couper à nos enfants.

Développement personnel

Vivons coachés

Dans un récent bestseller[3], j'ai recensé une petite dizaine de méthodes, toutes en vente libre et en librairie, pour devenir enfin soi-même en mieux. Cela peut passer par des jeûnes holistiques grâce auxquels on devient enfin « *artisan de son miracle* » tant ils permettent « l'ouverture du champ de conscience et l'exploration des mondes non matériels ». Cela peut aussi consister en la simple lecture des livres de Paolo Coelho qui expliquent comment abreuver nos brebis intérieures (nos désirs) tout en visitant un palais des mille et une nuits (notre être profond) sans renverser notre cuillère pleine d'huile (nos soucis quotidiens qui nous empêchent de voir les splendeurs du palais).

Parfois, il s'agit d'une méthode américaine concrète pour sauver son couple en

réalisant que les hommes sont frustrants et les femmes frustrées, que le mari et son épouse vivent chacun sur des planètes différentes où les problèmes imaginaires des unes ne correspondent pas aux solutions inadéquates des autres. D'autres fois, la méthode consiste simplement à réinventer sa vie, à entrer dans la dimension légendaire de son être, à vivre sa fable personnelle grâce aux jeux de maux qui guérissent : « Si tu hais la route que tu suis, suis la route que tu es. » D'autres enfin, sur les traces de Ron Hubbard[4], proposent un reformatage complet du potentiel neuronique grâce à la fée électricité afin d'y effacer tous les aberrogrammes qui nous empêchent de danser aussi bien que John Travolta ou de serrer la main du président de la République comme Tom Cruise.

Diariste maudit

Clerc obscur

Contrairement au blogueur qui tient un journal public souvent confidentiel, le diariste maudit tient un journal confidentiel dans le but de le publier. Entre deux verres au Sélect ou à la Close, il retrouve sa soupente mal chauffée pour consigner, du bout de ses doigts bleuis, tout le mal qu'il pense des gens qu'il fréquente assidûment ou qu'il regarde à la télé. Drapé dans sa liberté de penser et une couverture tricotée par une maîtresse-mécène, cet asocial forcené repousse obstinément les avances libidineuses de la pensée dominante pour dire son mépris d'une époque tellement aveugle qu'elle ne réalise même pas à quel point il est le fils caché de Nietzsche.

> « Comme Jean-Jacques Rousseau refusant la pension que voulait lui verser le roi, le diariste maudit méprise le minable à-valoir que voudrait lui refiler son éditeur et, après avoir dûment consigné cet acte héroïque dans son journal, il s'autoédite (quadruplant au passage ses droits d'auteur). »

Comme Jean-Jacques Rousseau refusant la pension que voulait lui verser le roi, le diariste maudit méprise le minable à-valoir que voudrait lui refiler son éditeur et, après avoir dûment consigné cet acte héroïque dans son journal, il s'autoédite (quadruplant au passage ses droits d'auteur).

Volontiers fumeur de pipe (il a écrit de très rimbaldiennes charges contre les lois Évin hygiénistes et pour le droit imprescriptible de choisir son cancer), vêtu de peu (mais toujours dans un esprit célinien de médecin des pauvres), encenseur des braves et des petites gens du pays réel (sauf s'ils sont socio-démocrates, juifs, homos…), pourfendeur de la littérature du politiquement correct (à laquelle il consacre des milliers de pages), le diariste maudit sait se faire assez détester des « médias pourris » pour avoir droit à quelques émissions auxquelles il sert de caution. Libre penseur debout (quand tout le monde est à genoux), veilleur dans la nuit de la pensée (sa parano le rend insomniaque), grand amateur de complots et de lobbys (il y en a au moins un par tome de son journal), le diariste essaie d'exister à mort. Réhabilitation de la pédophilie à la grecque, de la femme au foyer, du Troisième Reich ou de Staline, supériorité ontologique de l'homme occidental à cheveux courts, nostalgie du passé glorieux et des disques vinyles, désir de pureté et d'ordre, droit de ne pas faire ses devoirs de mémoire… : aucun lieu commun de la provocation ordinaire n'est trop rance pour ce *sniper* du prêt-à-penser qui écoute les bruits du monde, tire sur tout ce qui bouge et parle si bien des cons qu'on jurerait qu'il les connaît de l'intérieur.

Dictionnaire

Dico-dico par ci, dico-dico par là

> On parie combien qu'un éditeur opportuniste à scooter va avoir l'idée de sortir un dictionnaire énervé ?

Dictionnaire des vins de France, dictionnaire des rimes et assonances, dictionnaire des combinaisons de mots, dictionnaire du look, dictionnaire amoureux, dictionnaire d'histoire culturelle, mon premier dictionnaire, dictionnaire superflu, dictionnaire

poétique, dictionnaire des couleurs du temps, dictionnaire de la mort, dictionnaire des idées reçues, dictionnaire à tout faire, dictionnaire impertinent, dictionnaire des citations, dictionnaire des mots tordus, dictionnaire de poche, dictionnaire superficiel, dictionnaire de pensées positives, dictionnaire incorrect, dictionnaire visuel, dictionnaire des tracas, mon ami le dictionnaire, dictionnaire inattendu, dictionnaire déjanté… : on parie combien qu'un éditeur opportuniste à scooter va avoir l'idée de sortir un dictionnaire énervé ?

1.

Haute Autorité de la Night

2.

Charles, j'ai profité que tu étais tombé dans le domaine public pour t'emprunter deux ou trois vers. À charge de revanche.

3.

La Joie du bonheur d'être heureux, Chiflet & Cie, 2009.

4.

Qui a longtemps hésité entre la science-fiction et l'invention de la scientologie, première religion payante.

E

E- et I

Le grand Paris de Pascal

L'humain qui n'a pas encore transféré toute sa mémoire à Google se souvient peut-être qu'il n'y a pas si longtemps, tout ce qui était nouveau et intéressant était « grand » : grande vitesse, grand Louvre, grands travaux, grande bibliothèque… Aujourd'hui, on est entrés dans l'ère du *e-* (prononcer « i ») : e-book, e-commerce… et du *i* (prononcer « aïe » comme dans « I love Steve Jobs ») : iPhone, iPod, iPad… Du coup, le « Grand Paris » qu'on nous promet pour concurrencer Pékin et encercler Delanoë, sonne hyper XXe siècle. Grand métro, grande rocade, grands ensembles… Même les grands projets d'urbanisme ont un petit air « cités radieuses-barres à problèmes » déjà vu aux infos. Du coup, on se demande pourquoi faire couler tant de béton pour agrandir Paris jusqu'au Havre quand il suffirait de numériser l'Île-de-France, de la dématérialiser et de la mettre en ligne pour la rendre enfin accessible à tous, y compris aux citoyens de seconde catégorie qui n'ont pas la chance de bosser à Paris. Finis les problèmes de transports et d'infrastructures. Avec le e-Paris, que l'on habite Marseille, Lyon, Toulouse, Rennes ou pire encore…, chaque Français aurait le droit de travailler à la capitale et la France serait enfin entièrement centralisée.

Électrogym

AC / DC

Pour se faire un look digne et présentable (en pantacourt à Center Parcs ou en shorty à la Voile Rouge), on a le choix entre le fitness et le branchement sur l'électrogym. Le principe de cette dernière est tellement évident qu'on se demande comment on n'a pas acheté plus tôt un Slendertone. Il suffit de coller quelques électrodes sur son absence de muscles, d'appuyer sur un bouton et d'attendre la fin du palpé-roulé pour obtenir le corps de Terminator (avant qu'il ne devienne Governor of California). D'ailleurs, sur l'emballage de l'appareil, un costaud bronzé, luisant et bardé de fils, lit tranquillement un journal hollandais pendant que sa femme, branchée elle aussi, passe l'aspirateur en se marrant. Aussitôt déballé, aussitôt câblé. Me voilà prêt à une heure *maximum* d'exercices comme recommandé en lettres rouges sur la boîte.

Sur le boîtier de commandes, j'ai le choix entre « Flapping », « Rolling », « Acupressing » et « Pinching ». Perplexe, je compulse fébrilement la section française du mode d'emploi de 210 pages à la recherche de conseils pour ma première séance :

« Vous choisissez le programme que vous voulez (au temps de la vacation maximum) pour refléter l'image b). Quand vous avez commencé de presser le bouton

d'augmentation d'excitation avant la peine, l'image c) montre quel programme vous choisissez de l'intensité de contraction (cela changera de la personne à la personne). Vous devez arriver au niveau d'intensité de 15 ou plus haut à votre première vacation. Et en croissant, pistonner d'un, cela grandit (comme l'image a) la force agissante de votre exercice d'un muscle selon le contrat ».

Commençant à regretter d'avoir pris une sous-marque taïwanaise au lieu du vrai Slendertone, j'appuie sur un programme au hasard et mets le curseur sur « low » (on n'est jamais trop prudent avec ces saloperies de supplices asiatiques). L'effet est saisissant. À mi-chemin entre l'impression qu'on me chatouille avec une tenaille et celle que je vais incessamment accoucher d'un Alien. Non seulement je n'ai aucune envie de lire le journal (et surtout pas en hollandais) ou de passer l'aspirateur comme sur l'emballage mais, à part sentir les muscles de la douleur du visage qui travaillent en profondeur, je ne peux rien faire d'autre que de mordre le canapé en attendant la prochaine décharge.

« Il suffit de coller quelques électrodes sur son absence de muscles, d'appuyer sur un bouton et d'attendre la fin du palpé-roulé pour obtenir le corps de Terminator (avant qu'il ne devienne Governor of California). »

Après cinq minutes de torture, je décide de ranger pour toujours l'appareil à côté de mes haltères et de ma corde à sauter Rocky IV.

Et c'est là que je comprends pourquoi le gros balaise sur la boîte n'a pas (plus ?) de poils. Si, conformément au mode d'emploi, on a comme moi : « *sécuré que les électrodes [sont] en adhésion sur la propre et sèche peau avant dépose* », leur décollage fait l'effet d'une épilation à vif.

Emo

Âge tendre et gel coiffant

Emo (prononcer « imo », comme dans *Imodium*), vient de l'anglais *Emotional Hardcore*. En effet, malgré ses faux cils, ses carences en fer et sa peau à problèmes qui pourraient faire croire qu'il a le même styliste que Mylène Farmer, l'accoutrement de l'emo a son origine dans les mouvements *punk* et *heavy metal*[1].

Super émotif – d'où son surnom –, l'emo peut s'évanouir partout et n'importe quand, surtout en gym et en hypoglycémie. Souvent enroulé sur lui-même dans la position du fœtus boudeur, l'emo est conscient que personne ne peut le comprendre puisque lui-même sait à peine comment il peut écouter Tokio Hotel sans rire. Pourtant, être emo, ce n'est pas seulement détenir le secret qui permet d'enfiler des jeans ultra slim sans chausse-pieds ou de mettre des Converse à l'envers, c'est avant tout être *différent* : plus pâle, plus triste, plus solitaire, meilleur en allemand que ses camarades, comme Robert Pattinson dans *Twilight* (sauf que ses parents sont vampires alors que les parents de l'emo sont divorcés). Ce qui fait l'emo, ce sont aussi les heures passées à sculpter ses cheveux au VivelleDop effet béton, à se faire des traits d'eye-liner sans trembler, à se lividifier le teint alors que le reste de la famille tambourine à la porte de la salle de bains. Si chaque emo vit isolé dans sa bulle protectrice (où même son hamster n'a pas le droit de pénétrer), il lui arrive de communiquer avec d'autres emos incompris. Ils échangent sur les forums leurs secrets minceur pour perdre 15 kilos sans alerter l'infirmière scolaire, ils se retrouvent en cam sur chatroulette… Parfois, ils scellent des pactes occultes sous les couvertures, échangent leurs T-shirts Indochine, leurs lentilles de contact à pupille de chat, leurs mèches rouges prêtes à poser, leurs exos de maths… On ne sait pas grand-chose sur les rites occultes de communication entre emos, sinon que ça se passe souvent après Soir 3 quand tout le monde dort, qu'ils utilisent MSN ou un téléphone, que les échanges sont truffés d'abréviations et de signes cabalistiques inaccessibles au non-initié et à la mère intrusive : ☺ ☹ ;-) ;-(

Côté vie affective, les relations sont complexes entre l'emo femelle, attirée par les garçons qui s'habillent comme des filles qui aiment Bill Kaulitz[2], et l'emo mâle qui aime les filles qui ressemblent à des garçons qui aiment les filles qui aiment Bill Kaulitz. Pour s'y retrouver, retenons qu'un emo anorexique qui a des Vania Pocket dans son sac a de fortes chances d'être une ema.

Enfin, contrairement à ce que croient les profs bornés et les psys effondrés, la musique emo ne pousse pas au suicide (ou alors par diabète sucré) et les seuls messages subliminaux qu'elle contient sont des pubs sataniques à l'envers pour les gels coiffants L'Oréal.

Estime de soi

Parce que c'était soi, parce que c'était moi

Si vous vous sentez nul, sali, humilié, méprisable, au fond d'un gouffre, inutile, contagieux, maudit, abject, giscardien, dénué de tout intérêt, vieux…, c'est peut-être que

vous n’avez pas une bonne estime de soi (donc de vous). Heureusement, des tas de nouveaux thérapeutes, souvent beaucoup plus glamours que les psys ringards du xxe siècle, sont là pour vous aider à acquérir une meilleure estime de soi (pas la leur, la vôtre).

À la différence des fumeux concepts freudiens du « moi », du « ça » et du « surmoi » qu’on ne voit jamais, le « soi » s’observe couramment dans la nature. Car le soi, c’est vraiment vous. Si votre soi va mal, vous aussi. Si vous allez bien, lui aussi. Tout bas de soi entraîne un bas de vous et tout petit haut de soi, un petit bon du moi de vous. En revanche, si votre soi est content de lui, alors vous pouvez être content de vous. L’idée, c’est donc que tout le monde devrait avoir un soi rayonnant de confiance en lui (donc en vous).

Les méthodes reposent en général sur un travail souvent qualifié de cognitif pour faire américain et scientifique qui consiste à faire à votre soi tout ce que vous voudriez qu’il fasse pour vous. Par exemple, dire à votre soi qu’il est beau, intelligent, digne d’amour de soi… puis réaliser que ce soi que vous trouvez beaucoup mieux que vous, c’est lui ! Donc s’il est beau, intelligent, etc., vous aussi et donc, vous êtes beaux tous les deux et il n’y a pas de jaloux. Du coup, vous vous mettez à l’estimer beaucoup et lui aussi et ça rejaillit sur vous. À la fin, vous finissez par vous trouver aussi bien que lui et vous réglez la séance par un chèque qui sera débité de son compte (à vous).

“Heureusement, des tas de nouveaux thérapeutes, souvent beaucoup plus glamours que les psys ringards du XXe siècle, sont là pour vous aider à acquérir une meilleure estime de soi (pas la leur, la vôtre).”

Ex-fan des Beatles vs ex-fan des Stones

Give peace a chance

On distingue à vue d’œil l’ex-fan des Beatles, qui s’est bouffi comme McCartney (quand il ne s’est pas raidi comme John Lennon) et l’ex-fan des Stones, qui s’est flétri

comme Mick Jagger. À l'époque où il fallait obligatoirement emballer sur *Jumpin' Jack Flash* ou *Let it be*, l'un a craqué pour la bouche monoïque de Jagger, l'autre pour les coupes au bol impeccables des quatre garçons à frange. Aujourd'hui, la guerre tribale Beatles-Stones se poursuit dans les boutiques de produits dérivés. Côté Beatles : mugs sympas, coussins équitables, cabas douillets et pulls en cachemire Hobbs. Chez les Stones, définitivement plus rock & roll, des casquettes (qu'on peut porter à l'envers en signe de sympathy for the Devil), des ceintures cuir cloutées, des stylos sexy-métal… Sans oublier la carte Visa de la Société Générale ornée de la langue de l'album *Sticky Fingers* qui permet aux vrais fans de conserver la Jagger attitude même à Monoprix.

> Le fan des Stones entretient son côté indomptable en choisissant ses jeans, ses T-shirts et ses maîtresses toujours une taille en dessous.

Dans la vie professionnelle aussi, les deux écoles s'affrontent. Côté ex des Beatles, on bosse plutôt dans la banque assurance. Côté Stones, on est dans la pub et la com[3]. Tandis que le beatlesmaniaque vieillit doucement en regardant grossir sa femme, le fan des Stones entretient son côté indomptable en choisissant ses jeans, ses T-shirts et ses maîtresses toujours une taille en dessous. Tous les deux ans, il fait la queue pour arracher les billets de la dernière-des-dernières-tournées et admirer sur un écran géant Lord Mick Jagger qui expédie la dernière-des-dernières compil de ses plus grands tubes. Pour se consoler, l'ex-fan des Beatles regarde *A hard day's night* en version colorisée.

Exploitant agricole

« L'agriculture, des métiers à la mode[4] »

À la différence du paysan qui a des champs, un tracteur, des animaux et des dettes, l'exploitant agricole a « un métier à la mode », un Président à sa botte, des surfaces cultivables, un parc d'engins John Deer en leasing et des subventions européennes comme s'il en pleuvait (surtout s'il n'a pas assez plu). Contrairement au paysan vieux jeu qui palpe anxieusement ses épis, l'exploitant agricole à la mode tripote son iBook dans la cabine climatisée de sa pulvériseuse pour connaître le cours du quintal de blé et croise les doigts en espérant qu'une bonne grêle (dans l'hémisphère sud) boostera les marchés. En plein désarroi, le paysan ringard se pend dans sa grange qui prend l'eau. En pleine chute

des cours, l'exploitant agricole à la mode en colère fait brûler des moutons devant la sous-préfecture, déverse du lait dans les égouts et détruit une gare pour réclamer la solidarité de tous les riverains dont il a empoisonné l'eau du robinet. Tandis que le paysan dépassé essaie d'écouler ses patates pleines de terre au marché du samedi, l'exploitant agricole à la mode brûle ses excédents de céréales à la fête de la moisson, distribue le lisier de porcs aux poulets et le lard (à la dioxine) aux cochons (malades de la grippe aviaire).

> « À la différence du paysan qui a des champs, un tracteur, des animaux et des dettes, l'exploitant agricole a "un métier à la mode", un Président à sa botte, des surfaces cultivables, un parc d'engins John Deer en leasing et des subventions européennes comme s'il en pleuvait (surtout s'il n'a pas assez plu). »

Expo événement

Compression de visiteurs

Je ne rate jamais une expo événement. Comme je suis affamé de cultures (je mets toujours un « s » pour n'exclure personne), je me passionne pour tout ce qui bouge dans la Cité (pas au sens hip-hop, au sens grec antique). Les fauvistes, les Mayas, Jeff Koons, les dinosaures, la conquête spatiale, Rothko…j'ai vu toutes les expos à voir absolument. Il n'y a qu'Aménophis IV que j'ai raté parce que c'était en même temps que l'intégrale Filippo Lippi (mais j'ai quand même acheté l'affiche et le catalogue événement).

C'est à la fois rare et précieux de voir tant d'œuvres au mètre carré et tant de gens affamés de peinture ou d'égyptologie qui font la queue devant. La concentration des œuvres dans un espace-temps aussi restreint (les billets donnent droit à 2 heures) génère

d'ailleurs un effet de masse et d'étourdissement dont l'artiste lui-même n'avait peut-être pas conscience quand il les a faites une par une.

À la rétrospective Munch, c'était d'une telle densité et il faisait tellement chaud que j'ai failli m'évanouir (comme un Japonais découvrant l'état des toilettes dans les bars parisiens). Malgré l'accrochage chronologique et mon audioguide où une fille mélancolique me donnait des infos exclusives, à la fin je mélangeais tout : la période présence/absence et celle du dicible/indicible, les huiles sur canevas et les sanguines sur papier marouflé…

Dans le métro, en rentrant, j'ai relu tout le Hors Série événement de l'expo. En découvrant tout ce que je n'avais pas vu, j'ai décidé d'y retourner. Si c'est complet à Paris, j'irai le voir à la Modern Tate à Londres ou au Guggenheim à Bilbao. Si ça se trouve, c'est la dernière tournée mondiale qu'il fait et je ne veux pas rater ça.

1.

L'emo a juste remplacé la bière et l'ecsta des hardcorers par le Yop et les M & M's.

2.

Leader de Tokio Hotel.

3.

Alors que côté Johnny, on est plutôt routier en plan social.

4.

Campagne de communication de la FNSEA.

F

Fainéant

Mollo moderato

Ne surtout pas confondre le fainéant avec le chômeur culpabilisé ou le retraité inoccupé qui passent eux aussi beaucoup de temps à glander mais que ça angoisse.

Tous les matins, à l'heure où les travailleurs de son immeuble s'en vont faire du phoning dans les call centers où on les maltraite, le fainéant se retourne sous sa couette vérifie l'heure sur son radioréveil en panne et replonge dans son rêve où il rêve qu'il dort. Après un solide petit déjeuner à base de Yop périmé, de céréales Ed et de knackies Herta mélangés à même le saladier, il descend lire *Le Parisien* au café d'en bas en commençant par les aventures de Sarko (dont le surmenage le réconforte) et les pages emploi-recrutement, pour faire le point sur toutes les situations et carrières en or qu'il rate faute de temps.

Car le fainéant est tous les jours dans la peau du type en week-end qui a un milliard de trucs à faire et ne sait pas par où commencer vu qu'il est déjà 11 h 30. Il irait bien au Virgin voler la saison 5 de *Battlestar*, mais la sécurité l'a repéré, ou draguer à la piscine, mais à cette heure-ci, il n'y a que des vieilles. Alors il fait une grosse lessive au Lavomatic où il met à bouillir ses draps et ses chemises en parcourant les petites annonces de *Paru-Vendu* car il cherche un ampli d'occase.

Quand il rentre chez lui, épuisé mais fier de la tâche accomplie, il est déjà l'heure de déjeuner. Heureusement, le fainéant a toujours des restes de poulet au frigo au cas où il aurait une petite faim en rentrant du théâtre (même s'il ne va jamais au théâtre vu que ça commence trop tôt). Et si le poulet est vraiment terminé, il finit les Cracottes avec un fond de Nutella devant un épisode de *Bioman* sur Mélody Télé.

Je connais personnellement un fainéant[1]. Il vit dans mon immeuble (studio 17, allée C). Je l'ai rencontré à une « Fête des voisins » où il pillait nonchalamment le buffet des cakes salés. J'ai eu l'occasion de lui demander comment il subvenait à ses besoins. De sa réponse assez confuse, j'ai retenu qu'entre ses bourses universitaires (il est vaguement en fac de socio), ses allocs d'intermittent (il a été éclairagiste pour une troupe de hip-hop) et les aides de sa famille, il a juste assez de fric pour *« ne pas perdre sa vie à la gagner »*. Forcément, en bon citoyen qui cotise pour des flemmards dans son genre, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que si tout le monde décidait d'être heureux comme lui, la France aurait le PIB du Botswana et le MEDEF demanderait l'asile politique à la Chine. Mais j'ai gardé ça pour moi. Cette feignasse n'aurait pas compris. C'est le genre de type qui vit dans un monde où demain compte moins qu'aujourd'hui, où l'effort n'est pas une valeur en soi, où l'autre n'est pas forcément un compétiteur à éliminer. Je suppose qu'il doit parfois se faire engueuler par ses proches et promettre qu'il va jouer le jeu. Je l'imagine se rendant à son rendez-vous à Pôle-Emploi. En chemin, il savoure le printemps à son apogée. Comme il fait beau à n'y pas croire, beau comme jamais, un temps à rire et courir, il fait beau à perdre la mémoire, alors il oublie où il allait et il s'offre un café en

terrasse.

> Forcément, en bon citoyen qui cotise pour des flemmards dans son genre, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que si tout le monde décidait d'être heureux comme lui, la France aurait le PIB du Botswana et le MEDEF demanderait l'asile politique à la Chine.

Fête des voisins

Ensemble, c'est tout

On choisit ses amis, mais rarement ses voisins. Mes amis, je les fête chaque année, fin juin, en me fadant le concert de la chorale où ils soignent leurs dépressions (en débloquant leur colonne d'air sur du Bach). C'est dire à quel point je les aime.

Quant à mes voisins, le seul moyen que j'ai de leur montrer mon amour, c'est de leur faire un cake aux olives le jour de leur fête. Comme on habite dans une résidence à dentistes des années 70, on a un hall d'entrée en faux marbre, immense et prétentieux, où on installe les tables de réunions du syndic sur lesquelles on punaise des nappes en papier festif. Pour le repas, on met tous nos moyens en commun. La fille de la concierge bricole des fleurs en papier crépon, je réchauffe les quiches dans mon four perso, l'infirmière du studio D 53 apporte une cocotte-minute pleine de sangria, les Karambiri N'Diabate (une famille de minorités visibles à boubous voyants) font leur poulet aux arachides, le vieux garçon du B 37 débouche les bouteilles…

Une année, on avait installé une sono, mais ça a dégénéré en engueulade.

– Ah non, vous n'allez pas nous mettre ça ! a protesté la propriétaire du A 43. Je l'entends assez toute la journée !

– C'est pas de ma faute si les murs sont minces et si vous espionnez vos voisins, a

répondu le locataire du A 22.

– Entre ceux qui mettent la musique à fond et celles qui font pisser leur teckel dans le local des vide-ordures, je ne sais vraiment pas qui je préfère…, a renchéri le vieux garçon du B 37.

Depuis, on évite la sono. D'autant que l'aîné des Rocher-Polignac, qui apprend la contrebasse, nous fait bénévolement une petite démo à l'apéritif. C'est fou ce qu'il progresse. C'est chaque année plus long.

En général, sous l'effet de la sangria, les langues se délient et l'embarras général du début laisse vite place à une chaleur humaine totalement insoupçonnable durant les glaciales réunions de syndic. Chacun fait un effort pour accepter l'autre dans sa différence (il y en a même qui reprennent de mon cake) et on découvre que l'abruti du C 10 est plutôt sympa, finalement, quand il est saoul. Les enfants ont même le droit de courir et de s'amuser dans les « parties communes » (où l'on ne rappellera jamais assez que les vélos, poussettes et jeux de ballon sont formellement interdits).

Une année, c'était tellement convivial, que le fils Karambiri N'Diabate a sorti son djembé. Les conversations bon enfant sur le remplacement des balcons en aluminium du bâtiment A ont aussitôt cessé et tout le monde a écouté.

– Ça donne vraiment envie de danser, a affirmé la concierge qui écoute plutôt du Frank Michael d'habitude.

– Moi, ça me met en transes, a surenchéri la prof de français du A 24.

– C'est de la peau d'alligator ? a demandé l'abruti du C 10.

Moi, dans mon coin, je les regardais. Ils avaient l'air si bien ensemble. Alors, puisque, cette année encore, le lien social avait été bien retissé dans la résidence, je pouvais m'éclipser et retrouver ma solitude. Tandis que je rejoignais mon appartement où je n'habite ni seul, ni avec maman, je sentais que l'effet de la fête s'estompait peu à peu. Une fois arrivé sur mon palier, j'ai réalisé que l'autre con redoublait de coups sur sa peau de bique et que je n'avais plus de boules Quies.

Fin du monde

Terminus a quo

Les astrologues et les frères Bogdanoff au grand complet sont formels : sauf erreur de virgule ou d'arrondi, le grand basculement de Gaïa dans l'ère du cinquième soleil est fixé au 21.12.2012 à 12 h 12 (heure locale maya). Sans vouloir jouer les Jean-Michel Apathie sur son blog, comment ne pas voir que cette fin du monde programmée constitue une chance historique de régler enfin le problème des retraites, du déficit public, de la désindustrialisation et même de la succession de Martine Aubry à la tête du PS ? La vraie question à se poser en ce moment est donc celle-ci : fin 2012, lors du transit de Vénus au carré de Saturne (avec les cataclysmes que cela suppose), la France aura-t-elle élu un président *apocalypse ready* ? Autrement dit, aurons-nous, à la tête de l'exécutif, un homme ou une femme qui, au terme du quinquennat le plus court du monde (de mai à décembre),

aura su préparer le pays à sa destruction finale ?

Un président de la cinquième République en exercice a écrit un jour : *« La France n'est jamais aussi prête au sursaut que lorsqu'on la croit sur le point de disparaître. »* 2012 est donc, plus que jamais, notre dernière chance de rebond mais les expériences malheureuses de l'an 1000, de l'apocalypse selon Paco Rabanne et du bug de l'an 2000 nous ont appris à nous méfier. Combien sommes-nous à être allés bosser comme si de rien n'était un lendemain de fin du monde ? C'est pourquoi je fais partie des sceptiques et des pessimistes. Comme l'a écrit Basile de Koch : *« En grandissant, j'ai compris qu'il ne se passe jamais rien. »*

> Sans vouloir jouer les Jean-Michel Apathie sur son blog, comment ne pas voir que cette fin du monde programmée constitue une chance historique de régler enfin le problème des retraites, du déficit public, de la désindustrialisation et même de la succession de Martine Aubry à la tête du PS ?

Fitness

Debout les damnés de l'haltère

À l'opposé du sportif individualiste de base qui aime à se sculpter tout seul dans sa chambre sur un tapis plein d'acariens, l'abonné au fitness a un goût inné pour la convivialité. Peu lui chaut de respirer l'eau de toilette des autres sportifs dans une salle surchauffée, l'essentiel, c'est de se regarder suer les uns les autres dans le même miroir mural.

> Habitué à être payé pour subir sa vie, l'abonné au fitness center adore l'idée d'en baver volontairement et en payant lui-même.

Avant toutes choses, l'abonné doit s'initier à la langue du fitness : *body-stretcher* (barre d'appui), *cardio-trainer* (tapis roulant), *total-body-power-fat-burner* (vélo d'appartement), *cramp* (crampe)… Ensuite, il lui faut choisir le *Fitness center* de son choix. L'offre va du gymnase communal (avec mycose dans la douche) au Club VIP (avec Nikos dans le jacuzzi). Pour que le *fitness program* fonctionne, les séances doivent être régulières et pénibles. Habitué à être payé pour subir sa vie, l'abonné au fitness center adore l'idée d'en baver volontairement et en payant lui-même. Pas question donc d'aller « faire du sport » entre copains pour se taper un bon cassoulet en sortant. Le Fitness se pratique entre deux réunions stratégiques, durant la pause déjeuner (remplacée par une barre hyper protéinée et un jus de légumes) ou après le boulot (pour évacuer les tensions liées à l'externalisation du personnel en Chine). Le verre d'eau de l'amitié est toléré (s'il est pris au *water bar* du Club).

Côté *sportwear* (survêt), outre le bandeau frontal en éponge fluo, la tenue règlementaire consiste en un justaucorps auto-transpirant en microfibres à l'élasthanne avec poche ventrale pour le smartphone.

NRJ dans les vestiaires, clips de Madonna en salle de step, intégrale Rocky en salle de muscu… même à Juvisy, tout est prévu pour immerger dans une atmosphère new-yorkaise l'abonné qui, tout en courant sur place, se prend à rêver d'une nouvelle voiture et d'une nouvelle femme, plus racées et plus sportives.

Si, dans de nombreuses salles, le prof a été remplacé par un écran plat, le membre bénéficie parfois des encouragements personnalisés d'un coach. Selon le standing du club, il peut s'agir d'un maître nageur bedonnant en collants, d'une prof de yoga-country, d'un vidéo-coach sur DVD ou du *« périnée supervisor »* perso de Carla Bruni. À l'issue d'un bilan de compétences (l'abonné sait-il soulever un haltère et programmer une PowerPlate ?), le coach passe un « contrat moral » avec son poulain : perdre 30 kilos, se faire le ventre de Brad Pitt, arriver à toucher ses genoux… Profondément bouleversé par cette confiance aveugle qu'on lui accorde enfin pour la première fois de sa vie, l'abonné rempile généralement chaque année jusqu'à sa première hernie discale.

Flash mob

« On s'ennuie tellement » (Alain Souchon)

Les moins jeunes et joli(e)s d'entre nous se souviennent sans doute de l'époque où l'on faisait des *freezes* (immobilité subite et silencieuse de tous les participants) en signe de deuil après l'immolation par le feu de Jan Palach ou des *dyings* (tous les participants se couchent par terre) au début des années SIDA. Désormais pratiqués sous le terme générique de *flash mobs* (mobilisations éclair), ces rassemblements ont perdu leur connotation vulgairement militante pour devenir du « pur *fun* », comme on dit dans les spots Orangina ou du *lien social*, comme on dit dans les éditos : batailles de polochons, jet de canard en plastique, pub Afflelou, beuverie publique… Dernier avatar de la mobilisation démobilisée : depuis 2009, Mickael Jackson réunit des foules de danseurs déguisés en zombies. À moins que ce ne soit le contraire.

Foot

Tragédie en short

Il aime le baroque tardif, moi les asperges précoces. Il trouve Kierkegaard profond et Sylvie Vartan drôle, alors que pour moi c'est l'inverse… Mais à part ça, rien de grave ne semblait menacer notre couple pépère. Jusqu'en 1990, année du premier mondial de foot que nous avons passé ensemble. Nous étions à Rome. Il faisait chaud. Les jeunes Romaines, provocantes et sensuelles, portaient des jupes moulantes, fendues très haut sur leurs cuisses fermes dorées à souhait. Dans leurs corsages entrouverts, leurs jeunes poitrines tendues palpitaient de désirs inavouables. Mais ce n'était pas gênant tant qu'elles ne nous faisaient pas chier. Il régnait dans toute la ville une fièvre particulière. Drapeaux italiens accrochés aux fenêtres, bus de touristes au visage peint, klaxons, banderoles… Ce soir-là, on s'était donné rendez-vous Piazza Navona et j'étais arrivé avec un quart d'heure de retard car j'avais lu dans *Têtu* qu'il faut savoir se faire attendre. Il m'attendait donc. Mâchoires crispées, consultant fébrilement sa montre, geste rarissime chez un Romain de naissance. Une étrange atmosphère flottait sur tout le centre de la capitale. À part nous, il n'y avait pas d'autres formes de vie sur la place que des pigeons et des Danois purpurins.

Il m'a accueilli par un très tendre :

– Qu'est-ce que tu foutais ? On va rater le début !

– On va au ciné ? ai-je demandé.

– Tu n'es pas au courant ? Il y a Italie-Uruguay aujourd'hui. On va les niquer.

– Tu plaisantes ?

– Pas du tout. Toto ne rate pas une occase et Baggio est au top. On est dans une configuration genre 1982 : catenaccio au fond et milieu de terrain AC-Juventus.

J'ai voulu lui expliquer que, tant que la Gendarmerie nationale ne m'y contraindra pas, je ne mettrai jamais volontairement les pieds dans un stade, mais je n'ai pas eu le temps. On s'est retrouvés dans un bar bondé où des tas de gens se tordaient le cou pour voir un écran de télé suspendu au plafond. Cette fois-là, ça s'est bien terminé. L'Italie a dégagé l'Uruguay et le patron a payé une tournée. Mais le jour où les Azzurri ont été injustement

battus par l'Argentine à cause d'un certain Maradona[2], j'ai fait la connerie de dire qu'on était enfin débarrassés des beaufs en short. J'aurais mieux fait de tourner 7 fois ma langue autour de ma glace stracciatella. Je me suis d'abord fait traiter d'intello de gauche français arrogant, ensuite de crétin qui ne sait même pas ce que c'est qu'un tacle et enfin de type obtus qui ne voit pas comme tout ça ressemble au destin tragique de l'Italie : les meilleurs sur le papier mais toujours perdants à la fin. Tout juste s'il me traitait pas de pauvre tapette. Sous le Dr Jeckyl, le mister tifoso avait montré sa face Vert Blanc Rouge.

Depuis, pour sauver mon couple, j'ai lu dans *Marie-Claire* qu'il faut attendre que ça passe. N'empêche que tous les quatre ans, tant que les Ritals gagnent, on se tape des soirées télé sinistres avec bières tièdes et antipasti secs. Inversement, si les Azzuri dégagent vite, il y voit un signe du destin et il joue du Dylan tout seul dans sa chambre pour se consoler. Je me demande parfois si je ne devrais pas trouver quelqu'un qui s'en fout du foot. Il paraît que ça existe, mais que ça cache souvent une addiction au rugby.

Freeture

Triple plaie

Même si l'on est d'origine socialiste et qu'on hésite longtemps avant de quitter « l'opérateur historique », arrive un jour où les sirènes du triple play incitent à plonger avec elles dans l'illimité connexion. Mais avant de combler la fracture numérique qui l'isole du reste du monde depuis qu'il a résilié chez France Telecom, le nouvel abonné a un long chemin à parcourir : brancher la nouvelle box, constater qu'elle affiche *Error* en clignotant, appeler la hot line, taper ses deux codes à 12 chiffres sans se tromper (sinon taper # et recommencer), écouter patiemment du Rondo Veneziano (0,34 €/minute), parler avec une jeune fille à l'accent indien et à la voix lointaine qui prétend s'appeler Sylviane, lui confirmer que *« oui, la box est branchée et qu'elle clignote »*, noter un numéro de dossier et de défaut, écouter du Rondo Veneziano (0,34 €/minute), retaper les 12 chiffres du code client en terminant par #, puis le code défaut en terminant par *, en cas d'erreur de saisie, taper 3, parler avec un « technicien » à l'accent marocain qui prétend s'appeler Christian, en suivant ses conseils *« configurer manuellement l'adaptateur réseau gigabit ethernet »*, après traduction et vérification approfondie, découvrir qu'il n'y en a pas sur ce modèle de box, écouter du Rondo Veneziano (0,34 €/minute[3]), parler avec Gérard du « service hardware », lui redonner les 12 chiffres du dossier client, le numéro de défaut, l'ancien numéro de téléphone, écouter du Rondo Veneziano, sur ordres de Gérard, dévisser la prise téléphonique murale et en extirper *« le condensateur qui bride la bande passante »*, ceci fait, jurer sur l'honneur à Gérard que la box clignote toujours, écouter du Rondo en tapotant en rythme ses numéros, faire * et recommencer, commencer à s'énerver et terminer par #, parler à une chef de service qui explique que, puisqu'on a décidé de les emmerder, ils vont vérifier que la ligne est bien *« éligible à l'ADSL »*, demander si c'est long à vérifier, s'entendre répondre : *« En principe oui, mais en pratique, non, vous recevrez un courrier »*. En attendant le haut débit, le téléphone, les 800 chaînes couleur et l'heure affichée sur la box, aller surfer au cybercafé arabe du coin (tenu par un Irlandais

qui prétend s'appeler Farid) en fumant un narguilé à la pomme.

> Mais avant de combler la
> fracture numérique qui
> l'isole du reste du monde
> depuis qu'il a résilié chez
> France Telecom, le nouvel
> abonné a un long chemin à
> parcourir : brancher la
> nouvelle box, constater
> qu'elle affiche Error
> en clignotant, appeler la
> hot line, taper ses deux
> codes à 12 chiffres sans se
> tromper (sinon taper #
> et recommencer), écouter
> du Rondo Veneziano
> (0,34 €/minute)

Bien dégroupé du monde.

1.

En plus de mes neveux.

2.

Un petit brun râblé très mobile (à l'époque) et anormalement nerveux.

3.

Je ne sais plus si je l'ai déjà dit.

G

Gay

Le queer était presque parfait

Pendant des années, quand tonton Albert me demandait, devant la famille au grand complet : *« Alors, quand est-ce que tu nous la présentes, ta chérie ? »*, j'eus honte d'avouer que ma copine s'appelait Didier ou Mouloud. Pour éviter une ambiance *Festen* au dessert, je choisissais une femme-écran au hasard parmi mes petites camarades de classe (certaines d'entre elles ont fait, depuis, de beaux parcours de filles à pédés[1]) et je la présentais comme ma nouvelle conquête, entretenant ainsi ma légende de tombeur des cours de récré.

« Pendant ce temps, tel Andy Warhol quittant Pittsburgh pour New York, je découvrais la capitale. Là, au moins, tout le monde s'en foutait que je sois homo comme un sac à dos, bi comme un vélo, asexuel comme un métro ou même hétéro de base. »

Et puis, après de longues années passées à faire semblant d'aimer les quads et le foot (alors que je préférais écouter Sylvie Vartan et faire des nattes à mon poney), vint le jour d'annoncer ma différence à mes parents abonnés à *La Vie*. Après une petite dépression de routine, ils finirent par se faire à l'idée qu'ils avaient tout raté puis renoncèrent à chercher où et quand. Pendant ce temps, tel Andy Warhol quittant Pittsburgh pour New York, je découvrais la capitale. Là, au moins, tout le monde s'en foutait que je sois homo comme un sac à dos, bi comme un vélo, asexuel comme un métro ou même hétéro de base. Je commençai évidemment mon exploration par La Mecque des mecs : le Marais et ses boîtes, ses bars, ses fleuristes, ses coiffeurs-visagistes, ses antiquaires, ses restaus, ses pharmacies, ses cinés, ses boulangeries, ses librairies, ses agences immobilières, ses labradors chocolat… tous garantis, sinon queer, au minimum « gay friendly », voire

« hétéro hostile » pour les plus engagés. C'est ainsi qu'un soir, sortant d'une choucrouterie gay, je décidai d'aller boire un dernier verre dans un bar au-dessus duquel flottait fièrement le « rainbow flag » (drapeau qui rappelle que les goûts et les couleurs sont aussi innombrables que les huit couleurs de l'arc-en-ciel). Après une dizaine de minutes d'attente au comptoir, je finis par remarquer l'absence totale de filles dans l'établissement puis que tout le monde portait un pantalon en cuir, un foulard et un marcel à la Freddy Mercury. Au bout d'une demi-heure, je rappelai ma présence au barman qui me crachota, par delà ses piercings dans la lèvre et sur la langue : *« Tu vois pas que c'est un bar à moustaches ici ? Les tapettes, c'est de l'autre côté… »* Effectivement, sur le trottoir d'en face, un autre bar débordait de garçons, fringués comme pour un thé dansant chez Patachou et qui frétillaient en Ramses-walk sur la version remix club de *Gigi in Paradisco* (Dalida 1980). Pour éviter de devoir choisir fièrement mon ghetto, j'ai décidé de rester honteux. J'ai pris un air straight et je suis allé boire ma bière dans le quartier hétéro.

Gastronomaniaque

Pervers polymorfale

Que le gastronomaniaque prenne son pied en cuisine (tant que c'est entre adultes et légumes consentants), c'est son droit le plus strict mais qu'il nous impose sa « vision » de la blanquette de veau déstructurée cuite à l'azote liquide, c'est à la limite du viol alimentaire. Or l'étrange affection fait des ravages dans les dîners en ville. Et des émissions comme *Un dîner presque parfait*, *Top Chef* ou *Masterchef* accélèrent encore la pandémie de mignardises, mises en bouche, verrines stratifiées, assiettes carrées, glace à l'osso buco, flanc de reblochon à l'ananas et autres mousses de soupe au chou[2].

Fini le temps où, avant de se faire une bouffe entre amis, on passait acheter du saumon chez le traiteur ou des lasagnes chez Picard en rentrant du bureau. Le gastronomaniaque amateur prend désormais une journée de RTT pour avoir tout le temps de vous mitonner un repas inoubliable. Ce passage du *« tant pis si tes pâtes sont trop cuites, on se rattrapera avec le dessert »* à la gastronomanie sévère (certains bradent leur PEA pour s'offrir des cours de cuisine au Ritz) se repère dès le vestibule. L'absence d'effluves constitue la première alerte.

« Tout est fait minute », annoncera fièrement le malade du fourneau en tablier immaculé, ravi de tester en vraie grandeur la recette de gratin dauphinois moléculaire qu'il répète depuis la veille. En guise de « mise en chaise » (sic), des sprays de Saint-Jacques et des perles d'alginate trônent au centre d'un chemin de table à base de bois flotté comestible et de coquilles d'huîtres laquées au caramel. Devant chaque convive, des assiettes géantes attendent l'entrée ratée (« J'ai dû forcer sur le miel d'endives »), le plat principal cramé (« La cuisson au sèche-cheveux, c'est hyper délicat ») et le dessert loupé (« J'ai pas trouvé de pistache de Sicile, j'ai mis des pignons »). Bien entendu, un repas de cet acabit ne s'avale pas sans commentaires obligatoires sur le camaïeu des amertumes, la dialectique du croquant-fondant, l'approche levi-straussienne du cru et du cuit.

> Bien entendu, un repas de cet acabit ne s'avale pas sans commentaires obligatoires sur le camaïeu des amertumes, la dialectique du croquant-fondant, l'approche levi-straussienne du cru et du cuit.

Au moment du café, on mettra 10/10 à tous les plats, on prétextera une nounou maniaco-dépressive pour s'éclipser en courant et on finira la soirée dans un Flunch bourré de charme.

Geek

Le frère de Luke Skywalker

Ne pas confondre le geek (prononcer *guick* et pas *guèque* qui fait nerd) et le nerd (prononcer *neurd* et pas *nairde* qui fait geek). Alors que le nerd prostré tripote convulsivement son joystick, le geek, jovial, mange des Doritos (goût *onion*) devant son écran plasma en savourant la version non censurée de *Spiderman* téléchargée sur BitTorrent. Car le geek adore la technologie et les trucs secrets. Il soupçonne le FBI de ne pas nous avoir tout dit sur les attentats du 11 septembre, les ovnis et la double vie de Peter Parker.

À la différence du nerd, asocial et intelligent qui se consume de l'intérieur, le geek est un crétin *open minded* et convivial doté d'un naturel plutôt optimiste (il sait pertinemment que Dark Vador meurt à la fin, que l'univers sera sauvé et que l'iPad d'Apple va tuer le Kindle d'Amazon). Pendant que le nerd commande des armes sur Internet pour mitrailler sa classe au prochain halloween, le geek commande une pizza *double cheese* pour tous ses copains. Car le geek a peu de copines. Il a lu dans un *thread* secret sur un forum encore en béta, que les filles sont des droïdes envoyés sur Terre pour se faire féconder, coloniser la Planète avec des bébés et mettre l'humanité entière au régime sans sucre.

Grâce aux MMORPG[3], (prononcer MMORPG et pas MROPGM qui fait dyslexique), le geek connaît du monde partout : dans les bars de Second Life (où son avatar drague les cybergils), au Moyen Âge (à la recherche du Graal), dans les cités du futur (qu'il nettoie au karcher à protons), dans les souterrains de l'Atlantide…

« En vieillissant, le geek finira par créer un lapin électronique qui le rendra milliardaire. À moins qu'il ne devienne vendeur chez Surcouf. »

En télé, ses goûts vont de *Bioman* aux *Envahisseurs* en passant par *Cosmos 99* (uniquement les premiers épisodes non censurés par la NASA). Au ciné, outre *Le Grand Bleu* dont il possède la version non montée de 7 h 37, le geek vénère les plus grands : Bergman (Sandahl, l'actrice qui joue dans *Conan le Barbare*), Goddard (Paul, l'agent Brown de *Matrix*) et Truffaut (pour son rôle dans *Rencontres du troisième type*).

En vieillissant, le geek finira par créer un lapin électronique qui le rendra milliardaire. À moins qu'il ne devienne vendeur chez Surcouf.

Google

Boucher des vanités

Comment s'y reconnaître entre quart-mondains ? Quelles règles de préséance respecter quand on doit asseoir autour d'une même table Philippe Lavil, Cathy Guetta, Loana, Cyrielle Claire, Camélia Jordana, Edoardo et Marisa Berenson ? On peut soit courir chez son coiffeur-visagiste et compulser *Gala, Match, Closer, Public, Voici, Envy, Grazia, Be*… soit allumer son smartphone et les classer en fonction du nombre de pages qui leur sont consacrées sur Google (les pages Wikipedia comptent double).

Autre fonctionnalité extraordinaire du big brother californien en bermuda cool : les alertes personnalisées. Chaque fois qu'il est question de moi sur la toile, Google m'envoie un message et me propose de lire l'article ou le commentaire qui m'est consacré. J'avoue avoir été, un temps, accro aux « Fioretto Google alerts » avant d'en décrocher le jour où j'ai réalisé que la majorité des occurrences me concernant provenait de la revente de mes bouquins sur eBay (dont certains dédicacés). Depuis, comme Houellebecq, *« j'ai pour ma part désactivé cette fonction d'alerte, et puis j'ai renoncé aux recherches Google elles-mêmes*[4]. »

D'autant que la dernière fois où je suis allé voir où j'en étais en notoriété, je me suis retrouvé sur www.fioretto-net.com, nez à nez avec une cuvette de WC pleine d'une eau tellement bleutée qu'on s'y baignerait tout habillé. Normal puisque, lit-on sous la photo, « les cuvettes FIORETTO sont bactéricides, fongicides et virucides. »

Gothique

Tu t'es vu quand t'es mourru ?

« Rapel mwa C turjan » disait l'occulte SMS de mon neveu. Parti trois jours plus tôt de Clermont-Ferrand pour un tour du monde, il était arrivé porte d'Orléans et voulait faire une halte à Paris.

J'ai dit « bien sûr ! » et il m'a dit « Trop cool, oncle chauve ! Je te présenterai ma copine. »

Une heure plus tard, je me suis retrouvé face à un type de 1,90 m, looké caïd du RER A, Air Max taille 53, casquette Michael Jordan, jeans baggy oversize (6 places assises). Le géant s'est penché vers moi mais, au lieu de me piquer mon téléphone, il m'a fait une bise et j'ai enfin reconnu mon neveu chéri à qui j'achetais des PlayMobils pas plus tard qu'hier.

– C'est nous, oncle Pascal !

– Z'y va, entrez donc, wesh wesh ! répondis-je, genre-style « t'as vu comme il est trankil ton tonton, man ? »

– Je te présente Alphagotha, a dit mon neveu en m'indiquant d'un clin d'œil une forme humaine restée sur le palier.

Derrière lui, dans la pénombre, je distinguai soudain une silhouette longiligne. La faible lumière surnaturelle tombant du plafonnier basse consommation éclairait à peine ses fringues noires, ses cheveux rouges, son teint verdâtre, ses paupières violacées, ses yeux blancs à la pupille fendue et ses lèvres charbonneuses.

Qu'est-ce que c'est que ce truc ? D'où vient-elle ? Qui est-elle ? Pourquoi chez moi ?

Les questions tournaient dans mon esprit à la vitesse d'un nuage de chauves-souris aveugles autour d'un lampadaire éteint. La créature sortait-elle du casting de *J'ai 2 de tension, c'est mon choix*, ou mon neveu l'avait-il à peine déterrée au cimetière de Montmartre ?

– Tu veux un verre d'eau sucrée ? demandai-je à tout hasard à la ressuscitée pour lui éviter une rechute dans la mort et dans mon salon.

Elle me fit « non » de la tête en remuant ses bagues têtes de mort, ses pendentifs en dents et ses boucles d'oreilles en os de Godzilla.

Je fis asseoir les tourtereaux sur le canapé Tousalon en buffle de synthèse et on commença à tous se racler la gorge en regardant nos pieds.

– Vous voulez téléphoner à vos vieux ? proposai-je pour faire complice et détendre l'atmosphère.

La fille poussa une sorte de hennissement de louve enrouée qui s'est retourné un ongle une nuit de pleine lune.

– Alphagotha est en fugue de chez elle, m'expliqua aussitôt mon neveu pour la calmer. Ses parents qui sont cathos ne supportent pas qu'elle soit gothique.

– Pourquoi tu l'as dit ? aboya la nana d'un air luciférien tout en se peignant la crinière de la main gauche tandis que sa ceinture en cuir cloutée rayait à vue d'œil mon canapé en buffle.

– Je jure sur la tête de Marylin Manson que je ne le dirai à personne, la rassurai-je

aussitôt[5].

– J’ai confiance en mon oncle, renchérit mon neveu. D’ailleurs, on peut lui dire la vérité : ce soir, on va à une soirée gothique aux catacombes.

– En quoi ça consiste, une soirée gothique ? demandai-je, la chair de poule dans la gorge.

– On écoute de la musique électro-satanique, on fait des messes noires, on baisouille un peu dans les coins aussi…

> D’où vient-elle ? Qui est-elle ? Pourquoi chez moi ? La créature sortait-elle du casting de "J’ai 2 de tension, c’est mon choix", ou mon neveu l’avait-il à peine déterrée au cimetière de Montmartre ?

– Comme une teuf normale sauf qu’il faut se farcir la messe à l’envers ? interrogeai-je.

– Putain, il est vraiment relou ton oncle ! siffla Alphagotha en plantant ses griffes dans l’accoudoir pleine peau pas fini de payer.

Mon neveu n’a sans doute pas supporté l’insulte faite à son tonton. Peu après la boum catacombique dans le noir, il a largué Alphagotha (qui se prénomme en fait Cécile) ou peut-être lui a-t-il tout bêtement planté un pieu dans le cœur et il est revenu faire le tour du monde chez moi avec une autre nana, moins calée en latin liturgique mais plus vivante.

Guides touristiques

Visite des lieux communs

Impossible de s’extasier en vacances sans un ouvrage expliquant où et pourquoi. Lequel acheter ? Nous avons choisi une bourgade test dont nous avons comparé le traitement dans quatre guides en vente libre.

• Guide du Routard

Planjuzol (07771) ☺ ☺ ☺

Petit bourg sympa de 197 habitants, perché en hauteur sur une éminence pépère. L'arrivée se fait par la D23, petite route sinueuse dans les virages. Dos tourné au transfo EDF, vue sympa sur la vallée de Cujenac. En entrant dans Planjuzol, à droite du groupe de vieillards, vestiges anciens sympas de l'auberge qui servit d'étape à Hugues de Plessy, seigneur sanguinaire pas très cool.

Où dormir ? Où manger ? Où boire un verre ?

Pension de la mère Mugnard (C17 sur le plan). Charme à la bonne franquette. Allez-y de notre part et demandez la 17 avec vue sur le Crédit Agricole.

À voir – À faire

Éclusez un gorgeon, graillez un morcif, pissez un godet et piquez un roupillon (dans cet ordre).

Mon avis : sympa, complice, cool, indulgent, inutile.

• Guide Lonely Planet

De éviter dans le région : ***Planjuzol*** (07771)

Typique de le mourant village sinistre français (95 % de deuxièmes maisons avec fleurs dans le balcon) et inhabitants âgés. Accès route défonce, vue vallée avec nucléaire centrale et Auchan. En entrant Planjuzol, ruines auberge (visite chère et non intérêt).

Accomodations

Bed and breakfast de Mrs Mugnard. Sale, sentant, pas « végétarian amical », et horrifique bilan carbone.

Voir ? Faire ?

Rien. Si vous êtes collés en attendant le bus (jeudi et samedi à 10.00 am) : école maternelle Marcel Amont. Rue piétonne et mobilier urbain (fin XXe).

Mon avis : mal traduit, éco-responsable, étranger.

• Guide « Autrement » de l'Ardèche

Planjuzol (07771)

Ensemble habitatif néo-ardéchois, singulier dans son vivre-ensemble post-moderne et sa résidentialité ruralo-urbanisante stigmatisante. Il existe un Planjuzol du possible, quasi sur-déterminé, par la D23. Il en est un autre,

oblique, qui refuse de se laisser atteindre autrement qu'à pieds par le GR35.

Planjuzol autrement

Josiane Mugnard est la transversale maîtresse-femme d'une pension de famille anticonformiste à la dépaysante alacrité bourrue. Les pieds sur la terre où elle a vu le jour, Josiane est un archéo-sociotype aux ongles salis. Une légende de glaise et de sang.

Activités autrement

Profiter d'un jour de pluie pour relire *Démographie(s) de l'Ardèche*, Éditions du CNRS (1999), au Café des Sports.

Mon avis : transversal, radical, chic.

• Guide vert Michelin

Planjuzol (07771)

Carte Michelin n° 768, pli 6. Plan Michelin Ardèche au 1/15000e.

Site Michelin http://www.viamichelin.fr/

Situé en Ardèche (voir *Guide bleu Michelin de l'Ardèche*), sur les contreforts pré-herciniens des adrets schisteux des monts du Lyonnais (voir *Guide violet Michelin de Rhône-Alpes*), Planjuzol est un bel exemple d'architecture pavillonnaire de la fin du xxe siècle (voir *Guide blanc Michelin du xxe siècle*).

Hôtel-Restaurant

Chez la mère Mugnard. (Voir *Guide Michelin rouge des Hôtels-Restaurants*.)

À visiter

*Les ruines de l'auberge – Place de la mairie. Ouv tlj sf l, m, m. Enfants : ☞ ☼ ♪, parents : ◈ %. Visite : ↔ ↕ et ∂ (sauf jours fériés : ♠ ⌘ ℗).

NB : En été, possibilité de ⌘ le matin et de ▼◄ sur l'audioguide.

Mon avis : Complet, précis, vert, une valeur # ◄ ♪ □.

1.

Véronique, tu devrais essayer les mecs hétéros.

2.

Recette pour 4 personnes : remplacer le chou par une crème d'oseille émulsionnée au bain-marie dans son suc de caléfaction déglacé à l'évanescence de vinaigre de houblon.

3.

Jeu de rôle en ligne massivement multijoueurs.

4.

Ennemis publics, Flammarion, 2008 (Lettre à Bernard-Henri Lévy).

5.

Mettez-vous à ma place, je n'avais aucune envie de me prendre une malédiction du pharaon pour trois générations.

H

Hardeuse

Couchée sous X

Qu’elle arrive en camion de Bratislava (fille de l’Est), en Corail de Montélimar (Cagolette de Provence AOC) ou par l’escalier de chez le voisin du dessus (Miss X amateur), la hardeuse est serviable et toujours partante. Ventre plat, talons hauts et string Promod, elle se donne sans compter car elle n’a pas la mémoire des grands nombres. Qu’elle reçoive un dépanneur à domicile, parte avec des amis à la cueillette de champignons contagieux en forêt de Meudon ou sympathise avec des gars des cités en survêts, la hardeuse est une brave fille qui ne demande qu’à faire son boulot du mieux possible dans la limite des orifices disponibles.

Signe d’ouverture à l’autre, elle accepte, sans contrôle au faciès, tout type de partenaire : grand black long à démarrer, petite beurette et son grand frère, notaire flaccide et menotté, Rocco de chez Ed… Psychologiquement, elle peut être d’une naïveté déconcertante ou d’une perversité sans limites. Dans le premier cas, elle avale tout ce qu’on lui dit, dans le second, elle fouette tout ce qui bouge (surtout si c’est poilu et à quatre pattes sur le carrelage). Quand elle devient riche et célèbre et qu’on l’interroge sur ses motivations, la hardeuse répond qu’elle fait ce boulot parce qu’il n’y a pas trop de texte à apprendre, que ça donne des joies simples à son public et qu’après tout, ses prestations sont moins obscènes que les films de guerre. Une étude récente lui donne raison, qui a démontré que le mateur de porno tire rarement un coup alors que l’amateur d’ultra-violence a tendance à passer à l’acte sur des inconnus qui attendent le bus. Avec ses jambes ouvertes et accueillantes, ses yeux tristes et ses râles de jouissance feinte, la hardeuse contribue à apaiser les corps solitaires et parle, en volumes mais surtout en creux, de la misère des âmes sans amour.

> Qu'elle reçoive un dépanneur à domicile, parte avec des amis à la cueillette de champignons contagieux en forêt de Meudon ou sympathise avec des gars des cités en survêts, la hardeuse est une brave fille qui ne demande qu'à faire son boulot du mieux possible dans la limite des orifices disponibles.

Horoscope

La science désastre

Pour savoir si ce petit dictionnaire énervé va enfin rendre solvable mon éditeur, j'ai consulté mon libraire-conseil qui m'a aussitôt recommandé un horoscope annuel « crédible, sérieux et fiable ». Effectivement, l'homéotéleute de la page de garde *« 2010, Sapientis dominatis astris*[1] » annonce clairement la couleur : on n'est pas dans les pages astro de *Biba*, mais entre latinistes certifiés. Dans l'intro, au terme d'une « analepse » apologétique de ses prévisions 2009, l'autrice, qui sort visiblement d'hypokhâgne, rappelle un « apophtegme » qui illustre ce que sera « la géométrie du ciel » de l'année à venir :

« La roue tourne. »

Me voilà averti. Reste juste à découvrir dans quel sens.

Pour cela, il faut entrer dans le dur du texte (à cinquante pages environ du début) et arriver à la conclusion implacable : Jupiter est en Balance – signe cardinal et masculin – ; il va donc favoriser la progression des signes d'air et de feu tout en se montrant très injuste envers les Béliers.

Bon, d'accord, c'est un peu raide comme ça, mais comme je ne suis pas Bélier, je relativise la mauvaise nouvelle. Car pour les Taureaux dans mon genre (et nous sommes quand même 1/12[e] de la population mondiale), Jupiter reste un *« dispensateur de chance pure lorsqu'il est bien placé dans le ciel »*. Donc une année 2010 réussie ? Pas si vite car, mal garé dans mon ciel, il pourrait tout aussi bien générer des *« complications juridico-administratives »*. Serait-ce mon éditeur ?

Sentant monter l'angoisse, je me suis précipité, page 237, sur *« la cartographie sectorielle de [mon] ciel »* et c'est là que, comme prévu, les complications juridico-administratives ont effectivement commencé. Car les prévisions sont classées en trois « décans » : du 20 au 30 avril, du 30 avril au 10 mai, du 10 mai au 21 mai. Or je suis né le 30 avril. À quel décan appartiens-je ? Si je suis du premier, *« Pluton engendrera des opportunités »* alors que si je suis du deuxième, *« Saturne [me] rendra les choses visibles moins attrayantes »*. Comment donc savoir si j'aurai la niaque ou la cataracte ? Une seule solution : connaître mon ascendant. Heureusement, l'astrologue a tout prévu (c'est son boulot) : *« Au moment de votre naissance, les planètes occupaient une position particulière dans le ciel, formant entre elles des angles privilégiés appelés "Aspects planétaires". Leur interprétation brossera votre portrait astrologique personnel, qui vous étonnera et vous enrichira. Découvrez votre thème astrologique personnalisé (26 euros). »*

Après mûres réflexions, j'ai décidé de rester dans les généralités gratuites : *« Taureau : Vous qui aimez bien votre tranquillité, vous aller devoir revoir certaines de vos certitudes »*, tout en me demandant comment elle avait deviné que j'avais revu, à la hausse, ma certitude qu'elle se fout de notre gueule.

Humoriste

Vous trouvez ça drôle ?

À la différence du comique qui cherche à faire marrer, l'humoriste cherche les ennuis. Au lieu de faire rire honnêtement avec des thèmes réputés rigolos et fédérateurs (les blondes au volant, les bègues, la drague au bureau…), l'humoriste jette le doute sur les vérités premières et déconne avec des sujets dont tout le monde sait qu'ils ne devraient pas être drôles.

Pour aggraver son cas, l'humoriste renâcle à s'engager et oublie même de s'indigner quand c'est obligatoire. Du coup, on finit par ne plus savoir où il est, ni d'où il cause puisqu'il refuse lâchement de trancher entre Ségolène et Martine, Sarko et Villepin, Mac et PC, le catéchisme et le *Capital*, Franck Dubosc et BHL. *« Je suis un artiste dégagé »* disait le pétochard Pierre Desproges pour justifier, par une pirouette satanique, sa trouille de choisir son camp.

L'humoriste d'aujourd'hui prétend, comme l'écrit P. Muray, que *« le rire ne peut atteindre que des gens en proie au doute »*. Aussi, se méfie-t-il de ceux qui savent, notamment ce qui est drôle. Et si l'on insiste pour le forcer à s'impliquer, il s'en sort par l'absurde, l'arme des couards qui préfèrent rester seuls et haïs de tous plutôt que d'avoir

le courage d'être nombreux et applaudis.

Bien planqué derrière son micro, sa planche à dessin ou les rires des irresponsables, l'humoriste fait donc semblant d'être drôle. Et si on le somme de s'expliquer sur une plaisanterie, il répond que l'humour, comme une grenouille, meurt quand on essaie de le disséquer. Si l'on insiste, il finit par invoquer le deuxième degré. Un peu facile, le coup du deuxième degré. Tiens, j'ai qu'à dire que les *Dictionnaires énervés*, c'est long à faire et mal payé. Si mon éditeur ne trouve pas ça drôle, je lui dirai que c'est normal, que c'est du deuxième degré.

« Au lieu de faire rire honnêtement avec des thèmes réputés rigolos et fédérateurs (les blondes au volant, les bègues, la drague au bureau...), l'humoriste jette le doute sur les vérités premières et déconne avec des sujets dont tout le monde sait qu'ils ne devraient pas être drôles. »

1.

La citation correcte est « Sapiens dominatur astris » (l'homme sage domine les astres), à ne pas confondre avec son corollaire : « Infinitus est numerus stultorum » (le nombre des sots est infini).

I

Incruste

Personne à gratter

Paris, un cinéma des Champs-Élysées. Première mondiale d'une super production franco-française. Le gratin des comédiens tricolores *bankables* et le menu fretin culturo-médiatique se pressent sous le portique en toile. Ambiance électrique mais chic. Service d'ordre sur les dents. Le carton précise que les téléphones, appareils photo et sacs à main doivent être laissés au vestiaire. Même les jeunes créateurs se sont rasés de près. Tandis qu'on patiente devant le portique détecteur de kalachnikovs, un homme pressé, cheveux blancs et smoking, pendu à son téléphone, fait un signe de connivence aux vigiles et coupe la file sans se faire fouiller. Dans la queue, une fille est sûre d'avoir reconnu un producteur à succès, son copain lui dit que c'est le président de l'avance sur recettes. Un autre le verrait bien ambassadeur du Venezuela. Après la projection, cramponné au buffet libanais gratuit, je suis rejoint par un confrère paparazzi mais presque. On est en train d'échanger nos impressions sur le pensum cinématographique que l'on vient de nous infliger lorsque le coupeur de files de tout à l'heure s'approche et, hilare, salue mon camarade qui s'étrangle avec son taboulé :

– Pas possible ?! Tu as encore réussi à entrer ?

Le bellâtre sexagénaire bronzé me dévisage, méfiant. Je remarque une discrète décoration au revers de sa veste.

– Tu peux parler devant lui, c'est un genre de copain, le rassure mon cher confrère.

On s'éloigne (à regret) du buffet et je découvre l'incroyable vérité. Ce type est un pique-assiette de la dernière génération : un *intruder*. Son vice secret ? S'incruster dans les anniversaires mondains, les pince-fesses littéraires, les avant-premières, les vernissages, les soirées VIP[1]...

Comme je suis bon écouteur et que *l'intruder* est bon parleur, il m'explique en détail les choses de sa vie de parasite. Pas de frais, à part le pressing et les taxis. Une logistique limitée : il suffit de consulter les sites et les journaux spécialisés annonçant les « événements ». *« L'intruding est un sport de combat et doit le rester »*, tranche-t-il. Quand on le colle d'un peu trop près dans une soirée, il laisse entendre qu'il a des fonctions qui exigent la plus extrême discrétion (chef de cabinet, DGSE, conseiller spécial…) et il donne un bristol en précisant : *« C'est ma carte perso car mon secrétariat filtre. Avec ça vous êtes sûr de me joindre si vous voulez m'inviter… »*

Depuis ma rencontre avec ce professionnel de l'incruste, je me suis documenté sur le phénomène. Ils ont des réseaux souterrains, des imprimeries clandestines de faux flyers et des réseaux sociaux en langage codé dont le but, abscons, mais avoué, est de « gatecrasher les private nights de la hype : dress-codes, passwords, débriefing des afters, planning des next[2] ». Ils auraient même un congrès annuel où aucun journaliste n'a jamais réussi à s'incruster.

Instit

Il s’est fait maître

Au fil des réformes trimestrielles de l’Éducation nationale, l’instit s’est successivement appelé « instituteur », « professeur des écoles », puis, plus récemment, « enculé de sa race ». N’ayant jamais trouvé la sortie de l’école, l’instit ne connaît de la vie que les classes surchauffées où flotte une odeur d’enfants propres, décorées de dessins gondolés à la gouache. Il n’a donc qu’une vague idée du monde du dehors qu’il n’entrevoit qu’à travers les fenêtres embuées de sa classe trop nombreuse et sait à peine qui est Kylie Minogue. C’est d’ailleurs pourquoi la plupart des instits votent encore à gauche et sont rigoureusement incapables d’exécuter la moindre figure de Tecktonik. Autre signe d’indécrottable ringardise, l’instit s’échine à former les gamins au monde tel qu’il devrait être au lieu de les préparer à la concurrence libre et non faussée qui les attend à l’extérieur et au tournant. Pire, pour sauver des élèves turbulents de la délinquance – au nom de valeurs qui sentent l’ardoise rance, la craie humide et l’éponge moisie –, il gaspille l’argent public en pâte à modeler.

Sa légendaire paresse, qui lui est si souvent reprochée par les rentiers du CAC, ne résiste pourtant pas à une étude objective. Des sociologues ont récemment démontré que l’instit assure à lui tout seul, du haut de son petit bureau en bois, le boulot de 10 flics et de 20 parents divorcés. Sans oublier ses activités annexes d’enseignant, éducateur, animateur, psychologue, entraîneur, assistante sociale, tuteur, infirmière… S’il est vrai qu’il gagne en un mois ce que touche un footballeur en prenant sa douche, l’instit se rattrape avec ses vacances scandaleusement longues qui n’ont rien à envier à celles de nos animateurs télé. Et quand il travaille enfin, le gros de son activité consiste à commander les bouquins de l’École des Loisirs, à recompter ses gommettes et à préparer la prochaine classe nature (ce qui lui fera une semaine de vacances supplémentaire à la campagne). Dès qu’il en a marre de se faire bastonner par les parents d’élève ou qu’on mette le feu à sa voiture ou à son expo sur les rapaces, l’instit part en dépression carabinée dans une luxueuse maison de repos. À son retour, bourré de verveine, il annonce à son inspecteur d’Académie qu’il se sent de nouveau prêt à enseigner l’écriture et la poésie à des petits cons décérébrés (que n’importe qui de normal aurait envie d’étrangler au bout de dix minutes). C’est la preuve qu’il est loin d’être guéri et qu’il va bientôt repartir plomber les comptes de la Sécu.

> Pour sauver des élèves turbulents de la délinquance – au nom de valeurs qui sentent l'ardoise rance, la craie humide et l'éponge moisie –, il gaspille l'argent public en pâte à modeler.

Signe particulier : l'instit passe sa vie à chercher une rallonge. Il peut s'agir d'une rallonge électrique, pour projeter des diapos sur les volcans ou d'une rallonge budgétaire pour permettre à Mourad et Kimberly d'aller à la cantine avec leurs camarades. Quand je pense à ce que mes instits ont fait de moi, fils de prolo qui ne demandait qu'à travailler à la mine, j'ai des renvois de gratitude. C'est dire s'ils ont réussi leur travail de sape intellectuelle.

Institut

Peau lisse secours

Voix genre speakerine d'Arte :

– Institut Sothys, bonjour…

Voix genre « j'assume pas » :

– Bonjour, c'est pour un rendez-vous…

– Pour vous ou pour une personne ?

– Pour moi…

– Vous êtes client chez nous ?

– Non, c'est un cadeau d'anniversaire de ma sœur, un coffret bien-être, elle trouve que…

– Le nom ?

– Fioretto.

– Celui du coffret…

– Escapade Cérémonie Homme.

– Prévoyez une matinée.

*

– Bonjour, j'ai rendez-vous à 10 heures…

– Qui vous remodèle d'habitude ?

– C'est la première fois, je ne…

– Ah, c'est vous le coffret… Léa ! Ta Cérémonie Homme est arrivée.

*

Léa, blouse blanche immaculée, parfum de salade de fruits :

– Vous désirez la « Paix des Sens » tout de suite ou prendre un thé d'abord ?

– Vous pouvez commencer, ça sera fait.

– Très bien. Je vais vous faire un enveloppement apaisant dans un principe actif exfoliant. Pendant que vous vous relaxez, je préparerai les ballotins.

– On mange ?

– Ah non, pas tout de suite. Vous aurez une collation légère mais plus tard. Ce que je vais faire tiédir, ce sont des ballotins parfumés baignés dans un granité d'épices et d'huiles essentielles.

*

La musique de Jean-Michel Jarre et la paix des sens aidant, je somnole. Quand j'émerge, Léa est en train de me massouiller le dos avec des coussinets. Je comprends que je dois beaucoup lui plaire pour qu'elle s'occupe si bien de moi.

– Vous avez beaucoup de clients masculins ?

– Plein ! me répond-elle en me tirant sur les bourrelets et en faisant rouler mes tissus adipeux, des sportifs de haut niveau, des tops modèles, des danseurs… Les gens qui ont un corps parfait, ils en prennent soin.

*

Léa est maintenant penchée sur moi. Elle applique sur mon visage une décolleuse à papier peint qui crache une vapeur mentholée.

– Je vous ouvre bien les pores, je fais pénétrer le détoxifiant et ensuite je vous passerai la desquameuse, m'explique-t-elle en me désignant une perceuse terminée par un coton rotatif.

– Ça pique un peu…

– C'est normal, ça stimule le derme. Ouh là là, si vous voyiez ce que j'enlève comme cellules mortes ! Et vos ailes du nez, elles sont vraiment dég… enfin, très engorgées. Y'a même des pointes blanches.

– Des pointes blanches ?

– C'est normal. C'est le sébum qui macère. Avec l'air de Paris, les crèmes de jour, le tabac… Vous passez quoi comme tonic, le soir ?

*

Je suis sorti le teint rose, les ailes du nez vidangées et les bras chargés d'échantillons gratuits. Quant aux pointes blanches, depuis que je sais qu'il faut appliquer le fluide réparateur *après* le sérum reconstituant mais *avant* le baume tenseur, elles n'ont plus jamais osé la ramener.

« Ah, c'est vous le coffret... Léa ! Ta Cérémonie Homme est arrivée. »

1.

Non, ce n'est pas Jean-Louis Chiflon.

2.

Voir notamment : www.syndicatduhype.ning.com.

J

Jeux vidéos

C’est plus fort que toi

Au courrier, une enveloppe à bulles. À l’intérieur, un DVD et un dossier de presse commençant par ces mots lourds de sens pour qui les comprenait : « Enfin dispo : Black Sabath of the Grääl Quest, MMORPG à 50 niveaux (quêtes annexes non linéaires). Addon : Horror Island ». J’allais tout balancer à la poubelle lorsque mon copain Keyan arrêta mon bras au dessus du vide.

– Hein !? Mais c’est la démo du dernier RPG des créateurs de *Quest Alliance of the Black World !*

– Et ? répondis-je.

– C’est un Massively Multiplayer Online Role Playing Game (MMORPG) en béta test, concurrent direct de *World of Warcraft VII* et de *Kingdom of Middle-Earth on line* !

– What the fuck !, abdiquai-je, à court d’arguments.

– Essaie, tu vas devenir accro, m’a prédit Keyan.

> Au bout d’une semaine, j’étais devenu un hardcoregamer (10 heures/jour) avec carte de fidélité chez tous les livreurs de pizza du quartier.

Une fois le DVD introduit dans l’ordinateur, je fus flatté de découvrir que l’on comptait sur moi dans les plus hautes sphères : *« Le Maître a besoin d’âmes pour ouvrir le portail d’Ernaw – loué soit Son Nom Très Haut – sinon il enverra les Hordes des Abysses sur l’île de Takavoär. (Press enter to continue) ».*

Mon copain me résuma la situation : il s’agissait d’aller flinguer des elfes, de leur piquer leurs âmes et les refiler au Maître (qui avait une assez jolie voix de basse). Pour ce faire, on pouvait choisir soi-même son *character* (sic) : fléau d’ombre, rôdeur de vortex, sentinelle de lumière, guerrier de barbarie… Moi j’ai pris « Alchimiste des forêts » à cause de la tenue grunge et de la barbe de 130 ans. Au départ, forcément, je me suis mélangé les pouvoirs face aux monstres et je me suis pris des éternités de prison dans les

gencives. Mais, peu à peu, j'ai gagné des « compétences » et fallait pas me chercher très longtemps avant que je balance un sort fatal par simple pression sur « ctrl alt suppr ». En trois jours, ma réputation était faite et ça buzzait de partout : « Gaffe à l'alchimiste, il est agro et ça va linker ! » se disaient les autres joueurs en m'évitant. Au bout d'une semaine, j'étais devenu un hardcoregamer (10 heures/jour) avec carte de fidélité chez tous les livreurs de pizza du quartier. Une nuit où je tentais d'ouvrir une Porte du Temps, je reçus un avertissement solennel du Gouverneur du Royaume : « *Messire Alchimiste, vous avez atteint le quorum des âmes. Click on this link to order full version by paypal* ». Submergé par la haine pure, je me suis déconnecté et j'ai laissé les glands payants s'amuser entre eux.

Mais si je croise le Maître, je lui réclame les 100 000 âmes qu'il me doit.

Joggeur

Heureux qui comme Ulysse…

« À quoi pensent les joggeurs du dimanche ? Veulent-ils s'alléger de leur poids ? Ou ne font-ils que compter, compter leurs pas ? », se demande Miossec dans une chanson que j'aurais pu miauler moi-même tant elle rejoint une de mes interrogations récurrentes. Car moi qui ne pratique, comme sport de plein air, que le Wifi au parc Monceau, je me suis souvent posé la question en les regardant passer devant mon banc avec leurs baskets à coussin d'air, leurs brassards compte-pulsations et leur goutte de sueur au bout du nez.

Pour en avoir le cœur net, j'ai déterré mes fringues de gym et j'ai entamé une série de boucles en essayant de me concentrer sur les pensées qui m'habitaient. J'ai d'abord constaté qu'au lieu de sentir la Soupline comme tous ceux et celles qui me doublaient, je déplaçais avec moi une odeur de naphtaline et de moisi (la faute à mon survêt Adidas de l'armée que je n'avais pas aéré depuis 25 ans). Après, j'ai senti comme une gêne au niveau des poumons avant de réaliser que c'était probablement ce qu'on appelle de l'essoufflement puis une douleur aiguë à la hauteur présumée du foie (mon premier point de côté depuis l'épreuve de gym au bac).

Ensuite, tandis que je maudissais intérieurement tous ces connards qui me doublaient pour m'humilier (surtout les gros et les vieilles dames), j'ai fini peu à peu par trouver mon rythme et mon second souffle. À mon troisième passage devant la guérite du gardien, j'avais dépassé la douleur et, sans doute sous l'effet du shoot de sérotonine que mon cerveau s'était mis à sécréter, mes pensées se sont soudain fluidifiées et se sont enchaînées sans logique apparente : *ah ça ils n'en savent rien ni moi non plus et voilà tout ils pourraient aussi bien essayer d'empêcher que le soleil se lève demain matin c'est pour vous que le soleil brille comme il me disait le jour où nous étions couchés dans les rhododendrons à la pointe de Howth avec son complet de tweed gris et son chapeau de paille le jour que je l'ai amené à me parler mariage oui d'abord je lui ai passé un morceau de gâteau au cumin que j'avais dans la bouche et c'était une année bissextile comme cette fois-ci oui il y a 16 ans de ça mon Dieu après ce long baiser j'en avais presque perdu le souffle oui il a dit que j'étais une fleur de la montagne oui c'est*

bien ça que nous sommes des fleurs tout le corps d'une femme oui pour une seule fois il a dit quelque chose de vrai et c'est pour vous que le soleil brille aujourd'hui…

C'est comme ça que j'ai découvert que Joyce devait forcément faire du jogging.

K

Karaoké

Si je chante, c'est pour toi[1]

J'aime flâner sur les grands boulevards. Y'a tant de choses, tant de choses, tant de choses à voir. Notamment des bars-restaurants qui font karaoké.

Georgine a 35 ans, elle est attachée parlementaire. C'est une blonde centriste, habillée un peu genre fille Le Pen, mais gentille. Dans un moment d'égarement et d'horreur économique, j'ai accepté de rewriter un document de son parti à destination des « jeunes ». Depuis, elle m'invite régulièrement, via Facebook, à ses soirées d'anciens de Sciences Po (avec foulard dans la chemise).

Un soir, j'y suis allé. Au menu : vin rouge au tonneau et pierrade conviviale. Entre deux toasts « à la santé du sénateur… », les convives se plongeaient avec concentration dans d'énormes classeurs puis remplissaient une fiche. J'ai vite compris ce qui se préparait : soirée karaoké avec sono 2 000 W et boule au plafond. Impossible de fuir discrètement avant le dessert sans renverser une ou deux tables.

Quand ce fut mon tour de remplir le formulaire d'inscription, j'écrivis *Woman in love* de Barbara Streisand et signai Georgine avant de passer le toutim à mon voisin saoul.

À minuit du soir, la grosse boule s'illumina et une animatrice asiatique vint chauffer la salle avec un premier titre fédérateur : *Non, rien de rien, non je ne regrette rien* de la Môme Cotillard. Derrière elle, un écran géant déroulait un clip minable et sans aucun rapport, où des figurantes en robe fluo jouaient de l'accordéon aux Puces de Clignancourt Des moniteurs vidéo, avec sous-titres en violet, permettaient à tout le monde de suivre le massacre en *live*.

Sous les applaudissements, la charmante hôtesse appela ensuite au micro une certaine Magali qui avait choisi de se défouler sur l'inévitable *Alexandrie, Alexandra*. Vu la précision de la chorégraphie, on devinait les longues heures de répétition toute seule dans sa chambre. Comme on était entre gens éduqués (minimum MBA à Yale), un trentenaire en mocassins à glands dénoua sa cravate et chanta en anglais des affaires : *I want to break free* de Queen avec la même énergie que s'il présentait un *Powerpoint* annonçant le outsourcing de la compta. Le groove monta d'un cran. La boule tournoyait, les aisselles s'auréolaient, les yeux brillaient, les brushings s'affaissaient et mon voisin ronflait. Toutefois, ce n'est que plus tard qu'on atteignit le paroxysme du lamentable avec mon pathétique talk over sur *T'es Ok, T'es bath* d'Ottawan, à l'issue duquel je jugeai prudent d'aller me coucher. Le lendemain matin, je reçus un email de Georgine : « Je sais que c'est toi qui m'as inscrite pour *Woman in love*. Appelle-moi quand tu veux… ;-) » Preuve qu'elle ne sait pas que je ne couche jamais le deuxième soir et qu'elle n'est pas rancunière. Alors que moi, si je tenais le salaud qui m'a inscrit pour Ottawan…

> Comme on était entre gens éduqués (minimum MBA à Yale), un trentenaire en mocassins à glands dénoua sa cravate et chanta en anglais des affaires : "I want to break free" de Queen avec la même énergie que s'il présentait un Powerpoint annonçant le outsourcing de la compta. Le groove monta d'un cran. La boule tournoyait, les aisselles s'auréolaient, les yeux brillaient, les brushings s'affaissaient et mon voisin ronflait.

Khmers verts

Ras l'front de mer

Difficile de ne pas être écolo alors que le niveau de la mer et le prix du gaz montent sans arrêt. Mais restons vigilants. D'aucuns voudraient transformer notre combat légitime pour isoler les combles en fascisme olivâtre. Car il y a écolos et écolos. Les uns se battent pour des espaces verts de qualité où installer des piscines écocertifiées, les autres, les intégristes, prétendent que l'homme est un mammifère qui a 98 % de son génome en commun avec le chimpanzé (oubliant au passage que les singes ne savent ni peindre la Chapelle Sixtine, ni fabriquer des missiles). Les écolo-responsables savent que *l'homo faber* occidental est au centre du monde, maître et propriétaire de la Nature qui a été faite pour lui et qu'il améliore dès qu'il a deux minutes ; les Khmers verts insinuent que *l'homo sapiens* n'est qu'une composante de la Création parmi d'autres et pas la plus évoluée si

l’on en juge par les livres de Claude Allègre. Ce faisant, les green-nazis ravalent l’homme au rang des amibes et des aborigènes[2].

Pour l’écolo-raisonnable, le tri sélectif améliore le confort de l’unité d’habitation et crée des emplois non délocalisables ; pour le réac-verdâtre, il faudrait conserver tout ce qui n’a pas encore été détruit sur Terre : flore, faune, source d’eau potable (ce qui n’est pas sans évoquer les heures les plus sombres du wagnérisme). Les plus extrêmes souhaitent même carrément revenir en arrière et nettoyer tout ce qu’on a sali !

Enfin, alors que l’écolo-rationnel et démocrate croit en un Homme Raisonnable (qui a largement fait ses preuves) et au Progrès Perpétuel (les téléviseurs 3D arrivent !), le Khmer vert nous trouve vulgaires comme une Rolex, moches comme un quad, bêtes à manger des pesticides et méchants à tuer nos semblables. Et il voudrait qu’on l’aime ! Ce qui prouve bien qu’on a beau se croire issu de la Nature, on n’en est pas moins homme.

1.

Et aussi pour toi, et pour toi là-bas au fond.

2.

Qui vivent nus et n’ont toujours pas inventé le téléphone !

L

Lip Dub

Buzz-moi

Destinés à démontrer la vitalité et la solidarité humaines régnant au sein des entreprises qui les tournent, les lip dub (doublages lippus) brillent surtout par l'air embarrassé et la bonne humeur surjouée de leurs protagonistes. Vaguement conscients du ridicule de la situation, les acteurs amateurs savent qu'ils sont en train de rater leur playback, qu'on va les vanner sur YouTube et qu'ils vont se manger un poteau à force de marcher en regardant la caméra (un vrai lip dub se tourne en un seul plan-séquence).

« Cet incroyable succès a suscité un débat de fond chez les communicants : pour obtenir une telle audience, faut-il faire semblant d'être atterrant ou suffit-il de l'être vraiment ? »

Le fameux clip des jeunes en polos, où des ministres de la République et des caciques de l'UMP s'échangent des T-shirts, miment la mer et articulent à contretemps des paroles cryptées de Luc Plamondon[1], a offert une audience inespérée à ce qui devait rester un petit film tourné « pour faire plaisir aux jeunes glands qui collent nos affiches ». Cet incroyable succès a suscité un débat de fond chez les communicants : pour obtenir une telle audience, faut-il faire semblant d'être atterrant ou suffit-il de l'être vraiment ?

Livre (Foire du)

Un foie gros comme ça

9 h 30, gare d'Austerlitz. Le train pour Brive attend les heureux élus qui participent, cette année encore, à la plus grande foire aux vanités et à la littérature de France. Comme

ce sont les éditeurs qui payent tout (dans les 300 euros le voyage), ne sont invités que les auteurs présentables. Autant dire que j'ai ciré mes Adidas et peigné mes implants. En attendant le départ, nous nous occupons les mains devant le buffet du petit déjeuner installé sur le quai.

– C'est pas André Rieu, là-bas ?

– Mais non, c'est Gonzague Saint-Bris.

Peu après 10 heures, le « train du cholestérol », comme le surnomme la profession depuis 15 ans avec un comique de répétition qui force l'admiration, s'ébranle dans un cliquetis de verres en Duralex et de couverts en inox tandis qu'une assiette de charcuterie atterrit sur les nappes blanches. Gonzague Saint-Bris demande à être dans le sens de la marche.

Voilà qu'un académicien pétillant déboule, euphorique et bronzé. Le genre de vieux monsieur, fatigué de paraître, qui serre distraitement les mains de ses confrères et pose des questions aux *nobodys* dans mon genre.

– Ah, c'est vous, n'est-ce pas ? Vous ne m'avez pas raté. J'ai beaucoup ri, mais je ne vous promets pas de me corriger. Vous avez déjà lu la correspondance entre Mgr de Boisgellin et Isabelle la Catholique… ? Ça vous plairait sûrement, c'est une arlequinade d'une drôlerie…

Je fais tourner mon béret entre mes mains gourdes tout en cherchant dans mes fiches toutes prêtes un truc spirituel à répondre. Mais l'homme de lettres a déjà disparu et le déjeuner est servi.

À onze heures, le convoi file incognito à travers une France tellement profonde qu'on se croirait dans une affiche électorale des années 70. Le bourgogne aidant, jusque-là tout va bien…

Sur les plateformes entre wagons où les gros cigares sont sortis, ça balance pas mal : untel a raté sa rentrée (« Je lui avais pourtant dit de virer 300 pages de son pavé »), une autre s'est fait retirer. De la vente ? Non, du cou. Un éditeur s'enquiert auprès de Mylène Demongeot : « Alors, Fantômas, il est comment en vrai ? » Gonzague Saint-Bris est formel : il descend de Léonard de Vinci.

Goncourables déçus, civets de canard, Renaudot trahis, pommes sarladaises, attachées de presse excédées, omelettes aux cèpes, caprices d'auteurs, fromages affinés, menaces de l'e-book, café renversé, à-valoir renégociés, vieille prune AOC… Tout se mélange dans un brouhaha et une torpeur à demi consciente d'elle-même. Gonzague Saint-Bris reprend du cabécou pour finir son pain.

On débarque à Brive-la-Gaillarde, l'haleine chargée, le pas hésitant et les joues rouges. Même l'autrice ténébreuse à la mode qui vient de sortir un livre-cri sur son anorexie a la mine de Maïté aux sports d'hiver.

Et c'est parti pour trois jours de dédicace non-stop. Habitué à moins signer que Mimi Mathy, j'ai apporté du courrier à faire et, comme j'ai la chance d'avoir un public très respectueux, personne ne me dérange (à part quelques vieilles dames aimables qui veulent savoir où signe Jacques Chirac).

D'ailleurs, le voilà qui arrive dans une cohue digne d'un salon agricole à l'heure de l'apéro. On lui tend des enfants[2], on lui offre des livres, on l'encourage (« ne vous laissez pas emmerder ! »). Chaque pas est un but. Et réciproquement. Dans son coin, Gonzague Saint-Bris cherche son nom dans le programme officiel.

Le soir, après la poularde au foie gras, le foie gras poêlé au foie gras et le sorbet au foie gras, tout Saint-Germain-des-Prés se retrouve au Cardinal, petite boîte de nuit du centre ville, célèbre pour sa programmation musicale délicieusement provinciale. En l'absence de Christine Angot et Doc Gynéco, Beigbeder et Benchetrit assurent le spectacle de la première partie. Quant à l'after, il est proposé par un Germanopratin confirmé : « On baise à douze au ***, qui vient ? »

Côté habitués, on rentre à Paris le dimanche matin sans attendre le « train du potage » du dimanche soir. « Y'a que les glands et les losers qui signent le dimanche. Tous les médias sont bouclés », assure une directrice de collection qui s'y connaît.

Sur le stand des éditions Télémaque, Gonzague Saint-Bris recompte une nouvelle fois ses ouvrages.

Low Cost

Vol en bande organisée

> « Le bus étant plein, vous voyagez d'ailleurs comme dans les Andes, vos bagages sur les genoux. À ce prix-là (15 euros de navette pour rejoindre un vol presque donné), personne ne proteste. »

Paris est désert et votre bar préféré fermé jusqu'au 31 août ? Pourquoi ne pas vous offrir un vrai espresso, stretto ma non troppo, à une terrasse romaine ? D'autant que le billet est en promo à 8,79 € sur ryanair.com. Au diable votre bilan carbone, vous demanderez un café équitable pour vous racheter. Un vendredi soir, au crépuscule, vous attendez donc la navette Ryanair qui doit vous emmener à l'aéroport international de Beauvais. Il y a là des Italiens qui viennent de larguer leurs fiancées parisiennes (jolies mais trop compliquées), des Japonais en décompensation européenne et un groupe de musiciens péruviens en ponchos délavés… Le bus étant plein, vous voyagez d'ailleurs comme dans les Andes, vos bagages sur les genoux. À ce prix-là (15 euros de navette pour rejoindre un vol presque donné), personne ne proteste. En chemin, vous potassez la doc sur l'art mental de Carolyn Christov-Barkagiev car, pur coup de bol et alibi culturel en

béton, elle fait justement une expo en ce moment à la villa Médicis.

À l'aéroport, inutile de se presser pour réclamer un hublot, le placement est libre. Vous laissez donc les Japonais débutants faire la queue tout en plongeant dans le chapitre décisif sur « la problématique esthétique de l'installation anti-éphémère dans l'art mental ». Soudain, des cris stridents interrompent votre sieste. À l'enregistrement, une hôtesse vient de grimper sur un tabouret :

– Le vol de Roma Ciampino est cancelé car le avion n'est pas available right now, annonce-t-elle d'une voix où se devine l'habitude lasse.

Vous laissez les étrangers se faire refouler docilement tout en révisant ce que vous avez appris par cœur dans le hors série de « Que Choisir ? » sur les droits du passager bafoué. Parvenu face à l'employée Ryanair, vous vous enquérez, dans un anglais de chauffeur de taxi, de la solution prévue par la compagnie.

– Il y avait 2 options, vous répond la fille dans un français de Bratislava. Un flight Beauvais-Milan dans une heure ou remboursement sous 15 jours du vol présent.

– Et la navette à 15 euros, elle est remboursée ? Et le « cheap hôtel », réservé par Ryanair à Rome ? Et les heures passées à se farcir tout le catalogue sur l'art mental anti-éphémère de Carolyn Christov-Barkagiev ?

Là, vous sentez que vous êtes dans un domaine (pas l'art mental, mais les vols annulés) où elle assure beaucoup plus que vous car elle dégaine aussitôt son arme de dispersion massive des emmerdeurs : un papier rose pâle.

– Tout est expliqué là inclus, dans les conditions générales de vente que vous check quand vous ordonniez le billet électronique…

C'était donc ça la petite croix des conditions particulières que vous avez cochée d'un coup de souris euphorique !

Une heure plus tard, vous patientez en écoutant *Chante France* dans la navette qui rentre à Paris. Entre deux chansons de Goldman, une voix de chauffeur épuisé vous informe que le bus ne partira que quand il sera plein. Sous la pâle lueur de votre veilleuse, vous essayez de vérifier si cela aussi fait partie des « conditions de vente ».

Enfin, sous les étoiles scintillantes, l'autobus berce les têtes des dormeurs qui rentrent à Paris. L'un des Péruviens gratouille une mélodie mélancolique. Il est bientôt rejoint par une flûte de pan et un tambourin. Quand le gros moustachu de la bande dégaine son tambour, vous n'entendez plus Johnny à la radio et les Japonais tapent des mains. Vous arrivez porte Maillot dans une ambiance « Los Revoltados » en concert. En attendant votre taxi, vous regardez les musiciens s'installer devant une bouche de métro fermée. Ils patienteront sans doute jusqu'au matin avant de retrouver les couloirs de la ligne 12 à Montparnasse. Aux dernières nouvelles, ils y sont encore.

Luminothérapie

Une grande lumière lumineuse

En rentrant chez moi, j'ai trouvé un message du rédac'chef du magazine d'*Umour et Bandessinées* auquel je collabore : « Ouais, c'est Thierry, rappelle-moi, ce sera hyper

chouette ! » Il avait l'air bien trop sympa pour que ça ne cache pas quelque chose. D'habitude, entre septembre et juin, il est morose et agressif. J'ai décidé d'aller voir sur place ce qu'il mijotait. J'ai mis une chemise propre au cas où il faudrait aller direct aux prud'hommes. Dans les couloirs, j'ai croisé la secrétaire de rédaction. Elle a eu l'air inexplicablement emmerdée. Elle m'a dit : « Thierry t'a appelé ? » J'ai pris l'air du type serein qui passait par là et qui était juste monté voir s'il avait du courrier et j'ai dit : « Je suis serein, je passais par là et je suis juste monté voir si j'avais du courrier. » Une ombre a traversé son front retendu. Elle a balbutié, en regardant ses ballerines Naf-Naf : « Je préfère te prévenir, il est… différent… en ce moment. » Troublé, j'ai pénétré dans la salle de bouclage.

Et c'est là que j'ai vu la Lumière.

Elle irradiait du bureau du rédac'chef. C'était comme une porte ouverte sur la quatrième dimension. Une lueur à peine soutenable en provenance directe de la Twilight Zone. Je n'ai pas résisté très longtemps à l'éclat surnaturel. J'ai fermé les yeux. Et j'ai entendu La Voix.

– Ha, t'es là ? Cool, c'est sensas, parce que c'est vraiment chouette ! Tu vas bien ?

J'ai entrouvert les paupières et je l'ai vu devant moi : il avait la niaque communicative d'un balai Océdar, une mine splendide, une chemisette hawaïenne d'Antoine et des Fifty d'Afflelou à montures violettes. Il grignotait une carotte. Le rédac'chef… Lui qui, d'habitude, a le teint boueux et terne des pages jaunes du 77.

– C'est quoi cet engin qui s'est posé dans ton bureau ? ai-je réussi à articuler en lui montrant la surface oblongue infiniment lumineuse.

Il est parti d'un grand éclat de rire chevalin en me tendant une carotte.

– Ça ? Mais c'est ma lampe de luminothérapie, vieux ! Tu sais, l'hiver on a tous des idées noires pas super sympa-cools. C'est à cause du manque de lumière. Les Danois, par exemple, qui sont dans le noir toute la sainte journée, ils se suicident collectivement. C'est pas trop fun !

– Tu y crois, toi, à la dépression traitée par la lumière ? ai-je demandé en jetant discrètement ma carotte.

– Et comment ! Depuis que je passe mes journées à fixer la lumière, je me sens hyper reposé. Je fourmille de projets de nouvelle formule et j'en profite pour me débarrasser d'un tas de vieilleries et d'emmerdeurs qui encombrent ma vie.

– À propos, tu m'as appelé tout à l'heure…

– Ha, oui, ça me revient… Reprends une carotte, c'est des légères. Détends-toi, regarde attentivement la lumière et réponds sans réfléchir : est-ce que tu es syndiqué ?

1.

« Et tant mieux si la terre est ronde, / Nous ne pourrons nous arrêter »

2.

D'après Jean-Louis Debré, il guérirait les érythèmes du nourrisson.

M

Médiaplanning

« Entrer dans la lumière, comme un insecte fou… » (Patricia Kaas)

La littérature n'est pas une marchandise. Mais les bouquins, un peu quand même. Les miens, en tout cas. Depuis que je ne fais plus le nègre littéraire pour ***[1], je passe une partie de ma vie en promo et l'autre à me recoiffer entre deux prises. Avant, pour le moindre passage à Radio Enghien, j'écrivais à tout mon carnet d'adresses. Aujourd'hui, je fais le blasé : « J'espère que tu ne m'as pas vu dimanche chez Drucker, j'étais hyper mal éclairé. »

La littérature n'est pas une marchandise. Mais les bouquins, un peu quand même.

La première (et dernière) fois où j'ai été invité d'honneur aux *Grosses Têtes*, j'avais fait la connerie de prendre un bétabloquant antistress juste avant de pénétrer dans le grand studio. Du coup, j'ai dormi un bon tiers de l'émission, répondant d'une voix pâteuse à Bouvard qui, heureusement, en a vu d'autres en matière de plat de nouilles refroidi. Coup de bol, c'était enregistré et, au final, on n'entend presque pas mes ronflements sous les rires rajoutés au montage.

En revanche, la fois où j'ai été invité à France Culture dans *Les Chemins de la connaissance*, c'était en direct et je n'ai pas dormi du tout. Ni d'ailleurs durant la semaine qui a précédé l'émission tellement j'avais le trac. Le thème était « Plagiat, pastiches, contrefaçons ». Au début, j'ai répondu en assurant comme un pro : nom, prénom, titre de l'ouvrage… Après, ça s'est corsé un peu : le rire chez Bergson, la transtextualité chez Genette, les avatars du sujet chez le pasticheur (articulation entre sujet, subjectivité et subjectivation)… Mais finalement Raphaël Enthoven, très pull over, très beau, a été super sympa. Non seulement il ne m'a pas humilié, mais il m'a même écrit un mail après l'émission pour me dire qu'il me réinvitera s'ils ont besoin, un jour, d'un type qui cherche ses mots.

La première fois où j'ai fait Ruquier à la télé, c'était aussi en direct et mon éditeur

m'a fait boire un whisky avant l'émission. J'avais mis ma veste la plus chère et j'ai été excellent. Mais je me suis quand même pris une tarte à la crème dans la gueule à la fin de l'émission. Je tiens toujours les notes de pressing à la disposition de la production.

J'ai aussi eu droit à PPDA. Il était tellement fou d'enthousiasme pour le bouquin qu'il m'a mis au pluriel : « un ouvrage formidable de Pascal Fioretti ». Moi, je m'en foutais. Je savais que c'était de moi qu'il parlait. Mais ma mère lui a écrit pour se plaindre. Malgré tout, je dois dire que j'ai été brillantissime aux côtés d'un Jean-François Khan qui m'a laissé placer au moins deux phrases. Hélas, ça a été viré au montage. Ils n'ont gardé que les moments pathétiques où j'ai l'air de vouloir lui couper la parole en bégayant… Mais l'un dans l'autre, ma concierge m'a quand même reconnu.

Depuis, il y en a eu plein d'autres des médias : des suisses, des régionaux, des belges de la RTBF, des canadiens qui ne comprennent pas tout…

Et puis, ce fut mon « Jour J » sur M6. Là, je ne vendais pas un bouquin, mais j'étais carrément la star. L'idée de l'émission, c'était de me faire raconter comment j'avais dit à Renaud, très déprimé : « Tu n'auras ton prochain Ricard que si tu m'écris une chanson ». Dix minutes plus tard, il avait écrit *Petit Pédé* et, dans la foulée, l'album *Boucan d'enfer* (quadruple disque de platine chromé). La journaliste de M6 m'a invité à la Closerie des Lilas et j'y suis allé gentiment en me disant que ça allait optimiser ma surface médiatique sur les 12-15 ans en after-school, before dinner (ça passe à 17 heures). Le jour de la diffusion, Laurent Boyer a lancé le reportage : « Nous allons maintenant rencontrer l'inconnu qui a sorti Renaud de son alcoolisme et de sa dépression. Cet anonyme a accepté pour la première fois de témoigner à visage découvert… »

Effet magique de la télé, le lendemain une alerte Google m'informait que j'étais en photo dans le blog de Mélusine44 sur blogspot. Légende de l'image : *« L'homosexuel qui a fait replonger Renaud dans l'alcool. »* J'ai compris ce jour-là que la route vers la Lumière sera longue.

Métromouton

To buy, I bought, bought

Même à l'heure de pointe dans le métro, un jour de service minimum, on repère facilement le métromouton grâce au tas de magazines qui dépassent de sa besace. Chacun de ces guides pour « urbain actif », rédigé par des renifleurs de tendances (et d'autres choses à l'occasion) est bourré à ras la maquette de bons plans shopping, fooding, moding, voyaging, draguing…

Dès qu'un de ces « mags » de zurbains nomades annonce l'ouverture de la nouvelle adresse Colette, le métromouton va aussitôt faire la queue sur le trottoir devant la boutique. Les files d'attente attirant d'autres ovins des villes qui broutaient par là, l'attroupement devant le concept store finit par se voir et le buzz enfle sur Twitter, ce qui confirme au métromouton qu'il est en train de vivre un truc fort.

À part faire la queue, le métromouton adore aussi les infos confidentielles. Dans sa

rame, il sait avant tout le monde que le nouvel iPad existera en gris perle et ne rate jamais le *must* du jour (ce qui lui permet de réviser quotidiennement ses verbes irréguliers) : must buy, must drink, must go, must think, must say… Pour voir de près des troupeaux entiers de métromoutons, il suffit de récupérer l'adresse du dernier *lieu* recommandé. L'endroit, qui sera désert et oublié dans 3 mois, déborde de clients persuadés d'avoir déniché *L'Adresse ultrasecrète*. À l'intérieur, dans la pénombre éclairée à la bougie de table, tout le monde se dévisage en se demandant à quelle heure arrive Beigbeder[2].

> Dès qu'un de ces "mags" de zurbains nomades annonce l'ouverture de la nouvelle adresse Colette, le métromouton va aussitôt faire la queue sur le trottoir devant la boutique. Les files d'attente attirant d'autres ovins des villes qui broutaient par là, l'attroupement devant le concept store finit par se voir et le buzz enfle sur Twitter, ce qui confirme au métromouton qu'il est en train de vivre un truc fort.

Métrosexuel

Ne le laisse pas tomber, il est si fragile

Le métrosexuel est un gars des villes, comme vous et moi, mais avec un sac à main. Tordons d'abord le cou à un mal-entendu : le métrosexuel n'a rien d'une honteuse. Hétéro

confirmé, bi à l'occasion, il préfère coucher avec des femmes (à qui il peut emprunter leur blush) plutôt que d'aller au sauna ou à la biennale des antiquaires entre copains (même TBM). À la rigueur, il pourra accepter une séance de photos à poil, mais uniquement si c'est pour un calendrier en noir et blanc et si le lissage de peau matifiant est offert par la prod.

Exact contraire du VRP fripé qui a des points noirs sur le nez, des poils dans les oreilles et une paire de chaussettes en nylon pour la semaine, le métrosexuel possède un vanity-case qui n'a rien à envier à celui qu'aurait Miss France si celle-ci était un homme[3] : gel de rasage au placenta, shampoing à l'ADN de cheval, gel douche aux phéromones de Brad Pitt, sans oublier quelques alicaments pour la route : ampoules de cranberry (anti-radicaux libres), yaourts aux probiotiques, pizza slim aux fibres et bière ultralight. Grâce à tout ça, le métro ne sent jamais l'Axe pour homme mais il embaume le jus de framboise fraîchement pressé. Pas étonnant que les enfants aient envie de le croquer, les femmes de le lécher et les guêpes de le piquer.

« On évitera soigneusement de faire du shopping avec un copain métrosexuel car c'est encore plus long et pénible qu'avec une copine dépressive pendant les soldes. »

On évitera soigneusement de faire du shopping avec un copain métrosexuel car c'est encore plus long et pénible qu'avec une copine dépressive pendant les soldes. Inutile d'espérer une virée rapide à La Halle aux Fringues, le métro ne fréquente que les concepts stores recommandés par *GQ* ou *L'Optimum* à la recherche de fringues et d'accessoires (brillant à narine et bracelets de cheville) qui feront la différence au bureau et sous les douches du Fitness Club.

Car le métro prend soin de son corps. Pas question de laisser fondre ses tablettes de chocolat toujours impeccablement épilées, ni de ronger ses ongles soigneusement manucurés. Refusez catégoriquement de l'accompagner à sa salle de gym sous peine de vous faire humilier par une troupe de types ultramotivés, gaulés comme Beckham et Michalak réunis et extra plats du bide. Personnellement, c'est depuis une expérience de ce genre que je ne mets plus que des maillots de bain une pièce.

Ce qui nous venge, nous les hommes dégarnis qui transpirons des bourrelets, c'est que le métrosexuel a généralement une vie affective du genre foireuse. Ses copines devenant

vite jalouses de l'amour qu'il se porte à lui-même, il doit souvent se contenter du *air love* (équivalent libidinal de la *air guitare*). Du coup, il a beau s'être fait remonter les gonades par un chirurgien spécialisé, il a l'air vraiment con, tout seul devant son porno du samedi. Même en slip Dolce & Gabbana.

1.

Tu féliciteras mon remplaçant, ton dernier bouquin était très drôle.

2.

Finalement, il n'est pas venu et il n'y avait aucun VIP à part Miss Dominique et moi.

3.

Ce que la très sexiste Geneviève de Fontenay a toujours refusé.

N

Néo-moderne

Vivement hier !

Villes nouvelles, nouveau roman, nouvelle droite, nouveaux philosophes, nouvelle cuisine, nouvelle Twingo… il suffit d'être né au XXe siècle pour savoir ce que devient la modernité : du vieux qui craint.

Distrait par les nouvelles applis de son iPhone, le néo-moderne n'est pas au courant et il continue de se précipiter avec gourmandise sur tout ce qui ressemble à de la nouveauté. C'est pour lui que les yaourts sont toujours plus onctueux, les écrans plus plats, les débits plus hauts et les heures plus supplémentaires…

Devant les désastres nés de la modernité d'hier, faut-il en vouloir au néo-moderne de croire encore et toujours au Progrès ? Faut-il le jeter avec l'eau du bain aux nitrates ? Lui faire bouffer les surplus agricoles ? L'envoyer dans le tiers et le quart monde constater les dégâts collatéraux de la croissance du PIB ?

Après tout, est-ce sa faute si La Poste SA achemine moins vite le courrier que les PTT ? Si Google peine encore à remplacer un prof sur deux qui part à la retraite ? Si les abeilles sont folles et les algues vertes ?

Incorrigible optimiste, le néo-moderne a la patate transgénique au beau fixe. Il veut que ça croisse, que ça multiplie et qu'on arrive encore plus vite dans ce futur où tout ira de mieux en mieux. A-t-il vraiment raison d'avoir confiance en l'avenir ? C'est le passé qui le dira.

> Sans lire "Vogue Homme" toutes les semaines, on a évidemment déjà entendu parler du "créateur" (on ne dit plus couturier, ça fait mec qui coud). On sait qu'il ne faut pas s'attendre à une soirée "soldissimo chez Pantashop" et que, si l'on craque sur une paire de chaussettes, on ne pourra la payer qu'en trois mensualités.

Noir comme couleur

Black is black

Carton manuscrit et numéroté de 1 à 270. Le texte (noir sur noir façon Malevitch repeint par Soulages) prévient :

« Nouvelle collection After Dark.
M. G[1] *réinvente le noir »*

Sans lire *Vogue Homme* toutes les semaines, on a évidemment déjà entendu parler du « créateur » (on ne dit plus *couturier*, ça fait mec qui coud). On sait qu'il ne faut pas s'attendre à une soirée « soldissimo chez Pantashop » et que, si l'on craque sur une paire de chaussettes, on ne pourra la payer qu'en trois mensualités. On décide d'y aller quand même pour voir si ce ne serait pas le genre d'endroit où Obispo déniche ses futals en cuir, ceux qui couinent quand il s'assoit. Évidemment, on s'habille en conséquence. Comme on n'a pas les moyens de porter du Galliano, on adopte le look Bohringer rentrant du Franprix de la rue du Cherche-Midi. Pour « l'hair cut » (on ne dit plus *coiffure*, ça fait coiffeur), on déstructure ce qui reste de cheveux au gel effet carton.

Devant le concept shop (on ne dit plus *boutique*, ça fait épicier), un tas de gens attendent à même le trottoir, impatients de découvrir ce que M. G nous a inventé comme

noir cette année. Même Mlle Agnès, la chroniqueuse *fashion* (on ne dit plus *mode*, ça fait démodé), fait la queue comme tout le monde. À l'entrée, un type sorti de *Matrix* vérifie les *flyers* (on ne dit plus *carton*, ça fait filtre à chichons). Un autre distribue des lunettes : verres épais, œillères sur les côtés. À première vue, il s'agit d'une monture pour soudeur qui escalade un glacier avec le soleil dans les yeux. On commande un whisky à l'*open bar* (on ne dit plus *buffet*, ça fait vin d'honneur à la mairie), on vide quelques verrines au saumon et on décide de jeter un coup d'œil au *showroom* (on ne dit plus *salle d'expo*, ça fait médiathèque de Créteil) à l'entrée duquel une inscription en néons avertit : « Mettez vos lunettes ». On pousse le rideau et on est aveuglé par une insoutenable lumière. Une douzaine de projecteurs, dans les 40 000 watts chacun, éclairent à blanc des vitrines où pendent des vestes, des chemises et des accessoires, tous indubitablement noirs. Surpris par la violente lueur, on fait un saut en arrière, atterrissant sur les Louboutin de Mlle Agnès qui émet un cri d'extase. On chausse à tâtons ses lunettes de soudure et on découvre le *pitch* (on ne dit plus le *topo*, ça fait Raffarin) dans le dossier de presse : *« M. G met le noir en lumière. »* Avec un sens de l'à-propos incroyable, on pense à Henry Ford qui écrivit un jour : *« Les gens peuvent avoir la Ford T dans n'importe quelle couleur. À condition qu'elle soit noire. »* Avant de sortir, on laisse un mot dans le livre d'or : « M. G, vieille tique suceuse, tu m'as tout pompé. » On signe Karl Lagerfeld en espérant qu'ils vont le mettre en liste noire.

Nouveau philosophe (ancien)

Dessine-moi un Dasein

Depuis le temps qu'on prédit sa disparition sous prétexte qu'il fait hurler de rire les intellectuels étrangers jaloux, l'ancien nouveau philosophe est toujours là : à la télé, en librairie, dans les journaux, chez Cauet et chez Denisot. Certes, depuis ses années de rébellion, il a troqué sa passion des vertus et sa mèche à la Jankélévitch pour un poste à responsabilités et un début d'embonpoint rassurant. Mais cela ne l'empêche pas, dès qu'il y a une guerre dans le Golfe ou en banlieue, d'éclabousser encore les grands débats nationaux d'une de ces gerbes de mots dont il a le secret, voire le monopole. Jadis néo-libertaire, aujourd'hui néo-libéral, l'ancien nouveau philosophe n'impose rien à part sa présence médiatique dont il n'use que pour nous dire le vrai et faire le beau. Libres à nous, ensuite, de choisir ce qui est laid, mal et faux. Mais on ne pourra plus dire qu'on ne savait pas.

> Jadis néo-libertaire, aujourd'hui néo-libéral, l'ancien nouveau philosophe n'impose rien à part sa présence médiatique dont il n'use que pour nous dire le vrai et faire le beau.

Depuis le temps qu'il nous fréquente, nous l'opinion publique, l'ancien nouveau philosophe l'a expérimenté dans sa chair : livrées à elles-mêmes, les masses pensent n'importe comment et votent n'importe quoi. D'où la nécessité de confier la pensée à un vrai professionnel comme lui. Car, tel un phare dans la nuit globale, lui seul peut nous aider, avec ses bouquins, à comprendre la pensée de ses grands frères (Althusser, Kant, Botul…) qui l'ont précédé sur les chemins escarpés des cimes de la pensée universelle.

Évidemment, certains esprits chagrins reprochent à l'ancien nouveau philosophe ses délires du passé et son insistance à se tromper d'erreur. Comme si la Vérité (à l'instar du téléphone ou des brosses à dents) ne devait pas être l'objet de perfectionnements perpétuels. Deleuze n'a-t-il pas écrit, ou à peu près, que les choses peuvent être autres tout en restant les mêmes ? Alors pourquoi l'ancien nouveau philosophe devrait-il camper sur de vieilles convictions (qui étaient des erreurs, mais y en avait-il d'autres possibles à l'époque ?) au lieu d'en changer pour de plus modernes ? Dans un monde qui bouge sans cesse, faut-il avoir raison aujourd'hui et tort demain ou le contraire ?

D'autres ennemis de la Pensée se gaussent sous prétexte que les prédictions de l'ancien nouveau philosophe ont toujours été démenties par des faits aussi têtus que stupides. Il faut vraiment être bien mesquin pour reprocher à l'ancien nouveau philosophe d'être tellement en avance sur son temps que rien de ce qu'il a prévu ne s'est encore produit…

On le voit, à des années-lumière du philosophe inactuel, mal peigné et grincheux qui vit dans la certitude de la mort et du néant définitif, l'ancien nouveau philosophe sait que l'urgence n'est en rien au débat stérile mais bien à l'écriture d'un nouveau livre. Avant qu'il ne soit trop tard pour le Renaudot.

Nuit (night)

La nuit appartient à ceux qui ne se couchent pas

Quoi qu'en disent les creative people exilés à Berlin ou à Barcelone, la nuit parisienne n'est pas aussi sinistre qu'elle en a l'air. Il suffit de respecter quelques règles de base.

Classer ses flyers en trois tas :

– les soirées où l'on veut aller (le show case privé de Bruce Springsteen) ;

– les soirées où il faut aller (le lancement du nouveau Motorola avec distribution de téléphones) ;

– l'anniversaire de Massimo Gargia.

Autre règle d'or : ne jamais arriver à l'ouverture sous peine de jouer les boucheurs de trous sur les banquettes. Avant 1 heure, on dîne ou on est sur le plateau de *Ce soir (ou jamais !)*. Une fois admis par les physios, ne pas stationner à l'entrée du carré VIP avec ses chaussures neuves, son brushing encore tiède et sa flûte de champagne lumineuse entre les mains.

Enfin, et surtout, connaître les *lieux* qui comptent :

– Le Baron (6, avenue Marceau) : 7 places assises, réservées aux VIP. Le reste est concédé au tout-venant encore éberlué d'avoir été admis et de devoir poireauter 5 heures debout au bar pour une vodka à 30 euros ;

– Le Montana (28, rue Saint-Benoît) : caves pleines de Germanopratins qui ne se quittent jamais, se jalousent à mort et se détestent en souriant. Ambiance musicale cool, très post-cure (de sevrage) ;

– L'Arc (12, rue de Presbourg) : hôtel nouveau riche retapé façon Las Vegas pour faire new-yorkais. Restau genre croisière Costa, princesses russes de téléréalité, hommes d'affaires blingy (avec seaux à champagne) et DJ forain ;

– Le Mathis (3, rue de Ponthieu) : club boudoir salon bureau restau où l'on cause tout bas de ses projets pour la grille de rentrée (les prix des plats tiennent compte du fait que tout le monde est en note de frais) ;

– Castel (15, rue Princesse) : ambiance copains à dentiers d'Eddy, écrivains mal peignés, starlettes de droite, rugbymen bourrés et membres avec cartes. Musique Radio Nostalgie.

Quand on a bien assimilé ces quelques conseils, on découvre que la Parisnightlife[2] n'est pas aussi artificielle, tête à claques et marketée qu'elle en a l'air. Alors, pourquoi ne pas sacrifier, de temps en temps, une soirée sympa entre amis pour soutenir l'un des rois de la nuit ? Si tout le monde fait semblant de s'amuser, Paris sera toujours une fête.

« Si tout le monde fait semblant de s'amuser, Paris sera toujours une fête. »

Nuit des étoiles filantes

Passe-moi l'ciel

Chaque été, Bénédicte et Sébastien invitent des amis à passer la nuit des étoiles filantes sur la terrasse de leur grande maison familiale en Ardèche. Après deux ou trois essais infructueux pour décoder la nuit étoilée à l'aide du disque en carton offert par l'hebdo culturel exigeant auquel ils sont abonnés, place est faite à la pure méditation dans le silence assourdissant de l'obscure clarté. Bénédicte sert une infusion équitable de chez Marjolaine, Sébastien débouche un armagnac de chez hors d'âge, Édouard roule un joint de chez Barbès. Dans la nuit d'été, la Voie lactée scintille et Paris Plage semble bien loin. Une quiétude émerveillée se répand dans les âmes et l'on n'entend plus que la balancelle qui grince, le tilleul qui bruit et Édouard qui tousse. C'est alors que Bénédicte laisse tomber ses espadrilles, replie ses jambes sous sa robe mauve en éponge-coton bio et dit, comme en un songe éveillé, en fixant l'étoile Polaire :

– Quand je vois Alpha du Centaure, je réalise qu'on est minuscules à l'échelle de l'univers…

– Où t'as vu Alpha du Centaure, ma chérie ? demande pensivement Sébastien en vérifiant la carte du ciel en carton à la lueur d'un photophore à la citronnelle.

Bénédicte reste silencieuse un instant puis remonte son chignon à l'aide d'une cuillère en bois et lâche d'une voix profonde :

– Peu importe *où* je l'ai vue Séb, l'essentiel est qu'elle brille *quelque part*. Essaie de regarder avec autre chose que tes yeux de cadre sup, pour une fois…

– Moi je la vois ! affirme Édouard d'une voix pâteuse. Là, à gauche de la Grande Ourse…

– Ha non, ça, c'est Cassiopée, ramenè-je ma fraise.

– Dans le désert, si tu as soif, le nom de l'eau n'a pas d'importance, rappelle Bénédicte qui vient de finir le dernier Christine Orban.

– À propos, je vous ai raconté ma panne d'essence à scooter… ? demande Édouard en ricanant.

– Je ne vois pas le rapport avec le désert, remarque Sébastien en se resservant discrètement un armagnac.

– Ben si, parce que ça m'est arrivé dans une banlieue déserte… persiste Édouard.

– Oh ! Là ! Une comète ! l'interrompt Bénédicte.

– Tu crois pas que c'est plutôt un avion qui clignote, ma chérie ? demande Séb.

– T'es lourd des fois, Séb ! soupire Bénédicte. Regarde un peu ce ciel… ça ne te fait pas poser de questions ?

Je me mets moi aussi à scruter le ciel, à la recherche de questions à me poser. La première qui me vient à l'esprit est : « On va quand même pas rester toute la nuit sur cette terrasse à se faire bouffer par les moustiques en regardant passer les avions ? », mais je me retiens de la confier à mes amis, plongés dans la contemplation.

– J’ai envie d’essayer le désert, dit Bénédicte comme si elle s’adressait à elle-même. Il paraît que ciel y est incroyable. J’ai une copine qui est partie avec Terre d’Av’, elle a perdu 12 kilos…

– On devrait tous partir au désert de temps en temps pour se débarrasser du superflu, confirme Séb pour se racheter. Au lieu de ça, on passe nos vies de cons à ménager la chèvre et le chou…

– Tant qu’à faire, si j’étais dans le désert, entre la chèvre et le chou, je me ferais la chèvre pendant que toi, tu te prendrais le chou ! s’esclaffe Édouard.

> Après deux ou trois essais infructueux pour décoder la nuit étoilée à l'aide du disque en carton offert par l'hebdo culturel exigeant auquel ils sont abonnés, place est faite à la pure méditation dans le silence assourdissant de l'obscure clarté. Bénédicte sert une infusion équitable de chez Marjolaine, Sébastien débouche un armagnac de chez hors d'âge, Edouard roule un joint de chez Barbès.

– Là, une étoile filante ! m’exclamè-je en indiquant du doigt un corps céleste qui file, tous feux clignotants, vers une destination lointaine.

– Vite ! Un vœu !, propose Édouard.

S’il a fait le vœu d’être invité à la prochaine nuit des étoiles filantes, ça m’étonnerait qu’il soit exaucé.

1.

Je ne suis pas fou, j'ai changé son nom. Je tiens à être réinvité aux soldes privés.

2.

Comme le prouve le site www.parisnightlife.fr.

O

Omégas 3

Le bon gras sympa

Nausées, fatigue, ongles cassants, foie en plomb, jambes en coton, prurit, émotivité, digestion bloquée, angoisse de castration, apnée du sommeil, doutes, perte des clés, solitude, sensibilité au chaud et froid, léthargie, règles surprises, calvitie foudroyante, résistance au changement, étourdissements, stupeur et tremblements, reflux gastriques, angines rouges et blanches, forclusion du père, hémorroïdes, cheveux fourchus, pneu crevé, désirs d'avenir, articulations douloureuses, irritabilité dans les transports, pieds en compote, lapsus, intolérance au soleil, pellicules, problèmes de robinets, bouche pâteuse, insomnies, desquamation du derme, maux de tête, manque de concentration, psoriasis chronique, sécheresse de cœur, insuffisance générale…

Et si c'était dû à une carence en omégas 3 ?

> Nausées, fatigue,
> ongles cassants, foie
> en plomb, jambes en coton,
> prurit, émotivité,
> digestion bloquée...
> Et si c'était dû à une
> carence en omégas 3 ?

P

Paris Plage

Sous les Parisiens, la plage

Chaque été, narguant les hauts-revenus partis s'ennuyer à la mer ou à la montagne, Paris Plage reprend ses quartiers sur les quais de la Seine. Quoi de plus sympa qu'un petit plongeon en plein Paris, à deux pas de Notre-Dame ? Car contrairement aux idées reçues, il est possible de se baigner à Paris-Plage. Il suffit de se frayer un chemin à l'espace baignade entre les gamins venus faire pipi dans l'eau, les Enfants de Don Quichotte passés faire une vaisselle et les employées du tertiaire au bout du rouleau venues se noyer.

Les allergiques au chlore pourront toujours faire une balade à l'espace développement durable sous les parasols des sponsors : Monoprix, FNAC, Lafarge, EDF, Orange… tous rigoureusement éco-responsables, approuvés Grenelle, Ushuaia compatibles et ADEME friendly. Même les animateurs du stand Bilan Carbone sont d'anciens commerciaux Veolia recyclés.

À l'espace solarium, les transats en libre service offrent à des débutantes en quête de producteurs de télé-réalité, l'occasion de valoriser leurs implants mammaires. Ambiance torride également dans l'espace Homolulu, enclave discrète de convivialité extrême où les pompiers du King sauna, les antiquaires de Chatou et les bûcherons du Kong viennent échanger des flyers en attendant le départ, mi-août, de la croisière souvenir Pascal Sevran.

Assis à une table de la buvette, habilement dissimulé par un bob et des lunettes noires, Guy Carlier note dans son carnet : « Traqués par la Police de l'Identité nationale, Maalik et ses collègues ont fui leur hôtel insalubre pour prendre un peu le soleil. Bien cachés au milieu de tous ces gens en shorts venus bavarder, lire *Voici*, réviser Engels, partager un pique-nique, se bécoter ou flemmarder entre deux averses, ils oublient un peu la plonge de l'arrièrecuisine où ils triment illégalement. Avec un regard compatissant pour les palmiers anémiques dans leurs bacs en bois, ils pensent au pays… »

> Les allergiques au chlore pourront toujours faire une balade à l'espace développement durable sous les parasols des sponsors : Monoprix, FNAC, Lafarge, EDF, Orange tous rigoureusement éco-responsables, approuvés Grenelle, Ushuaia compatibles et ADEME friendly. Même les animateurs du stand Bilan Carbone sont d'anciens commerciaux Veolia recyclés.

Participatif (Débat citoyen et)

Les hauts débats

SMS de confirmation, envoi du carton sous pli discret et tout le toutim sécurisé. Le débat a lieu au Bataclan et s'intitule sobrement : « Les intellectuels et la République ». Ça sent le gros CV, la synthèse laborieuse et le sandwich au pâté tartiné par les jeunes socialistes au bar du fond.

À la tribune, entre les ex-ministres et les figures emblématiques de la société civile, on a intercalé des vrais gens venus en métro qui lisent des témoignages, des anthropologues en tweed qui parlent sans notes et des femmes philosophes à fleur de peau.

Au bout de 30 minutes, Philippe Torreton s'enflamme comme Jaurès et il commence à faire trop chaud. Après une heure et une intervention hors sujet du Collectif des crèches parentales, on a mal au séant. Au bout de deux heures, on scrute l'obscurité en se demandant si on a prévu des issues de secours dans la ségosphère et si *participatif*, ça

veut dire qu'il suffit de régler sa participation pour sortir.

Pétasses

Loana et ses sœurs

Elles ont la grâce féline de panthères fraîchement brushées chez Jean-Louis David et les yeux un peu tristes que laissent les enfances pas si faciles. Chacune porte un T-shirt bien rempli où s'étalent leurs prénoms en lettres à paillettes : Cynthia et Aurélie. D'un regard circulaire, elles scrutent la pénombre de la grande brasserie. C'est l'heure creuse où les écrivains font la sieste et où les journalistes donnent leurs rendez-vous. Déçues, elles repèrent mon dictaphone et s'assoient à la table à côté de la mienne au cas où Guillaume Canet viendrait se faire interviewer. Un nuage parfumé de prolongateur de bronzage nous enveloppe lentement.

– T'as vu ? On est à la table de Jean-Paul Sastre, remarque Aurélie en désignant d'un ongle violet la petite plaque de cuivre vissée sur leur table.

– L'autre fois, on était à celle de Jean-Edern Machin, répond Cynthia absorbée dans l'écriture d'un SMS.

– Sastre, c'était bien le mari de Françoise Giroud ? s'informe Aurélie.

– Pourquoi y mettent que des vieux sur ces tables ? Christophe Mahé, il est toujours fourré là, et ben, je suis sûre qu'il a même pas de table à son nom…

Cynthia ne répond pas. Elle vient de repérer un chanteur à crinière blanche, craquelé de bronzage.

– T'as vu qui vient d'arriver ? Il était à *On n'est pas couché*, y a deux semaines, chuchote Aurélie. J'étais juste derrière lui dans le public. J'avais mon petit haut flashy, on ne voyait que moi.

– Moi, j'y vais plus. Six heures d'enregistrement, à la fin, t'es défigurée de chaleur.

– Et là, t'as des projets ?

– La meuf de Pôle-Emploi m'a proposé un stage d'aide-puéricultrice, mais j'ai démarré des cours de comédie : diction et démarche. On a un coach topissime, çui qu'a fait les « chorés » dans *un, dos, tres* et *Mozart*.

– Guillermo ? Y paraît qu'il est pédé…

– Comme tous les grands artistes. Regarde Michou ou Jean-Marie Bigard… Et toi, tu fais quoi cette saison ?

– J'aide mon père à l'onglerie mais j'ai un casting pour un appel à témoins de *Jour après jour* sur l'obésité.

– Mais, tu n'es pas obèse !

– J'ai envoyé une photo de ma sœur. Si ça marche, je grossirai comme De Niro. De toute façon, faut envoyer 10 CV pour une seule réponse alors…

Peur

« C'est moi, n'ayez pas peur » (Jésus-Christ)

Je ne sais pas vous, mais moi j'ai peur de tout.

Du cholestérol, des cambrioleurs, de vieillir, des accidents vasculaires cérébraux et de la route, des bandes de jeunes qui font du bruit, des nanotechnologies, des mégas corporations, d'Alzheimer, de rater mon train et ma vie, de l'artériosclérose[1], de la montée des océans et des extrêmes, du dentiste, de la dévaluation du yuan, de la perte des valeurs et des repères, de la disparition de mes parents et de mes cheveux, du cancer, de la fin de l'amour, de la mort, de la souffrance, de ne pas trouver de chute rigolote.

Pharmacien

Apothicaire

La pharmacie est cet « espace de santé irremplaçable » où l'on trouve des comprimés mentholés, des anticonceptionnels et des patches à la nicotine (à ne pas confondre avec le bureau de tabac où l'on vend des Mentos, des capotes et des Lucky Strike). Ma pharmacie vend aussi du Zan, du shampoing, des bas, des peignes, des gants de crin, du sucre allégé, de l'eau minérale, du fard à paupières, du parfum, de la poudre… Mais comme on n'est pas dans une vulgaire parfumerie, le gloss effet diamond est hypoallergénique et le déodorant a été testé par l'Association française des dermatologues jouant au tennis.

Autres signes distinctifs, le pharmacien est le seul commerçant de la rue piétonne à porter une blouse blanche ouverte sur un polo Lacoste rentré dans le pantalon. Il est aussi le seul à pouvoir vendre les brosses à dents recommandées par la très influente Association française pour la santé bucco-dentaire qui bosse depuis des années sur la couleur et l'orientation des poils de brosse.

Quand c'est lui qui tient la caisse, le pharmacien n'hésite jamais à prodiguer un ultime conseil personnalisé.

– Il vous a prescrit ça pour quoi, votre généraliste ?

– Sinusite…

– Vous avez essayé le nettoie-narines approuvé par l'Association française pour la sécurité de la cavité nasale ? il est en promo en ce moment.

– J'en ai une cartouche à la maison.

– Et de l'Audispray, pour les oreilles. On l'a en pack-éco.

– Mon médecin me l'a déconseillé…

– Alors, prenez le kit H1N1 : masque approuvé par l'Association française des pneumologues, solution hydro-alcoolique, tamiflu goût orange, vitamine C à croquer et mouchoirs à l'huile essentielle de romarin. C'est remboursé par les mutuelles.

– Vous pensez que j'ai la grippe ?

– Non, mais en tant que partenaire de santé irremplaçable, je fais de la prévention. Je peux vous en mettre un de coté, mais dépêchez-vous de trouver une ordonnance, la promo s'arrête lundi.

– Et une solution pour inhalation, s'il vous plaît.

– Écoutez, y a pas marqué herboristerie ici. J'ai des vrais malades qui attendent.

Quand on y réfléchit, plus on fréquente les pharmacies, plus on est malade. À moins que ce ne soit l'inverse. En tout cas, y a pas de hasard.

> La pharmacie est cet "espace de santé irremplaçable" où l'on trouve des comprimés mentholés, des anticonceptionnels et des patches à la nicotine (à ne pas confondre avec le bureau de tabac où l'on vend des Mentos, des capotes et des Lucky Strike).

Poorgeois

New loques

Avec le même budget qu'un Libanais de Passy sur les Champs ou qu'un Tapie pendant les soldes à Dubaï, le poorgeois réussit l'exploit de donner l'impression qu'il sort de chez Emmaüs : chemise à carreaux boulochée, pantalons toilés coupe 5e DB, T-shirt déchiré, blouson en skaï trop court… (auxquels la poorgeoise adjoindra quelques accessoires : sac avachi, chiffon noué dans les cheveux, bermuda taillé dans un jeans)…

Un coup d'œil sur les sites des boutiques spécialisées nous apprend que le polo de geek à rayures, modèle Bill Gates années 70, se négocie autour de 820 $, tandis que le jeans javellisé s'arrache à 430 € (hors frais d'ourlet). Quant aux sacs à main « banlieue difficile » prélacérés au cutter, je laisse découvrir leur cours actuel[2], sinon on va encore ne pas me croire.

Les plus désireux de décoder leur époque se demandent sans doute comment, dès lors, distinguer un poorgeois d'un réfugié afghan. Tout est dans le détail caché : l'étiquette dans le cou, le piercing Cartier du nombril, l'édition américaine de *Vogue* dans le cabas à commissions…

Provincial

Différence capitale

Un écrivain parisien a écrit quelque part[3] à mon sujet : *« Timide, fragile, gentil, voici Pascal, le provincial. »* Gentil, fragile, timide…, je veux bien, si ça peut aider à faire vendre des bouquins auprès des filles, mais *provincial*, qu'est-ce qu'il en sait ? Ça se voit donc tant que ça ?

D'abord, j'ai cru que c'était une histoire d'accent. C'est vrai que, sous l'empire des sens ou de la Pelforth, il m'arrive de laisser échapper des diphtongues typiques de ma Saint-Étienne natale (où la rue artérielle limite le décor et les cheminées d'usine hululent à la mort). Mais c'est rarissime. Dans la vie quotidienne, quand je dis « Hé, Ducon, t'as pas vu le feu rouge ? » ou « Avance, connasse, y a encore de la place dans le fond du bus ! », je défie quiconque de deviner que je ne suis pas parisien.

Ensuite, j'ai pensé au look. C'est vrai que je me suis déjà senti un peu gland avec mes pantacourts du Géant Casino et mes polos déteints sous les bras dans des cocktails de jeunes créateurs en T-shirt Diesel. Mais on m'a aussi demandé d'où j'arrivais à la piscine ou au sauna, donc l'habit n'explique pas tout.

Après, j'ai pensé que j'avais peut-être un visage plus ouvert et un teint plus frais, comme tous les provinciaux pas encore acclimatés. Mais, après vérification, j'ai constaté que j'ai l'air aussi épanoui et avenant qu'un chauffeur de bus parisien.

Bref, au terme de mon enquête serrée, je n'avais toujours pas compris ce que j'avais de provincial et j'étais prêt à abandonner les recherches quand un ami intime m'a tout balancé. Ce jour-là, il avait l'air emmerdé de quelqu'un qui s'apprête à t'avouer qu'il a voté MoDem :

– Tu sais, il y a longtemps que je voulais t'en parler… Voilà… en fait…, ça fait bouseux de dire : « J'ai fait mes courses *aux* Champs-Élysées. » À Paris, on dit : « J'ai fait du shopping *sur* les Champs. »

– Tu vas rire, en province, on dit « Je vais *aux* champs » quand on va travailler *dans* les champs et « Je vais *chez* Auchan » quand on va faire ses courses[4].

> J'ai pensé que j'avais peut-être un visage plus ouvert et un teint plus frais, comme tous les provinciaux pas encore acclimatés. Mais, après vérification, j'ai constaté que j'ai l'air aussi épanoui et avenant qu'un chauffeur de bus parisien.

Publivore

Quand c'est trop, c'est Tropico

Pas de chaussures, des Converse ; pas de caleçon, un Calvin Klein ; pas de pantalon, un *jeans that built America* ; pas de polo, un sportwear taillé dans le mythe pour affronter la légende. Il ne réfléchit pas, il thinks different. Il ne travaille pas, il just does it. Il ne se fait pas un shampoing, il valorise son capital-cheveux. Il ne mange pas de yaourt, il se fait du bien à l'intérieur car il sait que ça se voit à l'extérieur (même en pleine lumière et à basse température). Pour lui, la vie est simple comme le nouvel Ariel liquide, car le tigre est en lui. Zéro tracas, zéro blabla. Quand il se lève, c'est pour Danette. Ni son déodorant ni son assureur ne le lâchent jamais. Ses pellicules ne tombent qu'au signal convenu et jamais sur sa chemise noire. Comme il a Free, il a tout compris. Alors, chaque matin, à l'heure où un volcan s'éteint, son être s'éveille. Assis devant un café nommé désir, il attend son ami Ricoré et il se dit que la vie, c'est du bonheur à tartiner. Et s'il n'est pas à fond la forme, il va donc, va donc chez Speedy. Il n'ignore pas que la Joie est une BMW et qu'on ne va jamais par hasard chez Total, mais il a encore du mal à imaginer tout ce que Citroën peut faire pour nous.

Une fois par an, le publivore se fait rebooter l'unité centrale lors d'une grande nuit de révisions générales où il avale avec abnégation 5 h 30 de pubs, entrecoupées de réclames et de slogans qu'il répète en rythme et en tapant des mains. En sortant de la salle, au petit matin, il a un peu mal à la tête mais il sait quoi acheter, aimer, penser, désirer pendant au

moins toute une année. Les plus accros se font des *afters* devant le téléachat du matin sur M6 ou débattent ensemble de savoir comment EDF peut donner au monde l'énergie d'être meilleur, ici, là-bas, pour nous, pour demain. Aussi fou qu'Afflelou, le publivore oublie que rien ne dure aussi longtemps qu'un lave-linge Bosch qui utilise Calgon.

Souvent aussi, le publivore guette les lettres de mises en demeure de Cofinoga et de Cetelem. Il sait que ce que l'avenir nous promet, c'est La Poste qui nous l'apporte.

Psy

Allonge-toi et marche !

Contrairement à ce qui a été trop souvent dit et écrit au sujet de la psychanalyse, l'invention de Freud[5] ne se borne pas à déplacer au stade oral des coliques-symptômes ou à clarifier des rêves troubles. Bien plus qu'une vulgaire thérapie non remboursée, la psychanalyse laboure tous les champs du signe (névrose, conso, déco…) et fournit même les mots pour le dire *(moi, ça, transfert…)*.

On distingue couramment trois grandes marques de psys.

Le freudien porte une veste de velours à grosses côtes, un col roulé beige et un pantalon à la José Bové (la pipe mâchouillée est un « plus » qui garantit le sérieux du cabinet). La séance dure 29 minutes et 25 secondes (selon le protocole établi à la 5e scission de l'internationale freudienne). L'analyste toussote de temps en temps pour montrer qu'il ne dort pas et, exceptionnellement, dit « oui ? » en cas de lapsus salace ou d'aveu horrible. Les séances manquées par le patient sont dues.

Le psy à la Dolto est souvent une femme que l'on choisit parce qu'elle nous évoque maman (cette sainte qui a épousé un loser). Vêtue d'une robe ample qui sent l'eau de Cologne, d'une lavallière en polyamide et de pantoufles fantaisie, elle fournit gratuitement les feutres, la pâte à modeler et les paquets de BN. La séance dure 4 heures (y compris le temps de séchage de la poterie). La psy fait dessiner sa famille, des champignons et des arbres. Il est possible de la payer en Pokémons ou en coquillages.

Plus *hype*, le psy lacanien s'habille en Versace, porte des lunettes Fendi eyeswear et fume des mini-Cohiba menthol. La séance dure entre 3 et 11 minutes sur un divan Knoll au cours desquelles l'analyste téléphone pour désinhiber la symbolisation primaire et désenclaver la forclusion comme abolition symbolique du père. Les séances manquées par le patient comptent double, celles oubliées par l'analyste comptent triple. À la fin de l'analyse, le psy conclut par une sentence du Maître : « Si vous avez compris, vous avez sûrement tort. »

> J'ai compris qu'une psychanalyse n'a pas de prix puisque celui-ci est décidé par l'inconscient du psychanalyste qui, par le phénomène du contre-transfert, est aussi le vôtre.

J'ai l'air de me moquer, mais après avoir longtemps caché mon « je », je me suis allongé moi aussi. Avant de commencer mon analyse, j'allais mal au niveau du vécu. Et puis un jour, enfin, j'ai accepté de me mettre à découvert (intellectuellement et financièrement) et je suis entré dans cet univers parallèle de la cure où les minutes durent des années et où l'argent (en liquide si possible) n'est qu'un faux problème parmi beaucoup d'autres. J'ai compris qu'une psychanalyse n'a pas de prix puisque celui-ci est décidé par l'inconscient du psychanalyste qui, par le phénomène du contre-transfert, est aussi le vôtre. Donc votre prix est le sien et son prix est le vôtre. J'ai aussi découvert que plus la cure est longue, plus les effets sont rapides. D'ailleurs, j'avais à peine fait 8 ans de divan que mon malaise indéchiffrable a soudain connu un mieux-être aussi soudain qu'inexplicable : j'ai reçu un coup de fil de mon psy m'annonçant qu'il cessait son activité et partait s'installer en province. Grâce à lui, j'étais enfin guéri.

1.

Je préfère d'ailleurs ne pas savoir ce que c'est.

2.

www.buybuy.com.

3.

Renaud : Bouquin d'enfer, Thierry Séchan, Éditions du Rocher.

4.

Merci à Jean-Yves Ferri !

5.

Pour tout savoir sur le nazi Freud, sa zoophilie, ses comptes en Suisse et son cannibalisme, voir les nouvelles révélations de Michel Onfray dans *Le Crépuscule d'une idole 2 : Remboursez-nous la cure !*

Q

Qualité (Programmes de)

Plus belle la mire

« Gérard Depardieu aurait bloqué deux jours pour incarner bientôt Madame Bovary dans "Le Rouge et le Noir contre les Trois Mousquetaires". »

Le programme de qualité sent le cahier des charges du service public, le héros récurrent fédérateur et la morale édifiante. Il peut s'agir d'un instituteur itinérant qui porte la scoumoune. À peine est-il nommé dans une école communale paisible, qu'il se retrouve confronté à un problème sociétal de société à régler en 90 minutes : le racisme anti-myopathe, les parents transsexuels, les enfants de curés, les réfugiés bosniaques diabétiques qui piquent dans la caisse, la redoublante en CM2 enceinte de triplés… Les variantes sont le prêtre récurrent, l'assistante sociale récurrente, le brocanteur récurrent, la proviseure récurrente, l'avocat et associés récurrents, la jugesse récurrente, le collabo et le résistant récurrents, les Marseillais récurrents…

Le programme de qualité peut aussi mettre en scène des flics nerveux mal rasés et au bout du rouleau pour faire « série nerveuse comme les Sopranos mais sur Canal ». Montage nerveux, traveling nerveux, interrogatoires nerveux, serial killer nerveux… tout est fait pour séduire l'annonceur nerveux mais l'ensemble reste aussi nerveux qu'un Maigret au temps de la SFP.

Le programme de qualité peut être une comédie, auquel cas elle ne doit pas être trop drôle pour laisser du temps de cerveau disponible à la ménagère de moins de cinquante ans.

Enfin, le programme de qualité peut coûter vraiment très cher s'il est mis en scène par Josée Dayan (il sera amorti en le vendant aux télés publiques africaines). D'ailleurs, selon une rumeur persistante, après avoir incarné les plus grands noms de la littérature française (Jean Valjean, Dumas, le Comte de Monte-Cristo, Obélix…), Gérard Depardieu aurait bloqué deux jours pour incarner bientôt Madame Bovary dans *Le Rouge et le Noir contre les Trois Mousquetaires*.

R

Réalité (principe de)

Chaud, chaud, chaud, l'hiver s'ra chaud

Alors que le lobby du prêt-à-penser climatologique voulait nous faire croire à un réchauffement global de la planète, le rigoureux hiver 2010 nous a remis les pieds sur terre.

Cette Terre qui, non seulement n'est pas si chaude que ça, mais qui pourrait finalement s'avérer bien moins ronde que ne le prétendent Al Gore, Nicolas Hulot et le lobby des astronomes bien pensants. On assiste d'ailleurs aujourd'hui à un véritable retournement de situation. Alors que, pendant des siècles, il était hors de question de contredire la version officielle de la rotondité du globe, voilà qu'on se demande si la sphère ne serait pas plate. La scission grandit entre les géocentriques réalistes et les hurluberlus manipulés qui voient tout tourner ! Quant à moi, je n'affirme rien, mais pendant que les ordinateurs bien pensants moulinent dans le vide, je me mets au balcon et j'observe…

Idem en ce qui concerne le CO_2 dans l'atmosphère. Au lieu de chercher à en réduire la production, comme la pensée officielle le demande, je crois pour ma part qu'il faut en produire beaucoup plus de façon à ce qu'il devienne rentable de le stocker dans des silos souterrains capables de résister quelques millions d'années (ce qui dopera la recherche en BTP) à côté des déchets de nos centrales (ce qui, par économie d'échelle, fera baisser le coût du KWh nucléaire et le rendra plus compétitif face au solaire qui est gratuit).

Hélas, nos thèses, aussi solidement étayées soient-elles par notre foi en la Science, pèsent bien peu devant leurs dangereuses foutaises.

Réseau social

À tu et à toile

Tout le monde appartient à un réseau social (sauf peut-être Julien Coupat, mais on a vu où ça l'a mené). Quelques sites de base pour s'y retrouver.

RÉSEAU	*PRINCIPE*	*REMARQUES*
World of Warcraft (WoW)	Dans le monde d'Azeroth, les wildskins (aile dure des hiboux-ours) affrontent les moonskins pour délivrer Ashenvale, princesse des orcs albinos et des licornes en inox. Le joueur peut choisir sa race, son épée laser, son apparence mais pas	Réseau convivial et ouvert malgré la nécessité de parler couramment le draconique. Un must gothico-kitsch pour tuer le temps entre

	ses parents qui ont le pouvoir magique de le priver d'ordi et de l'envoyer au lit.	deux tournées de Mylène Farmer.
Second Life	Univers parallèle en 3D (mais sans les lunettes ridicules) où les joueurs contrôlent leurs avatars et peuvent décider du contenu de leur vie : se marier, changer de sexe et de coiffure, acheter des Eurotunnels (en Linden, la monnaie locale), s'ennuyer autant que dans la vraie vie…	Réseau démodé. Les fortunes en Linden ont fondu et les avatars licenciés entament des grèves de la faim virtuelles dans l'indifférence générale. Même le Vatican a rappelé son nonce apostolique (au format http).
Facebook	Générateur d'amis, d'amis d'amis, d'amis d'amis d'amis à qui l'on peut proposer de rejoindre d'autres amis, des amis d'amis, des amis d'amis d'amis pour essayer de leur vendre son dernier livre.	Depuis qu'il est en version française, le réseau connaît une explosion des fautes d'orthographe (amplifiée par l'arrivée des membres de « copains d'avant » et d'attachées de presse en CDD).
Meetic	Des célibataires de tous les âges et de tous les sexes remplissent une fiche de police détaillée expliquant qu'ils recherchent l'âme sœur.	Après trois rendez-vous, le (la) partenaire découvre que les infos de la fiche de l'autre sont aussi fausses que les siennes.
MyMajor Company	Toi, plus moi, plus eux, plus tous ceux qui le veulent, plus lui, plus elle, et tous ceux qui sont seuls, on se cotise pour produire directement notre chanteur favori.	Je sais, c'est vrai, sa chanson est naïve, même un peu bête, mais bien inoffensive, et même, si elle ne change pas le monde, elle vous invite à entrer dans la ronde. Car toi, plus moi, plus eux…
	Des cadres internationaux en recherche d'un meilleur boulot déposent leur CV sur un site plus	Gage de sérieux et d'efficacité, les cadres dirigeants de Viadeo, Keljob,

LinkedIn	sélect que Viadeo, plus performant que Keljob, plus hype que Cadremploi et plus cher que Apec.fr	Cadremploi, Apec.fr, Pole-emploi.fr, Monsterjob.com… ont tous été recrutés grâce à LinkedIn.

Ringardises

C'était mieux après

J'ai remarqué que ce sont souvent ceux qui critiquent le plus violemment le monde moderne qui profitent les premiers de tous ses progrès. Un exemple au hasard, les renseignements téléphoniques. Rappelons-nous l'époque du monopole. Comme dans la Russie communiste qu'a connue Tintin chez les Soviets, il y avait le 12 et basta ! Si l'on voulait obtenir un numéro, on était obligé de parler à des dames des PTT revêches et en blouse. Aujourd'hui, il y a des dizaines de numéros avec des pubs sympas (j'adore celle du 118 000 et quelques, je la chantonne toute la journée). Et quand on compose le nouveau 12 qui fait désormais 6 chiffres, après la musique, on tombe sur des opérateurs qui s'appellent tous Julien ou Isabelle. C'est fresh ! C'est fast ! C'est global.

« Ne vaut-il pas mieux se faire bouffer libre avec un smartphone que vieux et malade devant un Minitel ? »

En téléphonie aussi, on est en train de rattraper notre retard sur l'avenir. Tout est résumé dans la pub Orange. On y voit un petit poisson (vous) qui tourne lamentablement en rond dans son aquarium (votre petit monde minable avec un vieux téléphone sans Internet). Soudain, l'aquarium plonge dans l'eau et le poisson rouge s'évade dans l'océan infini des possibles (la gamme des smartphones 3G+). Et là, le slogan dit tout : « Open ». Cette idée géniale de ne pas dire « ouvrez », qui fait hyper XXe siècle, mais *« open »*… Rien que d'y penser, on en a les poils des bras qui se dressent dans le dos. C'est tellement vrai. De nos jours, il faut tout ouvrir bien grand : les cols de chemise, les fenêtres de Windows 7, les marchés. Bien sûr, dans l'océan infini des possibles, il y a aussi des requins. Et alors ? Ne vaut-il pas mieux se faire bouffer libre avec un smartphone que vieux et malade devant un Minitel ?

Autre secteur où ça progresse enfin : La Poste. Le Président du Directoire (sic) a écrit à tous ses clients (on ne dit plus *usager*, ça fait kolkhoz) pour les informer que désormais La Poste devenait une banque *« comme les autres : professionnelle, efficace et rentable »*. Pas trop tôt ! Avec la *Banque Postale Asset Management* (on ne dit plus *CCP*, ça fait Georges Marchais), on va enfin être débarrassés des petites vieilles qui viennent toucher leur pension minable au guichet (bonjour la productivité !) et des facteurs français (bien moins rapides à vélo que les Italiens et les Belges).

S

Sarkoziste (anti-)

« Nicolas, tu l’aimes ou tu le quittes » (Cécilia)

On distingue plein de types d’anti-sarkozistes.

L’anti-sarko primaire croit sincèrement que Sarkozy est responsable d’un tas de trucs qui vont mal et que, sans Sarko, ça irait mieux, notamment dans sa tête. Il est d’autant plus amer qu’il a voté pour lui en 2007.

L’anti-anti-sarko n’ose pas avouer que les anti-sarkos l’ennuient autant que Martine Aubry. Mais comme il n’est pas non plus sarkoziste, il ne sait vraiment pas quoi voter.

L’anti-sarko de gauche pense secrètement que le PS aurait dû faire depuis longtemps ce que Sarkozy fait semblant de faire depuis deux ans mais, en attendant de revenir ne rien faire au pouvoir, il dit partout que Strauss-Kahn ferait mieux.

L’anti-sarko calculateur se dit que pendant que Sarko s’agite, il fait durer l’illusion que la politique a encore prise sur l’économique.

L’anti-sarko villepiniste voudrait sincèrement nous faire regretter Chirac.

L’anti-sarko anticapitaliste aide Sarko à gagner contre les socialistes-traîtres en attendant la grève générale.

L’anti-sarko obligatoire des médias invente des sentences du genre : *« Avec Sarkozy, il faudrait deux quotidiens. Un pour la connerie du matin et un du soir pour démentir la connerie du matin. »* Et il écrit un essai à ce sujet.

L’anti-sarko comico-satirique a vécu plus d’un an sur le *« Casse-toi pauv’ con »* du salon de l’agriculture 2009 et presque six mois sur les talonnettes du Président, ce qui prouve à quel point il est impertinent.

L’anti-anti-sarko n’ose pas avouer que les anti-sarkos l’ennuient autant que Martine Aubry. Mais comme il n’est pas non plus sarkoziste, il ne sait vraiment pas quoi voter.

Séminaire sur le changement

Le changement sera toujours le changement

Régulièrement, des minibus remplis de cadres habillés comme Steve Jobs à la finale du Super Bowl quittent les grandes métropoles industrieuses pour des destinations rurales discrètes mais suréquipées en rétroprojecteurs, paper boards et matériel de rafting. Le but de ces virées champêtres, loin du *business as usual* : un séminaire sur le changement.

– Mais pourquoi vouloir changer puisque ça marche déjà très bien comme ça ? demande inévitablement l'archéo-syndicaliste attaché à la flex-sécurité à son pépère comme une moule à son rocher.

– Tout simplement parce que si nous ne changeons pas, d'autres changeront à notre place, explique le consultant en changement. Et s'ils changent tous sans nous, nous serons les seuls à ne pas avoir changé…

– Excusez ma question stupide, insiste un vieux cadre sous Prozac, mais l'année dernière on est passés du *customer centric focus* à la *partner attitude*, pourquoi changer encore pour le *cross business comittment* ?

– Nietzsche a dit : *« Le serpent qui ne peut changer de peau, meurt »*, explique patiemment le consultant qui en a vu d'autres chez Orange. L'alternative est simple : ne pas changer et mourir comme on est ou changer et ne pas mourir sans n'avoir pas changé de peau[1]. Prenez Bill Gates : au début, il fabriqua un énorme ordinateur très cher et qui ne marchait pas. Comme il ne réussissait pas à le vendre, il médita cette phrase du Bouddha pendant son jogging : *« Il n'y a qu'une chose qui ne change pas, c'est le changement. »* Alors, il *changea* et se mit à fabriquer plein de petits ordinateurs pas chers et qui fonctionnaient. Et il devint très heureux.

Sénior

Cheveux bleus, maux fléchés

Tous les jours, à 6 h 54 pétantes, après la météo de Laurent Romejko dans *Télé Matin*, le sénior réveille la copropriété avec son aspirateur sur coussin d'air (découvert au *Télé Achat*) puis il donne un bon coup de plumeau électronique (acheté par correspondance) aux rideaux du salon et aux photos de mariage. Pendant ce temps, la séniore nettoie le balcon et le chien au Vaporetto (cadeau d'abonnement à *Notre Temps*), puis elle prend de l'avance sur sa journée en faisant mijoter la blanquette de midi et la soupe du dîner. Ces tâches urgentes accomplies, le sénior et madame peuvent se poster au balcon pour espionner les voisins qui partent bosser. Ensuite, ils sautent de concert dans leurs chaussures Méphisto et vont ralentir les files d'attente à La Poste ou relancer la croissance chinoise au Lidl du coin.

> Côté high-tech, le sénior est du genre paradoxal. Capable d'envoyer à ses amis d'énormes fichiers PowerPoint sur les fleurs de nos montagnes, il est souvent incapable de lire un SMS ou de faire cuire une omelette sur la plaque à induction qu'il a gagnée à la tombola de la paroisse.

Après des années de guerre, au cours desquelles ils ont survécu en fabriquant leurs chaussures dans du carton et en mangeant leurs semelles au bain-marie, les séniors se sont laissés ramollir par un système de protection sociale[2] qui leur a fait prendre plein de triglycérides superflus. C'est pourquoi, au terme d'une vie de labeur, passée en costard cravate ou en salopette, le sénior se permet enfin un look *Miami Beach* : polo coloré, jogging fantaisie et Nike Pump fluos comme on n'en trouve qu'en Californie et chez Foot Locker. C'est dans cette tenue bigarrée et confortable qu'on le croise, chariot à la main, déambulant paisiblement dans les galeries marchandes (où il profite des affaires de la Foire aux plastiques), dans les salles d'attente des dentistes (où il vient se faire poser des dents en céramique de tungstène) et dans les croisières Costa (où il pille méthodiquement le buffet de crudités à volonté).

Quoique n'ayant strictement rien à faire de ses journées (à part les mots croisés géants de *Paris-Match*), le sénior est chroniquement débordé, car membre d'un tas d'associations : les Amis du Diabète et de Julien Lepers, les Randonneurs Arthritiques, la Chorale des Opérés de la Cataracte… Autant de lieux de convivialité où il tire les rois, de janvier à mars, joue au Scrabble et échange des livres de généalogie ou sur le rhumatisme du colon.

Autres activités régulières sur l'agenda vermeil : les visites médicales et les enterrements. Le sénior le plus débordé est toujours prêt à bouleverser son emploi du temps pour un rendez-vous chez le gastroentérologue ou les funérailles d'une voisine de syndic. Quand son planning se relâche un peu, le sénior en profite pour fabriquer des étagères à sa femme qui y dispose aussitôt sa collection de calèches d'impératrices

(éditions Atlas), ses machines à coudre et son *Encyclopédie universelle de la confiture* reliée pleine peau.

Côté high-tech, le sénior est du genre paradoxal. Capable d'envoyer à ses amis d'énormes fichiers PowerPoint sur les fleurs de nos montagnes, il est souvent incapable de lire un SMS ou de faire cuire une omelette sur la plaque à induction qu'il a gagnée à la tombola de la paroisse.

Pour se remettre de sa vie trépidante, le sénior part régulièrement en cure thermale, l'un des derniers lieux où la modernité le tolère. Devant la fontaine d'eau sulfurisée (excellente pour le foie), il sympathise avec d'autres séniors en peignoir qui l'invitent à boire des pastis (excellents pour l'intestin). Au bar de l'Hôtel des Deux-Sources, les séniors font tourner les photos de leurs petits-enfants, pour qui ils sont des dieux vivants, détaillent les symptômes de leurs arthroses, causent du monde d'aujourd'hui, s'inquiètent des cartes postales à finir absolument avant la levée de 7 h… Songent-ils que leurs insignifiantes nouvelles et leurs mots de banale tendresse, tracés d'une écriture appliquée, mais déjà tremblée, nous manqueront bientôt à jamais ? En veulent-ils un peu à ce monde qui voudrait tant pouvoir les cacher ? Dans le soleil faiblissant, ils espèrent secrètement que, tant qu'ils s'habilleront de couleurs voyantes et gaies, la mort ne les remarquera pas.

Slam

À quoi ça rime ?

(Piano solo)
Wesh mon frangin, mon ego alter,
Suis mon modèle pas délétère
Si t'as un Bic indélébile,
Ou un iPhone à écran tactile
Lâche pas l'affaire, saute sur l'occase
Écris un slam, sur ta vie nase.
(Orgue Bontempi)
Au lieu d'graffiter les WC
Pourquoi qu'tu fais pas un CD ?
Mets une musique, genre ascenseur,
Et cause-nous un peu de ta sœur,
De ta voix grave et concernée
Par les problèmes de société.
(Accordéon électrique)
Dis qu'y a des rires, qu'y a des pleurs,
Qu'y a du foie, qu'y a du cœur,
Prends un air sombre et consterné,
Pour plus de crédibilité.
Mets ta démo en colis postal,

Envoie l'tout à Universal.

SMS

Ta langue en short

VIEUX FRANÇAIS	*FRENCH SMS*
– Bonsoir !	Slt !
– À qui ai-je l'honneur ?	Cki ?
– Catherine, cher ami.	C4-ine ☺
– Comment allez-vous ?	Savab'1 ?
– Aussi bien que possible. Voulez-vous vous joindre à moi ?	Sava. Tu v1?
– Impossible, hélas.	Pepa ☹
– Où êtes-vous ?	T ou ?
– Je suis à l'université, en cours de philologie comparée.	Alafak 2 filologi C relou ;-) !
– Je compatis… Et vous, où êtes-vous ?	; -(E toa T ou ?
– Je suis au cinéma.	O 6 né
– Quel film avez-vous choisi ?	yakwa ?
– Un Walt Disney.	1 10 né
– Convaincant ?	C b'1 ?
– Un navrant ratage !	na V !
– Je suis désolée.	☹
– Ce n'est pas très grave. À bientôt.	C R1 A +

SNCF

Éloignez- (pause) vous de la bordure du (pause) quai

Quand on ne prend pas le TGV relooké par Christian Lacroix mais les trains de base, on a du mal à s'en rendre compte ; pourtant, la direction de la SNCF aimerait sincèrement

nous faire préférer le train. En améliorant l'information des voyageurs par exemple. Terminées les annonces au haut-parleur avec accent local, fautes de syntaxe et hésitations. Désormais, de Nice à Maubeuge, après un jingle très seventies[3] (genre « toutou doudou »), c'est une voix synthétique gourmande et toujours à la limite de l'orgasme qui donne les infos. *« Suite à une (pause) avarie motricielle (?), le train (pause) 790 987 321 879 en provenance de Tours et à destination de (inaudible) départ initialement prévu à (inaudible) heures 37 circule avec un retard d'environ (inaudible) minutes. Attention au départ. »*

On attend tous que quelqu'un se dévoue pour expliquer à la droïde communicante, toute à sa joie synthétique, que le voyageur humain s'en fout que le numéro du prochain train pour Caen soit 549 879 456 ou un nombre premier remarquable.

Autre idée du futur qui montre que la SNCF a décidé de prendre le taureau par les couilles en matière d'information : les « douches sonores » qui diffusent Radio SNCF. Destinées à calmer les usagers (notamment ceux qui se sont fait virer parce qu'ils arrivaient trop souvent en retard au boulot), ces bornes bruyantes diffusent gratuitement de la musique entrecoupée de pubs. Le passager coincé sur son quai en train de lire ou de faire les Sudokus de *20 minutes* apprend désormais en temps réel que tout va bien sur le réseau et que Céline Dion vient de sortir un disque.

Une dernière idée d'avance ? Le jeu des fiches horaires. Sachant que *LV* signifie : « circule du lundi au vendredi », que *TS* veut dire « Toutes gares sauf le samedi et sauf le 15 août » et que *4* signifie « circule tous les jours sauf les samedi, dimanche (à l'exception du 9 juin), hors fête de l'Ascension », à quelle heure partira le TER PIXU (LV4TS) le samedi 21 juillet ? La solution est disponible sur « Infolignes » au 3635, pour 0,34 € la minute. Attention, il s'agit évidemment d'un robot à reconnaissance vocale légèrement dur de la feuille, bien articuler.

« On attend tous que quelqu'un se dévoue pour expliquer à la droïde communicante, toute à sa joie synthétique, que le voyageur humain s'en fout que le numéro du prochain train pour Caen soit 549 879 456 ou un nombre premier remarquable. »

Soldes privés

Hardes discount

Quand ma copine relookeuse (c'est écrit sur sa carte gratuite Ooprint) m'a proposé de l'accompagner à des soldes privés chez un grand couturier anglais, j'ai sauté sur l'occasion et dans son Austin tout skaï. Direction, le Faubourg Saint-Honoré. Le grand déballage avait lieu au deuxième étage d'un immeuble haussmannien surchauffé, plancher qui craque, air saturé de parfums précieux, écrans géants et musique indienne lounge en sourdine.

Ma copine s'était accoutrée de façon à ce qu'on ne voie qu'elle. Quant à moi, j'avais opté pour l'élégance froissée d'un type débarquant de Notting Hill dans un Eurostar coincé sous la Manche. L'idée était de montrer que je suis dans « l'être » et pas dans « le paraître » (ou alors en bleu s'il y a ma taille). Dès notre arrivée, deux bourgeoises à tignasse cendrée me dévisagèrent au scanner corporel. Impossible de deviner si c'était par méfiance ou par admiration pour mon petit pull Houellebecq à rayures trop court.

Pour donner un côté « vente de charité à la paroisse », la grande maison londonienne avait installé à la bonne franquette des portants surchargés de robes brodées, d'écharpes soyeuses, de ceintures brillantes et de manteaux en animaux. Les étiquettes, pudiques, indiquaient des baisses vertigineuses (jusqu'à - 70 % sur des blazers à 1 700 €). Sur la table « accessoires », des tas d'objets en maroquinerie s'entassaient dans un désordre très Foirfouille à Champigny. Derrière l'étal, une dame brune neurasthé-nique surveillait ma copine qui venait de craquer pour un sac en poulain rose. Pendant l'interminable « essayage » de l'objet[4], j'eus le temps de circuler parmi la cinquantaine de femmes sophistiquées rodant, avec des moues gourmandes, autour des cintres surchargés.

– T'as vu ce sublimissime triangle en voile de guipure, gansé de tricot tout pilou ? demandait l'une.

– Tu mets ça avec un petit paréo en lin écru outremer, cintré au niveau du surpiquage et coulissé au nombril, tu tombes tout le monde au vernissage de Filippo Lippi, répondait l'autre.

– C'est vrai que c'est hyper Renaissance comme drapé. Tu crois que si je leur fais un papier dans ***, ils vont me l'offrir ?

– Évidemment ! Il suffit de demander à la vieille peau de l'entrée. Mes mules Prada, tu crois que je les ai eues comment ?

1.

Je simplifie pour le non-manager.

2.

Rappelons-leur amicalement que c’est nous qui le finançons et qu’ils pourraient y aller mollo avec les visites médicales.

3.

Qui nous a coûté dans les 100 000 euros.

4.

C’est ce jour-là que j’ai découvert qu’on peut essayer un sac.

T

Tabac (arrêt du)

Tousse pour un

Ça faisait environ 37 heures, 53 minutes et 18 secondes que j'avais arrêté cette saloperie qui pourrit les dents et donne une voix de Pascale Clark lorsque je poussai la porte de chez ***. Ma première nuit parisienne d'homme libre et riche[1] ! Mon tabacologue conseil m'ayant conseillé d'éviter l'alcool pendant le sevrage, j'ai commandé un Perrier (fluo pour faire festif) et j'ai commencé sans plus attendre à vider un saladier de cacahuètes. C'est là que la copine d'une copine d'un mec qui connaît bien Philippe Lavil m'a abordé et que je me suis rendu compte que l'arrêt du tabac développe l'odorat : à vue de nez, elle avait pris un bain de Chanel n° 5. Une coupe de champagne à la main, elle considéra mon eau minérale et me demanda :

– T'es en réhab comme XXX ? (XXX est le roi de la nuit).

– J'ai arrêté de fumer, alors j'évite l'alcool, m'excusai-je vaguement.

– Moi, j'ai arrêté il y a deux ans. J'ai pris 7 kilos que je n'ai jamais perdus !

Je calculai mentalement qu'elle devait peser dans les 34 kilos du temps de sa tabagie.

La conversation roula ensuite sur l'acupuncture. La fille connaissait un médecin chinois tellement *overbooké* que même YYY (YYY est l'autre roi de la nuit qui trône par intérim quand XXX est en désintox) avait dû attendre deux mois avant d'obtenir un rendez-vous. Mais, en sortant de son cabinet, il avait jeté la cartouche qu'il venait d'acheter en duty free à Maurice (l'île, pas mon beau-frère) et il avait ouvert un nouveau restaurant. Je la regardais d'un air absent tandis qu'une irrépressible envie de fumer me perforait les lobes cérébraux. Je pensais à Maurice (mon beauf, pas l'île) qui ne fume que le soir. S'il y arrivait, pourquoi pas moi ? Devinant mon désarroi, la fille me glissa :

– Tu as essayé la méthode Allen Carr ?

– L'Anglais qui est mort d'un cancer des poumons ?

– Peut-être, siffla-t-elle, mais avant de mourir, il a découvert que le problème du fumeur, c'est sa peur d'arrêter. Il conseille donc de fumer en lisant son livre.

– Mais si tu continues à ne pas arrêter, tu restes fumeur.

– Peu à peu, tu réalises que ta vraie nature, c'est non-fumeur et que tu n'as donc aucune raison de vouloir continuer à arrêter de fumer. Du coup, tu découvres que c'est très facile de cesser de vouloir arrêter puisque c'est déjà fait et que tu ne ressens aucun manque. Tu as vaincu ta peur et tu es libre de ne pas cesser de continuer d'arrêter. C'est hyper anglo-saxon dans l'approche.

– Et ça marche ?

– Bien sûr ! Si, à la fin du bouquin, tu as encore envie d'arrêter, c'est que tu n'es pas encore non-fumeur, donc tu recommences. En fait, la méthode est tellement puissante, que le plus dur c'est d'en décrocher. Mais tu peux toujours te faire aider…

Téléramane

Culture intensive

Du grec *telera* (ce qui est beau, bien et bon) et *mane* (accro à), le téléramane vit dans un monde exigeant où l'on va au théâtre assister à des mises à nu poignantes, au ciné voir des opus en équilibre au bord du vide et chez son libraire dénicher des romans paroxystiques et carnassiers. Dans notre époque si complexe où les repères sont brouillés et les matchs de la Ligue 1 cryptés, le téléramane sait toujours quoi penser. Seul domaine où le doute l'effleure parfois : l'humour. À la sempiternelle question « Peut-on rire de tout ? », le téléramane préfère l'interrogation fondamentale « Peut-on rire tout court ? »

Pour distinguer ce qui est drôle de ce qui fait semblant de l'être, le téléramane applique un principe simple : un bon comique est un comique mort, comme De Funès (devenu subitement génial peu après sa disparition) ou Molière (qui fut pourtant cruel envers les précieuses ridicules). Chez les contemporains, Bedos obtient 2T depuis qu'il a fêté ses 80 ans de carrière, mais Gad Elmaleh est encore trop vivant et connoté « comité d'entreprise » pour être amusant. On a beau aimer les « gens de peu » dans l'œuvre de Bourdieu, de là à se les fader par autocars entiers au Palais des Sports…

> Dans notre époque si complexe où les repères sont brouillés et les matchs de la Ligue 1 cryptés, le téléramane sait toujours quoi penser.

Terre d'aventurier

Voyage, voyage

Dès l'aéroport, je repère mon groupe Terdav au milieu des Frameurs en chemises hawaïennes et bermudas qui vérifient dans leurs pochettes en plastique que les boissons sont bien comprises dans le forfait all inclusive. Seul dans mon coin, j'apprends à marcher avec mes Quechua neuves tout en potassant mon guide *Autrement* sur le grand erg Mehedjebat. Peu à peu, notre groupe de marcheurs (un prof d'anglais *single* en post-

dépression et des abonnés d'un cours de yoga) se réunit autour d'un guide bourru mais rassurant, notamment au niveau de la chemise Indiana Jones et des poils qui dépassent.

Dans l'avion, la fameuse « dynamique de groupe » Terdav, que je suis venu chercher sans me l'avouer vraiment, s'installe peu à peu. Marie-Victoire distribue des granules de Vomica 5CH contre le mal des transports, Jérôme explique des mouvements de taï-chi pour faciliter la circulation sanguine, le prof d'anglais, qui a pris un Lexomyl et le guide, qui a descendu deux plateaux-repas, font semblant de dormir. Après les inévitables tracasseries douanières (vidage de sac à dos et bakchich de bienvenue), l'aventure commence enfin. Terdav a pensé à tout : vieux chameaux pelés, gourdes en peau, tente en chèvre. En tenue de nomades du désert, les femmes sont protégées du soleil par des draps multicolores qui ne laissent voir qu'un œil, duquel elles surveillent la route et leur placide monture qui connaît la piste par cœur. Les hommes aussi ont adopté la tenue du désert : burnous plissé sous un boubou oversize et barbe Paris-Dakar. Pour parfaire mon look de randonneur à la recherche de son chemin intérieur, j'ai pensé à apporter un foulard d'aviateur façon Saint-Ex et les Ray-Ban de Top Gun.

Au fil des jours, sous l'effet du silence total, des paysages sublimes et des oscillations de nos chameaux, les faux-semblants fondent comme nos caméscopes, les plis cutanés s'enflamment et les rendez-vous avec soi-même se multiplient. Je sacrifie une partie de ma ration d'eau pour restituer à l'aquarelle façon Titouan Lamazou la monotonie hypnotique des dunes immémoriales que nous franchissons. Chez les filles, Anne-So ne supporte plus Marie-Victoire qui ronfle et a dû changer de tente en pleine nuit. Derrière une dune ancestrale, Valérie a une révélation : elle ne digère pas le lait de chamelle fermenté. Un soir de corvée d'eau, je me demande soudain si je n'ai pas toujours su, secret lové quelque part au fond de mon être intime, que j'aurais mieux fait de réserver à Center Parcs.

Au long de notre piste, aussi nombreuses que les ampoules aux pieds, les amibes dans les gourdes et les étoiles au firmament, les rencontres inattendues se succèdent : passage d'un groupe d'Italiens en quads. Campement de touaregs qui nous offrent un thé à la menthe et des prix sacrifiés sur l'artisanat du désert. Interception par un hélico de la douane volante… Plus tard, à la veillée, Monique réchauffe le ragoût de chèvre centenaire, Édouard raccommode sa tente, Sergine chantonne du Barbara en massant le prof d'anglais qui corrige ses copies en retard. Dans son coin, taciturne et solitaire, le guide bourré mais rassurant consulte ses mails sur son téléphone satellitaire traditionnel.

Pourtant, au-delà des difficultés du chemin et de « l'être-ensemble », je sais déjà qu'à mon retour je rapporterai bien plus que du sable dans les oreilles, des parasites intestinaux et un tapis tribal *made in china*. Je saurai aussi, désormais et pour toujours, que le chameau donne le mal de terre.

> Pour parfaire mon look de randonneur à la recherche de son chemin intérieur, j'ai pensé à apporter un foulard d'aviateur façon Saint-Ex et les Ray-Ban de Top Gun.

Tests

Coche ta joie

Quel(le) abonné(e) à Psychologies Magazine êtes-vous ? Découvrez-le vite grâce à notre test.

Selon vous, pour mieux vivre sa vie et découvrir son moi profond sans faire de concessions à ceux de votre entourage qui refusent de vous voir évoluer, il faut cocher :

Δ – Cette case-ci ☐

♣ – Plutôt celle-là ☐

○ – Aucune case ☐

Si vous deviez partir sur une île déserte en n'ayant le droit d'emporter qu'une seule case à cocher, laquelle choisiriez-vous ?

Δ – La case ○ ☐

♣– La case Δ ☐

○ – Aucune case ☐

Coincé(e) dans un ascenseur entre David Servan-Schreiber et Élisabeth Badinder, vous décidez de faire ensemble les tests de Psychologies Magazine. Estimez, sans réfléchir, ce que vous allez obtenir :

Δ – Une majorité de ○ ☐

♣ – Un équilibre parfait entre Δ et ♣ ☐

○ – Aucune idée ☐

Résultats

MAJORITÉ de Δ

Mettez-vous à l'écoute de votre oreille interne.

« Choisir, c'est mourir » disait Lacan. Face aux cases vides, vous n'hésitez pas à en cocher trois d'un coup pour vous rassurer (ce qui fait que vous avez du mal à déterminer si vous êtes plutôt Δ, ♣ ou ◦). Pourquoi ne pas faire le point avec notre test « Êtes-vous prêt(e) à faire le point sur les tests ? ».

MAJORITÉ DE ♣

Accouchez de vous-même.

Selon Freud, tout adulte a d'abord été un enfant. L'enfant libre qui survit en vous privilégie la dimension ludico-régressive du test. C'est pourquoi vous lisez la solution avant de cocher (ce qui peut fausser les résultats). Il est temps de faire notre test « Quel type de parent abusif suis-je pour mon enfant intérieur ? ».

MAJORITÉ DE ◦

Angoisse de castration.

Il est impossible d'obtenir une majorité de ◦ à ce test sans tricher. Alors interrogez-vous grâce à notre test : « Pourquoi ? »

Théâtreux

Comédie française

Un soir où j'avais oublié la phrase de Topor qui dit que faire du théâtre est l'unique manière de ne pas s'y ennuyer, je me suis retrouvé à la première d'une pièce contemporaine et je n'ai pas pu échapper au dîner d'*aftershow* dans un minuscule restau indien favorisant la promiscuité.

À l'apéro, je les ai d'abord trouvés tous super conviviaux. Le metteur en scène passait son bras autour de la taille d'une comédienne, en asseyait une autre sur ses genoux, faisait un bisou dans le cou à une troisième… Dans leurs coins, d'autres filles se tressaient les cheveux en ligne. Même les mecs se palpaient entre eux, s'ébouriffant les cheveux, se filant des baffes amicales, se pinçant la joue en riant aux éclats. N'ayant pas connu ça depuis le père Philippe chez les scouts, j'ai commencé à me sentir légèrement embarrassé. Le metteur en scène a remarqué mon trouble. Il m'a dit de sa belle voix de documentaire

sur les volcans en posant sa main sur mon avant-bras poilu :

Je me sentais soudain aussi bienvenu que si je m'étais pointé en string à l'anniversaire de Balladur.

– Tu dois nous trouver un peu fusionnels…

– Un peu…

– Tu sais, ce n'est pas pour rien qu'au théâtre on dit qu'on *monte* une pièce. Nous, ça fait trois ans qu'on la tient à bout de bras, celle-là. Forcément, ça crée des liens très forts entre nous. Au théâtre, ce n'est pas comme au ciné ou à la télé, tu ne peux pas tricher. Il faut tout donner cash. Même ce que tu n'as pas.

– Ha, ha, ha ! éclatai-je de rire en me disant qu'il n'était pas aussi chiant que prévu, le vieux à lunettes, puisqu'il déconnait.

Mais le rôle féminin principal de la pièce me détrompa sèchement.

– Je ne vois pas ce que tu trouves de drôle là-dedans. La scène, c'est une école d'authenticité et une histoire de générosité. Si tu ne paies pas en liquide avec tes larmes et ta sueur, le public le sent et il ne te fait pas de cadeau.

Le metteur en abyme me regardait maintenant avec un air aussi content de lui que s'il était Jean-François Copé en personne. Les mecs avaient arrêté de se taper sur les doigts avec leurs fourchettes et tout le monde me dévisageait. Je me sentais soudain aussi bienvenu que si je m'étais pointé en string à l'anniversaire de Balladur. Comme on n'en était qu'au cocktail bleu offert par la maison et que la soirée s'annonçait longue, j'ai essayé de calmer le jeu :

– Vous avez un autre boulot en dehors du théâtre ? demandai-je en espérant qu'on allait causer intermittents du spectacle, sujet fédérateur où tout le monde peut s'étouffer de colère sans vexer personne.

– Le théâtre, c'est un métier, pas un travail, me renvoya dans les dents le « chef décorateur » (j'ai appris plus tard qu'on dit « scénographe de l'espace du possible »).

– Nous, on n'a jamais de travail si tu veux, m'expliqua un mec plus cool. On fait des rencontres, parfois belles et ça donne ce que tu as vu ce soir. Parfois nases, comme le *Caligula* que Didier a monté en 2005.

– Dans le *Caligula*, la scéno était pourrie, siffla une fille qui avait l'air de connaître Didier. Moi, je veux bien me mettre en danger mais à condition que la prod assure derrière.

Le metteur en pièce en profita pour rappeler qu'il y a une énorme différence *d'essence*

et de substance entre la mise en scène, la mise en espace et la scénographie. « Même si c'est trop compliqué à expliquer au profane », ajouta-t-il à mon intention.

Entre l'entrée et le plat principal, le metteur en route sortit un petit livre bleu de sa poche et tout le groupe prit un regard humide d'enfant en ouvrant grand la bouche d'émerveillement. Je vous passe les détails et les postillons, mais c'est ainsi que j'appris qu'on ne doit pas dire « s'emmerder *à* Avignon », mais « assister à la remise en perspective de Phèdre *en* Avignon ». Que l'acteur est *une radio déréglée qui capte les messages de la friture et n'en restitue que des passages transposés.* Qu'il faut *chercher l'Ekklesia d'une solitude par la scénologie d'un dédoublement. Que [nos] arcs de triomphe seront toujours des défaites dans les yeux des sans-combats et qu'il est incertain le temps de la rupture d'axe où la lumière s'éteint*[2].

Ce à quoi j'ajouterais volontiers que l'acteur doit retenir son texte pour l'empêcher de tomber.

Tongs

Ton pied en string

Au secours, la tong revient ! On croyait s'en être débarrassé au siècle dernier et voilà qu'elles sont à nouveau partout, méduses multicolores (voire translucides à paillettes avec marguerite sur le capot), colonisant les plages, les buffets dînatoires, et même les night-clubs. Mais quoi de plus laid que des orteils, rabougris et tuméfiés par une année de chaussure fermée, qui dépassent fièrement sous une fleur en plastique mauve ? Les mêmes orteils, mais avec des poils ou des ongles peints.

Les gens de goût passent en premier lieu chez la podo-esthéticienne pour une torture non remboursée : et que je te repousse la cuticule, et que je te t'applique un durcisseur et que je te tire sur la cire… Quant à la démarche en tongs (talons qui dépassent, doigts de pied recroquevillés pour ne pas la perdre, frottement du machin en plastique au niveau du pouce…), elle a tout de celle du pachyderme arthritique. Sans compter que, sous l'effet de la chaleur et de la transpiration, au lieu de produire un petit bruit sec, certes crispant pendant la sieste au bord de la piscine mais décent, la tong se met à couiner… Bref, ce n'est vraiment pas pour rien que les racailles (*cailleras* en verlan) s'insultent à grands coups de « Ta mère en tongs devant Prisu ».

Touriste

Lost in excursion

Moi, quand je fais du tourisme, je veux tout voir, tout savoir, tout visiter, tout goûter. Sinon, ça m'angoisse. Pas la peine d'avoir fait toutes ces heures d'avion si c'est pour

tremper dans la piscine à débord du *resort*. D'autant qu'on peut toujours faire ça le soir, à la fraîche, quand les chiards sont au buffet folklorique. à l'étranger, tout m'intéresse. J'aime chiner sur les marchés traditionnels, marchander un collier en boules de terre ou un machin ethnique en bois peint, négocier un tour d'âne ou d'éléphant, photographier les trucs à voir, goûter aux plats épicés (bien moins chers que chez Picard) et, surtout, m'enivrer des anecdotes de notre guide (avant, je prenais des notes mais depuis le numérique, je filme tout). C'est comme ça que j'ai appris qu'Henri III chaussait du 43 et que si l'on empile les unes sur les autres toutes les pyramides du plateau de Gizeh, on dépasse la hauteur du Kilimandjaro.

« À l'étranger, tout m'intéresse. J'aime chiner sur les marchés traditionnels, marchander un collier en boules de terre ou un machin ethnique en bois peint, négocier un tour d'âne ou d'éléphant, photographier les trucs à voir, goûter aux plats épicés (bien moins chers que chez Picard) et, surtout, m'enivrer des anecdotes de notre guide (avant, je prenais des notes mais depuis le numérique, je filme tout). »

Souvent, quand on a beau temps, on vit des moments si parfaits qu'on réalise à quel point notre monde est typique, pittoresque et dépaysant. Pour peu qu'on profite des permissions de sortie pour s'inscrire aux excursions, on découvre par la fenêtre du 4 X 4 des pays entiers où les potiers sont édentés, les tapis roustonés à la main, les femmes fières et souriantes. Et on se prend à rêver d'une autre façon d'habiter la Terre : plus fraternelle… Les économiques avec les business class, les Italiens avec les Hollandais, les zones B avec les zones C… Un rêve inaccessible ? Nous sommes pourtant déjà plus de 860 millions chaque année à générer ainsi 611 milliards d'échanges de colliers en terre,

de machins ethniques en bois et d'euros.

Quant à moi, cet été, si le volcan islandais nous lâche un peu la grappe, je compte bien profiter de la faillite de l'eurozone pour partir à la découverte des merveilles grecques à prix cassé.

1.

À 5 € le paquet, mon abstinence m'avait déjà fait économiser presque 10 € (moins 45 € de gommes Nicorette).

2.

Les phrases en italiques sont authentiques et tirées notamment de *Demain le théâtre*… de Jean Lambert-Wild, Éditions Les Solitaires Intempestifs.

V

Vacances communautaires

Ensemble, tout devient possible

> Ah, les petits marchés de Provence ! Ces accents chantants comme le mistral qui rend fou, ces étals débordant de savonnettes à la lavande, de sirops à la lavande, de bougies à la lavande, de miel à la lavande, de lectrices de "Elle" en paréos lavande.

« Avec la noblesse d'une bastide, ce mas grassois, restauré dans son jus, à fleur de pierres brutes, ouvre ses volets aux bonheurs simples d'une bande d'amis ou de plusieurs familles », promettait la petite annonce. Comme plan alternatif pour l'été, je n'avais qu'une vague velléité de refaire ma salle de bains. J'ai donc beaucoup hésité, mais pas trop, avant d'accepter les deux semaines pas chères à partager entre amis et pins maritimes. Quand je dis amis, je devrais dire vagues connaissances mais, à vue d'œil, des gens droits qui votent bien, libéraux mais vigilants, austères mais qui se marrent. Pas de grosses engueulades à prévoir donc sauf en cas de discussion sur Ségolène et le MoDem.

Le premier jour, tout le monde se retrouva à la piscine, rentra son ventre et sortit son bouquin. J'étais parti avec *Tandis que j'agonise* de Faulkner pour bien signifier que j'étais là pour bronzer profond mais une prof de fac désinhibée me prêta quelques *Gala*.

En quelques jours, la grande maison devint un lieu d'échanges et de convivialité où tout le monde s'avoua égal devant le string qui s'enroule et les érythèmes solaires derrière l'oreille.

Chaque matin, la maison s'éveillait aux sons des cigales, des hurlements d'enfants et des sonneries d'iPhone.

– Allô, t'es où ? Sur la côte ?! Ça doit être l'enfer, non ? Nous on est peinards dans l'arrière-pays, à côté de chez Jean-François Kahn. T'entends les cigales ? Takapasser, on

fera des pâtes.

Car pour la bouffe aussi, c'était communautaire. Tout le monde s'occupait des courses, de la cuisine et de la bonne franquette. Surtout moi. Ah, les petits marchés de Provence ! Ces accents chantants comme le mistral qui rend fou, ces étals débordant de savonnettes à la lavande, de sirops à la lavande, de bougies à la lavande, de miel à la lavande, de lectrices de *Elle* en paréos lavande. Et les odeurs du Sud : ratatouille, thym (prononcer *tin*), origan, salpêtrière (ou un truc dans ce goût-là), serpolet, batavia en mesclun et batave en famille… Il y avait même parfois un conteur local à la langue d'oc et bien pendue pour animer les longues soirées de chasse aux moustiques sous les platanes.

Faire la bouffe pour les autres, non seulement ça donne une bonne raison d'échapper à la « balade-cueillette » avec le prof de sciences nat, mais ça rend populaire. Au bout de quelques jours, j'étais en odeur de sainteté et de barbecue. Je connaissais les habitudes de chacun : qui suivait un régime Dukan tout en descendant le Nutella en cachette, qui ne tolérait que la mozzarella bio, qui ne buvait jamais d'eau… L'après-midi, après la sieste et l'aquagym obligatoires (il y avait aussi une prof d'EPS lesbienne dans la bande), on faisait de grands jeux dans l'oliveraie : retrouver le doudou d'un mouflet, le chat d'une colocataire, la télécommande du portail… C'était toujours le chien qui gagnait. Mais c'est surtout le soir que le mas (prononcer *masse*) s'animait. Après quelques apéritifs à la tapenade, les barrières et les lunettes de soleil tombaient aussi vite que des notebooks dans la piscine. Les parents confiaient leurs soucis de parents, les couples leurs problèmes de couples, les célibataires leurs problèmes de Meetic… il n'y a que le metteur en espace qui ne mettait jamais la table. C'est lors du dernier de ces apéros dînatoires qu'une des colocataires qui m'avait ignoré durant tout le séjour se tourna vers moi, me dévisageant soudain comme si c'était la première fois qu'elle voyait un nez pelé couvert de crème la Roche Posay.

– Je ne savais pas que tu étais écrivain…

– Un peu seulement, gloupsai-je en redoutant qu'elle me propose un plan « atelier d'écriture bénévole en ZEP ».

– Écoute, je vais te confier un truc : en plus d'être DRH dans un centre de tri postal, j'écris des chansons, poursuivit-elle. Et j'ai envie de donner sa chance à un jeune auteur.

– J'adore l'idée d'être jeune…

– Je cherche un truc à la fois fort et entraînant sur les femmes de cinquante ans qui travaillent. À la rentrée, on se bloque un week-end et on bosse ensemble. T'es dac' ?

Depuis ce soir-là, je me vrille la tête à la recherche de paroles. Pour l'instant, j'en suis à :

« Ève lève-toi et danse avec la vie
Il est temps de penser enfin à toi ».

Pourvu qu'elle ne connaisse pas Julie Pétri.

Verres en cristal

Spam suffit

L'intitulé du message est quelque chose du genre : « À méditer » ou « Prends quelques secondes pour regarder ceci »… Il suffit de cliquer sur le fichier joint pour que démarrent un diaporama et une musique de parking. Ensuite, rien à faire. Juste « méditer » en regardant défiler des sommets enneigés, des soleils mordorés qui se couchent dans l'océan irisé au Photoshop, des lionceaux qui jouent dans la savane, une main d'enfant potelée dans celle d'un adulte poilu… L'idée générale, c'est que chaque jour est une vie pour peu qu'on sache regarder les choses avec les yeux bleus d'un enfant qui joue avec un faon et des lionceaux dans le soleil couchant. D'ailleurs, pour les cœurs arides, aveugles et sourds, on en arrive à la question qui dérange : « Qui peut dire où tu seras demain ? », accompagnée de l'histoire de la dame qui ne mettait jamais ses sous-vêtements de fête, radinait sur le champagne et ne sortait ses verres en cristal que pour les grandes occasions. À la fin, la femme meurt brutalement, ses sous-vêtements sont comme neufs, son champagne est éventé et ses verres en cristal tout poussiéreux. Moralité : « Utilise tes verres en cristal tous les jours comme si c'était le dernier[1] (et prends le temps de faire passer ce message à dix personnes que tu aimes vraiment) ».

> “Il suffit de cliquer sur le fichier joint pour que démarrent un diaporama et une musique de parking. Ensuite, rien à faire. Juste "méditer" en regardant défiler des sommets enneigés, des soleils mordorés qui se couchent dans l'océan irisé au Photoshop, des lionceaux qui jouent dans la savane, une main d'enfant potelée dans celle d'un adulte poilu...”

Une étude récente montre que l'effet le plus couramment observé après la réception de ce genre d'invitation est l'envie compulsive de sortir ses verres en cristal pour les faire bouffer à l'expéditeur du message (en le priant de bien vouloir nous lâcher la mailbox).

Prends bien le temps de relire cette phrase et envoie-la à dix personnes que tu aimes vraiment et qui ont des verres en cristal.

1.

Le dernier jour, pas le dernier verre en cristal.

W

Weltanschauung

Gut befreit hinter den Ohren[1]

Plus mes cheveux tombent, plus ma weltanschauung s'éclaircit. À croire que c'était ma frange Jean-Louis David qui m'empêchait de bien voir les trucs importants.

1.

Bien dégagé derrière les oreilles.

Z

Zen

Quand le sage lui montre son doigt, le fou regarde la Lune

On nous avait prévenus : le XXIe siècle serait spirituel ou ne serait pas. L'idée ne nous enchantait pas forcément : fêtes paroissiales sinistres, confessions en latin, ramadans interminables, burqas mal coupées, bar-mitsva kitch et grand pardon hypercalorique… tout cela sonnait terriblement démodé. Mais soudain, une spiritualité simple, design et débarrassée des vieilles superstitions s'est levée sur l'Occident tout empêtré dans ses rites compliqués : le zen.

Un peu de silence…

… et plein de vide.

Il faut dire que le zen a tout pour lui. Des maîtres chauves mais charismatiques au sourire énigmatique, des mantras faciles à retenir (im, am, om), une iconographie fun façon tortues Ninja, un dress code simple mais élégant (lin, soie, sandales…), des accessoires décoratifs (bol chantant, éléphant blanc…) et une sobriété alimentaire compatible avec la plupart des régimes cranberries et anti-oxydants. Sans compter les peoples et les CSP+ qui, toujours plus nombreux, adhèrent à la théorie du renoncement et du détachement, convaincus que le moi, comme l'obtention du Goncourt ou d'une HLM de la Ville de Paris sur l'île Saint-Louis, est illusoire passé un certain âge.

À mille lieues des théologies fumeuses, le zen propose quelques notions claires et faciles à méditer : l'impermanence (rien ne dure), le karma (fais le mal aujourd'hui, tu régleras plus tard), le samsara (le problème de la dénatalité est une illusion puisqu'après la mort il y a la réincarnation), les trois poisons, les quatre vérités, l'octuple chemin… Bref, pour faire corps avec l'esprit dès cette vie sans attendre une hypothétique réincarnation plus conforme à nos attentes légitimes, il suffit de s'inscrire dans un dojo, de s'asseoir en tailleur face au mur et de méditer. En quelques minutes, passées les imaginaires douleurs dans les ligaments croisés du genou, le premier éveil (satori) a enfin lieu. Sous la molle inconsistance du zafu traditionnel en kapok de yak sur lequel on est assis, point, peu à peu, la dure réalité de la réalité du mal au cul.

À mille lieues des théologies fumeuses, le zen propose quelques notions claires et faciles à méditer : l'impermanence (rien ne dure), le karma (fais le mal aujourd'hui, tu régleras plus tard), le samsara (le problème de la dénatalité est une illusion puisqu'après la mort il y a la réincarnation), les trois poisons, les quatre vérités, l'octuple chemin...

Remerciements

L’auteur énervé ne fait ni une ni deux et remercie sans prendre de gants :

Vincent Haudiquet, pour ses relectures à très très haute valeur ajoutée,

Guillaume Zorgbibe, pour ses conseils d’ami et ses textes inspirants,

Marco, sans qui rien.

Certains des textes contenus dans ce petit dictionnaire ont été publiés dans *Fluide Glacial*, *Le Journal du Dimanche*, *Jalons*, *Bakchich*.